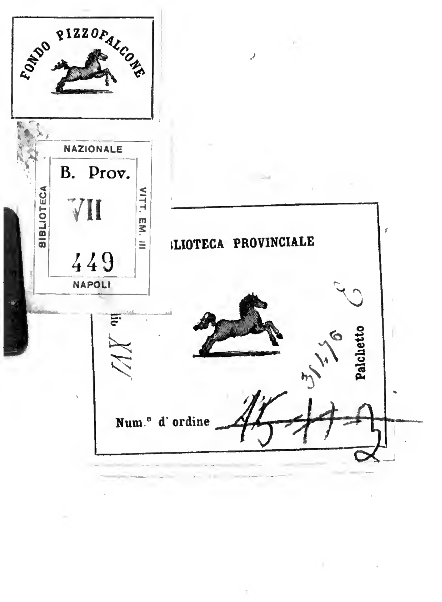




FONDO PIZZOFALCONE
NAZIONALE
B. Prov.
VII
449
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI
LIOTECA PROVINCIALE
Palchetto
Num.° d' ordine

192
2
11-27

B Pal
VII
449-465

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MME LA BARONNE DE STAËL.

TOME I.

NOTICE SUR LE CARACTÈRE ET LES ÉCRITS DE Mme DE STAËL.
— LETTRES SUR J. J. ROUSSEAU.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google

64 1080

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE Mme LA BARONNE DE STAËL,

PUBLIÉES PAR SON FILS;

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE SUR LE CARACTÈRE ET LES ÉCRITS DE Mme DE STAËL,

PAR MADAME NECKER DE SAUSSURE.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires,
rue de Bourbon, n° 17;
A Strasbourg et à Londres, même Maison de Commerce.

1820.



AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

En faisant paroître une Édition complète des OEuvres de ma mère, je ne cède pas seulement à une impulsion de mon cœur, je remplis des intentions qui doivent m'être sacrées. Ma mère a daigné me charger, par ses dernières volontés, de choisir entre ses manuscrits ceux qui seroient susceptibles d'être imprimés, et de publier la collection de ses OEuvres et de celles de M. Necker. Elle a désiré qu'une Notice sur elle-même et sur son père précédât chacune de ces éditions.

M'acquitter seul de ce travail eût été sans doute une grande consolation; ma mère s'est toujours montrée à nous telle qu'elle étoit, et l'indulgente tendresse qui lui fai-

en rapport avec celle des événemens; de sorte que ses ouvrages et l'histoire de notre siècle se servent, pour ainsi dire, de commentaire réciproque.

Toutefois, comme l'analogie de certains sujets et la division des volumes m'a quelquefois obligé de m'écarter de l'ordre des temps, j'ai cru devoir placer à la fin de la collection, une liste exacte de tous les écrits de ma mère et des époques où ils ont été composés.

Cette édition sera donc aussi complète qu'il est possible, et rien n'y sera omis de ce que ma mère a publié ou destiné à l'impression. Quant à la pensée d'y joindre sa correspondance, elle n'a pas un instant approché de notre esprit : et en effet, entre les nombreuses lettres qu'elle a adressées à son père, à ses enfans et à ses amis, il n'en est pas une seule qui ne soit écrite dans l'abandon de l'intimité, pas

une dont elle n'eût considéré la publication comme une atteinte aux devoirs les plus sacrés de l'amitié et de la délicatesse. L'usage qui s'est introduit d'imprimer les lettres des personnes célèbres, sans respect pour leur mémoire, et de faire sa proie de tout leur héritage moral; cet usage est une honte de notre siècle, dont j'ai toujours entendu ma mère parler avec le plus profond mépris. Aussi, quelque belles, quelque touchantes que soient la plupart des lettres d'elle que possède sa famille, ses intentions nous sont trop bien connues pour que jamais nous puissions nous permettre de les publier. Tous ses amis, tous ceux qui ont vécu dans sa société, ne se méprendront pas plus que nous sur une volonté si formellement exprimée : quiconque ne la respecteroit pas, cette volonté que la mort a rendue sacrée, seroit sans excuse à ses propres yeux, comme au tribunal de cette véri-

table opinion publique, dont les arrêts sont tôt ou tard conformes à ceux de la conscience.

Digitized by Google

NOTICE

SUR

LE CARACTÈRE ET LES ÉCRITS

DE MADAME DE STAËL.

BSB

INTRODUCTION.

Appelée par les enfans de madame de Staël à écrire les observations qu'une longue intimité avec elle m'a mise à portée de faire, je cède à leur désir sans consulter mes forces comme sans prévoir la douleur que je vais ranimer en moi. Un sentiment supérieur à toute considération personnelle me détermine. Si l'amie, si la proche parente que madame de Staël a honorée du titre de sœur, réussit à la peindre telle qu'elle l'a vue, elle entourera son nom de plus d'amour ; et n'ayant jamais pu m'acquitter envers elle, ayant dû souvent me reconnoître

vaincue dans les témoignages extérieurs d'attachement, je payerai du moins un foible tribut à sa mémoire.

On n'a pas encore formé un ensemble des traits qui caractérisent madame de Staël; on ne s'est pas complétement expliqué cette étonnante réunion, et le jour plus éclatant que vrai sous lequel elle s'est présentée, est loin, bien loin d'éclairer tout ce qu'il y avoit de bon et d'intéressant en elle. Rien de ce qui est venu d'elle ne peut être comparé à elle-même. Supérieure par son esprit à ses écrits les plus renommés, comme par son cœur à ses actions les plus généreuses, elle avoit dans l'âme un foyer de chaleur et de lumière dont les rayons épars n'offrent que de foibles émanations.

Il eût été à désirer sous plusieurs rapports que les enfans de madame de Staël eussent eux-mêmes entrepris de faire connoître leur mère. Et, à ne considérer seulement que l'intérêt qu'ils eussent inspiré en parlant d'elle, j'aurois déjà à me justifier d'avoir osé prendre leur place. Toutefois, outre que leurs souvenirs n'embras-

sent qu'un temps bien court, il y a pour eux dans un lien trop étroit et trop sacré, dans une tendresse trop souffrante, trop ombrageuse peut-être, des motifs particuliers de réserve et de silence. Des enfans ne sauroient parler d'une mère illustre et adorée avec une apparence d'impartialité. Une sorte de pudeur craintive, une émotion sans cesse renaissante, les gênent et les troublent tour à tour quand ils veulent expliquer des sentimens si intimes. Ils savent qu'ils seront récusés, et ils n'osent épancher leur cœur. Leur fierté se révolte également, et quand ils ont l'air de solliciter les hommages, et quand ils répriment l'expression de leur juste enthousiasme. D'autre part, un amour trop voisin du culte leur interdit presque l'examen, et ils se refusent à employer mille nuances caractéristiques. Enfin trop éloignés du point de vue des spectateurs, trop unis d'intérêt et de cœur à l'objet dont ils pleurent la perte, tous leurs efforts pour rehausser sa gloire n'aboutissent qu'à prouver leur tendresse. Le grand talent, la plume

exercée de madame de Staël, pouvoient seuls surmonter de tels obstacles; et encore son morceau sur la vie privée de son père, chef-d'œuvre de sentiment et d'éloquence, n'a-t-il pas obtenu dans le temps le succès qu'il méritoit.

Néanmoins ce n'est pas l'histoire de madame de Staël que je me propose d'écrire. Elle-même a raconté les événemens les plus remarquables de sa vie, soit dans son ouvrage sur la Révolution françoise, soit dans les Mémoires qu'elle avoit commencés sous le titre de *Dix Années d'Exil*. D'ailleurs, sa destinée particulière, comme celle de la plupart des femmes, n'a presque rien qui caractérise ce qu'elle avoit de saillant et d'unique. C'est aux hommes seuls qu'il a été accordé de se peindre dans leurs actions, et d'imprimer à leur existence extérieure un cours analogue à celui de leurs pensées. Vue du dehors, la vie de madame de Staël ne répondroit pas à l'attente qu'on a le droit d'en concevoir; et qui jamais se placera au dedans de son être pour dire ce qu'elle a éprouvé? Qui pourra se résoudre à

donner une foible et souvent une fausse idée de ce qu'elle eût exprimé avec tant de vérité et de force? D'ailleurs quand ses contemporains sont encore debout sur la scène du monde, comment dégager son rôle des leurs? comment démêler ce qui lui appartient dans le tissu délicat et compliqué de l'histoire présente? Elle seule avec son discernement exquis, sa touche si juste et si sûre, auroit su faire la part des autres et la sienne, et se seroit rendu justice à elle-même, sans démentir un instant son inépuisable bonté. Je me garderai donc d'entreprendre ce qu'elle seule eût pu exécuter. L'histoire fidèle de ses sentimens et de sa vie est au nombre de ces trésors en espérance qu'elle a emportés avec elle dans le tombeau.

Sous le rapport politique, madame de Staël comme fille de M. Necker, comme témoin d'événemens mémorables, a écrit elle-même sa déposition; hors de là, il reste peu à recueillir. L'influence qu'elle a exercée sur son siècle ne prête guère aux récits. Elle a répandu ses principes, communiqué ses

sentimens, mais il n'étoit pas dans son caractère de donner des conseils positifs, de dicter des résolutions. Connoissant toujours la situation, voyant ce qu'exigeoit et ce qu'interdisoit le moment, elle a dit, elle a fait comprendre la vérité, et son influence se confond avec la force des choses.

C'est dans les ouvrages de madame de Staël qu'il faut chercher la trace d'elle-même, trace imparfaite peut-être, mais pourtant extraordinairement brillante. C'est là que ses amis retrouvent avec des impressions toujours nouvelles, d'ineffaçables souvenirs, c'est là qu'ils reconnoissent jusqu'aux affections de madame de Staël, parce que tout partoit du cœur chez elle, même la pensée. Quand on sait ce qu'elle a été, on sent l'empreinte du caractère à travers l'effet du talent; on la revoit en la lisant, mille observations faites autrefois confusément, prennent de la consistance, et l'on ose d'autant mieux les énoncer qu'on n'avance rien sans preuve. D'ailleurs comme madame de Staël généralisoit sans cesse ses remarques sur elle-même et

sur les événemens, ses ouvrages sont pour ainsi dire les mémoires de sa vie sous une forme abstraite, et c'est en les examinant selon l'ordre de leur composition qu'on peut le mieux suivre le cours de son existence morale.

Les productions de madame de Staël servent d'autant mieux à la représenter, qu'elle a voulu en écrivant, exprimer ce qu'elle avoit dans l'âme, bien plus qu'exécuter des ouvrages de l'art. La gloire littéraire n'a point été un premier but dans sa vie; ses livres sont le résultat naturel de cette abondance prodigieuse de pensées qui se succédoient dans sa tête et qui ne pouvoient être enchaînées et pleinement développées qu'en les fixant sur le papier. Elle ne réfléchissoit pas parce qu'elle vouloit écrire, elle écrivoit parce qu'elle avoit réfléchi. L'on ne peut considérer séparément madame de Staël et ses ouvrages. Son talent d'écrivain et son éloquence dans la société s'appuyent et pour ainsi dire se vérifient réciproquement : l'un prouve que ses rapides et étonnantes paroles supportoient l'examen, l'au-

tre que ses productions les plus excellentes couloient de la source vive et étoient comme poétiquement inspirées.

L'histoire parlera de madame de Staël sous plusieurs rapports. La postérité verra en elle un auteur qui a marqué une époque nouvelle dans la littérature et peut-être dans les sciences politiques; une femme extraordinaire, si ce n'est unique, par ses facultés, et enfin une personne qui a exercé une influence immédiate dans la période la plus féconde en grands résultats. Les nombreux voyages de madame de Staël, la curiosité qu'excitoit la merveille de sa conversation, le charme et les qualités qui lui concilioient d'abord la bienveillance et ensuite l'affection de ses auditeurs, les hommes distingués de chaque nation dont elle étoit partout entourée, le puissant intérêt des questions qu'elle agitoit, et enfin la force, l'originalité et en même temps la grâce de ses expressions, sont cause que ses mots heureux ont circulé, que ses opinions se sont répandues d'une extrémité de l'Europe à l'autre.

Toutefois nous ne considérerons que passagèrement madame de Staël sous ce dernier point de vue. Ce qu'il nous appartient d'examiner, c'est elle-même. Nous devons chercher la cause des effets qu'elle a produits, et non déterminer leur étendue. C'est à ceux qui ont observé de près un grand phénomène à le décrire : d'autres peuvent évaluer son influence au dehors.

L'étude du caractère de madame de Staël est d'autant plus intéressante, que c'est pour ainsi dire l'étude de notre nature faite en grand. On voit en elle le relief de ce qui se passe confusément dans la plupart des âmes, car elle n'étoit extraordinaire que par l'étendue imposante de ses facultés. Tout étoit original chez elle, et rien n'étoit bizarre. Nulle forme étrangère ne lui avoit été imposée, l'éducation même n'avoit pas laissé de profondes traces chez elle. Mais si ses jugemens dans leur sincérité impétueuse, n'étoient jamais influencés par l'opinion, ils ne l'étoient non plus au dedans d'elle par aucun caprice, par aucune inégalité d'humeur. On étoit introduit par elle

dans une région poétique, dans un monde nouveau et pourtant ressemblant au nôtre, où tous les objets plus grands, plus frappans, plus vivement colorés, offroient pourtant leurs formes et leurs proportions accoutumées.

D'ailleurs, nulle qualité comme nulle disposition naturelle ne lui a manqué. Ce qui est factice ou puéril lui est seul resté étranger. Elle a partagé toutes les émotions, conçu tous les enthousiasmes, saisi toutes les manières de voir ; il ne s'est rien développé de grand ou d'intéressant dans le cœur humain, sous différens climats et à diverses époques de la civilisation, qui n'ait trouvé en elle de la sympathie.

Sous le rapport le plus essentiel, celui de la religion, l'exemple de madame de Staël est instructif encore. Cet esprit indépendant, cette intelligence, amie de la lumière, et qui l'accueilloit dans toutes les directions, a été de jour en jour plus persuadée des augustes vérités du christianisme. La vie a rempli pour elle sa destination,

puisqu'à travers bien des vicissitudes, elle l'a conduite à ces grandes pensées auxquelles tant de routes diverses nous ramènent également.

On se défiera, je le présume, d'un portrait tracé par l'amitié. Sera-t-on fondé à me récuser? C'est ce que j'ignore moi-même. Je dirai seulement avec franchise, qu'assurément je ne voudrois pas nuire, mais que je n'ai pas l'intention de flatter. On peut promettre d'être sincère et non d'être impartial. J'ai été, il est vrai, sous le charme; le rôle de juge impassible ne sauroit être le mien: mais que ma tendre prévention n'a pourtant pas été aveugle, que l'effet puissant produit sur mon cœur a pourtant été en rapport avec sa cause, c'est là ce que j'espère prouver. D'ailleurs à qui s'adresseroit-on pour connoître madame de Staël? A des ennemis? Non sans doute. A des indifférens? Mais ceux qui ont vraiment lu dans son âme, ne sont pas restés tels auprès d'elle. Quiconque l'a vue d'assez près pour la peindre, a dû nécessairement l'aimer.

Cependant l'amitié elle-même a besoin de peindre juste ; la ressemblance l'intéresse plus encore que la beauté. Et quand il s'agit de madame de Staël, peut-être auroit-on à se défendre d'un penchant à marquer un peu trop fortement tous les traits. On veut peindre l'être de génie, et le génie a toujours une forme individuelle bien prononcée. Il s'élève à l'idéal, il le réalise dans ses œuvres, mais il n'est pas l'idéal lui-même; et le mortel dont les conceptions nous saisissent et nous enlèvent, doit peut-être avoir une originalité trop marquante pour l'exacte régularité.

Quand celle qui a séduit notre imagination par l'éclat de ses dons se trouve un être aimant, dévoué, confiant, parfaitement bon et vrai dans toutes les relations de la vie, il est bien difficile de s'en détacher. Aussi les affections qu'a inspirées madame de Staël, ont été dans leurs diverses sortes, singulièrement vives et profondes. Son attrait étoit irrésistible ; elle étonnoit d'abord, mais bientôt elle captivoit. Le genre de force qui peut déplaire n'étoit

point le sien, et elle offroit un séduisant mélange d'énergie dans les impressions et de flexibilité dans le caractère. Il y avoit en elle tant de vérité, tant d'amour, tant de grandeur; la flamme divine étoit si ardente dans son âme, si lumineuse dans son esprit, qu'on croyoit obéir à ses plus nobles penchans en s'attachant à elle; on la contemploit comme un spectacle unique par son intérêt, par son effet entraînant et dramatique. Le génie et la femme étoient unis intimément en elle; si l'un dominoit par son ascendant, l'autre sembloit s'assujettir par sa susceptibilité de souffrance, et la plus vive admiration n'étoit jamais envers elle sans mélange de tendre pitié. Son talent la pénétroit de toutes parts; il étinceloit dans ses yeux, il coloroit ses moindres paroles, il donnoit à sa bonté, à sa pitié une éloquence pathétique et victorieuse, mais il a tourmenté son existence. Cette prodigieuse émotion, ce feu qui se communiquent dans ses écrits, ne pouvoient s'amortir dans sa destinée. Son âme, qu'on me passe l'expression, étoit

plus vivante qu'une autre. Elle aimoit, elle voyoit, elle pensoit davantage, elle étoit plus capable de dévouement et d'action, elle l'étoit parfois de jouissances, mais aussi elle souffroit avec plus de vivacité, et l'intensité de sa douleur étoit terrible. Ce n'est pas son esprit qu'il faut accuser de ses peines, ses hautes lumières ne lui ont donné que des consolations; c'est sa grande, sa dévorante imagination, cette imagination du cœur, son levier pour remuer les âmes, qui a ébranlé la sienne et troublé sa tranquillité. Et ce don le plus sublime peut-être, ce don unique dans sa réunion avec d'autres aussi étonnans, a fait d'elle un génie audacieux et une femme malheureuse. Il y avoit trop de disproportion entre elle et les autres. Elle a compris l'arrangement des choses humaines, long-temps avant de s'y résigner. Trop amère pour elle dans ses douleurs, la vie étoit trop monotone dans ses jouissances, et cette belle preuve de l'immortalité de l'âme, l'inégalité de nos vœux et de notre sort, prenoit, en contemplant madame de Staël, un nou-

veau degré d'évidence. Elle donnoit l'idée d'une intelligence supérieure, qu'un destin jaloux auroit assujettie aux misères et aux illusions terrestres, et à qui de hautes prérogatives ne feroient que mieux sentir le vide et le malheur de notre vie.

Telle étoit madame de Staël, quand elle a composé Corinne, le chef-d'œuvre de la jeunesse de son talent. Dès lors un autre genre de grandeur s'est déployé en elle, et l'on a vu que l'élévation de ses pensées tenoit à son caractère plus encore qu'à son imagination. Sa longue résistance à un pouvoir tyrannique, de grands sacrifices faits à de nobles opinions, lui ont obtenu la première des récompenses, un redoublement de vigueur dans ses plus belles qualités. Alors son âme a été raffermie, alors elle a retrouvé l'équilibre à une plus grande hauteur. Avec ce sentiment si exquis, cette vue si juste qui lui ont fait dire dans un de ses premiers ouvrages, *que la morale étoit la nature des choses* (1), elle s'est con-

(1) Mot que M. Necker et madame de Staël se sont réciproquement attribué.

stamment exercée à découvrir dans chaque tort la cause nécessaire d'un revers. Absolument incapable de haine, si elle a été émue d'une vive indignation, c'est lorsqu'elle a vu que l'on ne respectoit pas le bonheur des hommes, en sorte que sa colère même avoit pour origine la pitié. De cette passion pour le bien de tous, il lui est né une sagesse qui tenoit de la passion même, une sagesse ardente, généreuse, pleine de compassion et d'esprit, une sagesse qui, ne prenant son parti d'aucun malheur, n'étoit jamais satisfaite que lorsque le point de conciliation entre la circonstance et le principe étoit trouvé, et que nul n'avoit de trop grands sacrifices à faire. Tel a été le caractère de ses dernières années; tel est celui de cet étonnant ouvrage dans lequel nous avons cru la voir reparoître toute rayonnante d'immortalité; de cet ouvrage où demandant à la nation françoise un compte sévère des destinées et des dons si beaux qui lui avoient été départis, elle la relève toujours par l'espérance, et lui montre de sa palme céleste, la route

de la vraie gloire et d'une sage liberté.

La supériorité de madame de Staël a certainement été un grand phénomène naturel plutôt que le résultat du travail ou des circonstances. Dans toutes les situations elle eût été très-remarquable. Toutefois il est également vrai qu'un rare concours de causes extérieures a favorisé les premiers développemens de son esprit, et c'est là ce que je vais examiner.

Je ne l'ai pas connue moi-même dans son enfance, mais je puis donner avec confiance quelques informations que j'ai puisées à la source. Arrivée à l'époque où elle est entrée dans la carrière littéraire, je suivrai la marche de ses pensées dans ses écrits, en empruntant aux événemens de sa vie ce qui m'est nécessaire pour indiquer les motifs de ses travaux ; et je finirai par rassembler sous le titre de *Vie domestique et sociale de madame de Staël*, les observations sur son caractère et sa manière de vivre que je n'aurai pas trouvé l'occasion d'insérer ailleurs.

DE L'ÉDUCATION DE Mme DE STAËL ET DE SA PREMIÈRE JEUNESSE.

La mère de madame de Staël, madame Necker, avoit, au moment de son mariage, une instruction plus précise et plus complète que celle de sa fille au même âge. Elle avoit reçu de son père, savant ecclésiastique, des connoissances rares pour une femme, et cet esprit de méthode qui sert à les acquérir toutes. Douée d'un caractère ferme, d'une tête très-forte, et d'une grande capacité de travail, madame Necker avoit obtenu beaucoup de succès dans l'étude, et étoit en conséquence portée à croire que tout pouvoit s'étudier. Elle s'étudioit donc elle-même, elle étudioit la société, les individus, l'art d'écrire, celui de causer, celui de tenir une maison, celui surtout de conserver la pureté de ses principes, sans rien négliger de ce qui peut étendre l'esprit. Elle portoit son attention sur toutes choses, faisoit des observations très-fines, les réduisoit en système, et tiroit de là des règles de conduite. Les détails prenoient de

l'élévation et de l'importance à ses yeux, parce qu'elle les rattachoit aux grandes idées de la religion et de la morale, et son esprit assez métaphysique s'exerçoit à trouver le point de contact. En intéressant ainsi le devoir aux moindres occurences de la vie, elle s'épargnoit l'irrésolution et le regret; mais cette alliance un peu artificielle n'étoit jamais bien sentie que par celle qui l'avoit formée.

Ce genre de travail d'esprit est fidèlement représenté dans les Mélanges de madame Necker. Il règne une délicatesse de sentiment bien remarquable dans cet ouvrage qui a obtenu de grands succès chez les étrangers et surtout en Allemagne; c'est en soi un intéressant spectacle que celui d'une jeune et belle femme passant d'une profonde retraite à une situation brillante, et de là au poste le plus éminent, exerçant sur tous les objets d'un monde nouveau pour elle un esprit déjà très-cultivé, et observant la société entière dans le double but d'y réussir et de s'y perfectionner.

Néanmoins cette attention de madame

Necker, toujours tendue vers le bien, nuisoit à l'aisance de ses manières; il y avoit de la gêne en elle et auprès d'elle; son caractère auroit vraisemblablement été âpre et sa volonté passionnée si elle n'avoit pas senti de bonne heure la nécessité de se domter : ayant beaucoup obtenu par l'effort, elle exigeoit l'effort des autres, et elle n'accordoit d'indulgence que quand le devoir de la charité chrétienne se présentoit distinctement à son esprit. M. Necker a donné d'elle une idée très-juste quand il nous dit un jour dans l'intimité: « Il n'a peut-être manqué à madame » Necker, pour être jugée parfaitement ai- » mable, que d'avoir quelque chose à se » faire pardonner. »

Ce n'est pas qu'elle ne réussît à captiver quand elle le vouloit; elle n'épargnoit pas les louanges méritées; ses yeux bleus étoient doux et parfois caressans, et il y avoit dans sa physionomie une expression d'extrême pureté, d'ingénuité même, qui faisoit avec sa figure grande et un peu trop droite, un contraste assez séduisant.

Le charme de l'enfance ne fut pas très-puissant sur madame Necker; elle avoit trop dominé la nature pour avoir conservé beaucoup d'instinct. Il lui falloit admirer ce qu'elle aimoit, et une tendresse toute de pressentiment et d'imagination devoit lui rester un peu étrangère. La reconnoissance étoit à ses yeux le premier des liens; elle avoit en conséquence chéri son père, et cet amour filial si exalté, qui paroît être un caractère distinctif de cette famille, s'étoit déjà manifesté en elle. Dieu, ses parens et son mari, qu'elle adoroit encore comme son bienfaiteur, ont été les seuls objets de ses ardentes affections.

Toutefois, elle entreprit l'éducation de sa fille avec cette chaleur de zèle que lui inspiroit l'idée du devoir. Son système étoit totalement opposé à celui de Rousseau. On sait que cet auteur, partant du principe que les idées ne nous arrivent que par les sens, avoit soutenu qu'il falloit commencer par perfectionner les organes de nos perceptions, si l'on vouloit obtenir un développement moral qui ne fût ni irrégu-

lier ni illusoire. Ce raisonnement, très-attaquable en lui-même, a toujours déplu aux âmes élevées et religieuses, par cela seul qu'il paroît accorder à la nature physique un trop grand empire sur la nature morale. Madame Necker, accoutumée à combattre le matérialisme sous toutes ses formes, dut le reconnoître à travers cette doctrine. Elle prit donc la route contraire, et voulut agir immédiatement sur l'esprit par l'esprit. Elle pensoit qu'il falloit faire entrer dans une jeune tête une grande quantité d'idées, sans perdre trop de temps à les mettre en ordre, persuadée que l'intelligence devient paresseuse quand on lui épargne un tel travail. Cette méthode n'est pas non plus sans inconvénient; mais relativement au développement de la pensée, l'exemple de madame de Staël fait présumer qu'elle est efficace.

Mademoiselle Necker étoit un enfant plein de gaîté, de vivacité, de franchise. Son teint étoit un peu brun, mais animé, et ses grands yeux noirs brilloient déjà d'esprit et de bonté. Les caresses de son père,

qui encourageoient sans cesse l'enfant à parler, contrarioient un peu les vues plus sévères de madame Necker ; mais les applaudissemens qu'excitoient ses saillies, lui en inspiroient à tout moment de nouvelles ; et déjà elle répondoit aux plaisanteries continuelles de M. Necker avec ce mélange de gaîté et d'émotion qui a si souvent caractérisé ses rapports avec lui. L'idée de donner du plaisir à ses parens étoit un mobile extraordinairement actif chez elle : ainsi, par exemple, à l'âge de dix ans, témoin de la grande admiration que leur inspiroit M. Gibbon, elle s'imagina qu'il étoit de son devoir de l'épouser (et l'on sait ce qu'étoit cette figure), afin qu'ils jouissent constamment d'une conversation qui leur étoit si agréable. Elle fit sérieusement la proposition de ce mariage à sa mère.

Il semble que madame de Staël ait toujours été jeune et n'ait jamais été enfant. Dans tout ce qui m'a été raconté à son sujet, je ne trouve qu'un seul trait qui porte le caractère du premier âge, et

encore les goûts du talent s'y reconnoissent-ils : elle s'amusoit dans son enfance à fabriquer des rois et des reines avec du papier et à leur faire jouer la tragédie. Elle se cachoit pour se livrer à ce plaisir qu'on lui défendoit; et c'est là d'où lui est venue la seule habitude qu'on lui ait connue, celle de tourner entre ses doigts un petit étendard de papier ou de feuillage.

Pour donner à la fois l'idée de mademoiselle Necker à l'âge de onze ans, et de la maison de sa mère à cette époque, je citerai quelques passages d'un morceau sur l'enfance de madame de Staël, écrit par une personne fort spirituelle, madame Rilliet, alors mademoiselle Huber, qui a toujours été intimement liée avec elle. L'éducation soignée de mademoiselle Huber et d'anciennes liaisons de famille, ayant fait désirer à madame Necker qu'elle devînt l'amie de sa fille, elle raconte sa première entrevue avec mademoiselle Necker, les transports de celle-ci à l'idée d'avoir une compagne; les promesses qu'elle

lui fit de la chérir éternellement. « Elle me » parla avec une chaleur et une facilité qui » étoient déjà de l'éloquence et qui me » firent une grande impression..... Nous » ne jouâmes point comme des enfans; elle » me demanda tout de suite quelles étoient » mes leçons, si je savois quelques langues » étrangères, si j'allois souvent au spectacle. » Quand je lui dis que je n'y avois été que » trois ou quatre fois, elle se récria, me » promit que nous irions souvent ensemble » à la Comédie; ajoutant, qu'au retour il » faudroit écrire le sujet des pièces, et ce » qui nous auroit frappé; que c'étoit son » habitude.... Ensuite, me dit-elle encore, » nous nous écrirons tous les matins........

» Nous entrâmes dans le salon. A côté » du fauteuil de madame Necker étoit un » petit tabouret de bois où s'asseyoit sa » fille, obligée de se tenir bien droite. A » peine eut-elle pris sa place accoutumée » que trois ou quatre vieux personnages » s'approchèrent d'elle, lui parlèrent avec » le plus tendre intérêt : l'un d'eux, qui

» avoit une petite perruque ronde, prit » ses mains dans les siennes, où il les retint » long-temps, et se mit à faire la conversa- » tion avec elle comme si elle avoit eu » vingt-cinq ans. Cet homme étoit l'abbé » Raynal; les autres étoient MM. Thomas, » Marmontel, le marquis de Pesay, et le » baron de Grimm.

» On se mit à table. — Il falloit voir » comment mademoiselle Necker écou- » toit! Elle n'ouvroit pas la bouche, et ce- » pendant elle sembloit parler à son tour, » tant ses traits mobiles avoient d'expres- » sion. Ses yeux suivoient les regards et les » mouvemens de ceux qui causoient; on » auroit dit qu'elle alloit au-devant de leurs » idées. Elle étoit au fait de tout; même » des sujets politiques qui à cette époque » faisoient déjà un des grands intérêts de » la conversation......

» Après le dîner, il vint beaucoup de » monde. Chacun en s'approchant de ma- » dame Necker, disoit un mot à sa fille, » lui faisoit un compliment ou une plai-

» santerie.... Elle répondoit à tout avec » aisance et avec grâce; on se plaisoit à » l'attaquer, à l'embarrasser, à exciter » cette petite imagination qui se montroit » déjà si brillante. Les hommes les plus » marquans par leur esprit, étoient ceux » qui s'attachoient davantage à la faire » parler. Ils lui demandoient compte de » ses lectures, lui en indiquoient de nou- » velles, et lui donnoient le goût de l'étude » en l'entretenant de ce qu'elle savoit ou » de ce qu'elle ignoroit. »

En conséquence du système de sa mère sur l'éducation, mademoiselle Necker fit à la fois de fortes études, écouta beaucoup de conversations au-dessus de la portée de son âge, et assista à la représentation des meilleures pièces de théâtre. Ses plaisirs comme ses devoirs étoient tous des exercices d'esprit, et la nature qui la portoit déjà à les aimer, fut secondée de toutes manières. Des facultés intellectuelles très-énergiques, prirent, par ce moyen, un accroissement prodigieux. En 1781, lorsque le *Compte rendu* fut publié, mademoiselle

Necker écrivit une lettre anonyme fort remarquable à son père, qui en reconnut bientôt le style. Dès sa plus tendre jeunesse elle a composé. Elle écrivoit des portraits, des éloges. Elle a fait à quinze ans des extraits de l'Esprit des lois avec des réflexions. L'abbé Raynal vouloit l'engager à écrire pour son grand ouvrage, un morceau sur la révocation de l'Édit de Nantes.

Ce goût pour composer n'étoit pas favorisé par M. Necker, et il n'a pu le pardonner qu'à une supériorité décidée, car il n'aimoit pas naturellement les femmes auteurs.

La sensibilité de la jeune personne étoit également développée. Les louanges données à ses parens la faisoient fondre en larmes; elle avoit pour mademoiselle Huber une espèce de passion; la vue des personnages célèbres lui donnoit des battemens de cœur. Ses lectures aussi dont madame Necker, plus sévère que vigilante, ne prescrivoit pas toujours le choix, ses lectures produisoient sur elle une impression extraordinaire. Elle a dit depuis que l'enlèvement

de Clarisse avoit été un des événemens de sa jeunesse. La nature avoit donné à madame de Staël, à côté d'une grande mobilité, quelque chose de sérieux et de solennel qui se manifestoit déjà daus ses compositions comme dans ses goûts littéraires. *Ce qui l'amusoit*, dit madame Rilliet, *étoit ce qui la faisoit pleurer.*

Tant de stimulans, des aiguillons si puissans, là où pour le bonheur du moins il auroit fallu des freins, donnèrent une activité merveilleuse à l'être moral ; mais l'être physique souffrit, et les leçons surtout usoient des forces trop excitées. Une attention long-temps soutenue a toujours fatigué madame de Staël, et la hauteur à laquelle elle s'est élevée dans des matières difficiles en est d'autant plus étonnante. Une sagacité singulière la portoit au but sans qu'on la vît jamais sur la route.

La santé de la jeune personne, alors âgée de quatorze ans, déclinant de jour en jour, on appelle le docteur Tronchin : celui-ci inspire des alarmes; il ordonne immédiatement la campagne, exigeant que

mademoiselle Necker passe ses journées en plein air et abandonne toute étude sérieuse.

Madame Necker éprouva dans cette occasion un chagrin et un mécompte également sensibles. Ce nouveau plan renversoit tous les siens; son ambition pour sa fille étoit grande, et renoncer à de vastes connoissances, étoit, selon elle, renoncer à toute distinction. Elle n'avoit pas cette souplesse qui permet de varier les moyens, et ne pouvant plus travailler aux progrès de sa fille comme elle l'entendoit, elle cessa de la regarder comme son ouvrage.

Toutefois cette liberté accordée à l'esprit de mademoiselle Necker, fut précisément ce qui lui fit prendre un grand essor. Une vie toute poétique succéda pour elle à une vie toute studieuse, et la séve la plus abondante se porta vers l'imagination. Elle parcouroit les bosquets de Saint-Ouen avec son amie; et les deux jeunes filles, vêtues en nymphes ou en muses, déclamoient des vers, composoient des poëmes,

des drames de toute espèce, qu'elles représentoient aussitôt.

Un effet heureux de cette oisiveté pour mademoiselle Necker, fut encore qu'elle put profiter de tous les loisirs de son père. Saisissant les moindres occasions de se rapprocher de lui, elle trouva dans sa conversation des plaisirs et des avantages extraordinaires. M. Necker étoit chaque jour plus frappé de son esprit, et jamais cet esprit n'étoit plus charmant qu'auprès de lui. Sa fille s'aperçut bientôt qu'il avoit besoin d'être distrait et amusé, et elle se retournoit de mille manières; elle essayoit, elle risquoit tout pour obtenir de lui un sourire. M. Necker n'étoit pas prodigue de son approbation, ses regards étoient plus flatteurs que ses paroles, et il trouvoit plus gai et plus nécessaire de relever les fautes que les mérites. Sa raillerie étoit à l'affût des plus légers torts; nulle prétention, nulle exagération, nul ton faux dans aucun genre ne pouvoit passer inaperçu. « Je » dois à l'incroyable pénétration de mon » père, nous a souvent dit madame de

» Staël, la franchise de mon caractère et » le naturel de mon esprit. Il démasquoit » toutes les affectations, et j'ai pris auprès » de lui l'habitude de croire que l'on » voyoit clair dans mon cœur. »

Ces entretiens dont madame Necker n'étoit point exclue, mais dont sa présence changeoit la nature, ne pouvoient lui être entièrement agréables. Elle avoit à un très-haut degré l'admiration, la confiance et même l'amour de son mari; mais pourtant sa fille correspondoit mieux qu'elle à un certain genre piquant et inattendu qu'on remarquoit parfois chez M. Necker. La jeune personne annonçoit l'esprit de sa mère, et bien d'autres esprits encore. Madame Necker auroit voulu qu'on ne pût plaire que par ses qualités, et sa fille plaisoit précisément par ce qu'elle avoit dans le caractère de dangereux pour son bonheur. Madame Necker étoit tentée de protester contre des succès obtenus malgré ses avis, et les succès sembloient protester contre ses avis mêmes.

De plus, mademoiselle Necker commet-

toit mille étourderies. Sa vivacité, son entraînement lui donnoient sans cesse des torts, et tandis que sa mère regardoit les petites choses comme des dépendances des grandes, les minuties n'avoient nulle importance à ses yeux. Pour éviter d'être trouvée en contravention, elle se plaçoit un peu à l'écart derrière son père; mais bientôt il se détachoit du cercle un homme d'esprit, puis un autre, puis un troisième, et un grouppe bruyant se formoit autour d'elle; M. Necker sourioit involontairement de tel mot qu'il entendoit, et la discussion fondamentale étoit dérangée.

La crainte de perdre la première place dans les affections de son mari pouvoit seule faire connoître la jalousie à l'âme élevée de madame Necker. Si sa fille l'eût surpassée dans son propre genre, elle se seroit associée à des succès qui eussent paru la suite des siens. Elle auroit cru être aimée de son mari dans sa fille. Mais ici il n'y avoit moyen de rien revendiquer pour elle-même, car tout sembloit dû à la nature. Et lorsque M. Necker jouissoit avec délices

d'un esprit sans modèle aussi-bien que sans égal, elle éprouvoit du dépit et de l'impatience, et un peu de désapprobation lui voiloit la rivalité.

Quant à elle, on ne lui plaisoit que dans une seule route. Je me souviens qu'au temps où l'éclat de madame de Staël étoit encore nouveau pour moi, je témoignai à madame Necker mon étonnement de sa prodigieuse distinction. « Ce n'est rien, me » répondit-elle, absolument rien à côté de » ce que je voulois en faire. » Ce mot me frappa beaucoup, parce qu'il portoit uniquement sur les qualités de l'esprit, et qu'il exprimoit une conviction intime.

La douceur extrême du caractère de mademoiselle Necker se faisoit remarquer lorsque sa mère lui adressoit des reproches; peut-être que fière de ses succès auprès de son père et de tous les hommes distingués, elle n'a pas attaché assez de prix au suffrage de madame Necker, elle n'a pas fait assez d'efforts pour la ramener; mais son respect pour elle a toujours été profond et hautement proclamé. Douée dès son enfance du

don de ces reparties vives et mesurées qui font la part de tous les devoirs et de toutes les vérités, jamais elle n'a dit un mot qui, sous le rapport même le plus frivole, montrât sa mère sous un aspect désavantageux.

Nous n'ajouterons que peu de mots au sujet de madame Necker, parce qu'ici finit l'influence qu'elle a exercée sur sa fille. Cette influence a été de deux sortes : elle lui a transmis avec le sang une âme ardente, des impressions fortes, l'enthousiasme du beau et du grand, un goût vif pour l'esprit, pour tous les talens, pour toutes les distinctions; d'un autre côté, elle a bien involontairement sans doute poussé sa fille à contraster avec elle. Mademoiselle Necker avoit souffert de la contrainte qu'imposoit sa mère; et comme elle lui reconnoissoit beaucoup de lumières et de vertus, il lui sembloit qu'il n'y avoit qu'à supprimer l'effort pour que tout fût bien. Elle crut pouvoir être, par le seul élan d'un bon cœur, par l'heureuse impulsion d'une âme bien née, tout ce que sa mère

avoit été à force de raison et de surveillance, et elle voulut être le représentant des dons naturels, parce que sa mère étoit celui des qualités acquises.

Cette intention, qui n'étoit sans doute qu'à demi formée, a pourtant trop longtemps influencé les jugemens de madame de Staël. Son admiration pour les vertus de premier mouvement a été trop exclusive et trop érigée en système. Les qualités naturelles sont les plus aimables sans doute; mais à quoi sert-il de les vanter? Faut-il exciter les hommes, tantôt à s'enorgueillir de ce qu'ils sont, tantôt à désespérer de ce qu'ils peuvent devenir? Et qu'y a-t-il de plus digne d'estime sur la terre que la volonté vertueuse!

C'est là ce que madame de Staël ellemême a reconnu, lorsque ses idées ont été mûries par la réflexion, et surtout lorsque la religion, mieux et plus fortement conçue, lui a montré toutes choses sous un jour plus juste. Aussi les années, en s'écoulant, lui ont-elles toujours mieux appris à sentir le mérite de madame Necker. *Plus*

je vis, m'a-t-elle dit, *plus je comprends ma mère, et plus mon cœur a le besoin de se rapprocher d'elle.*

On peut donc se représenter madame de Staël au temps de sa première jeunesse, s'avançant avec confiance dans la vie qui ne lui promettoit que du bonheur, trop bienveillante pour deviner la haine, trop amie du talent dans les autres pour soupçonner l'envie. Elle célébroit le génie, l'enthousiasme, l'inspiration, et donnoit elle-même une preuve de leur puissance. L'amour de la gloire, celui de la liberté, la beauté naturelle de la vertu, le charme des sentimens tendres fournissoient tour à tour des sujets à son éloquence. Et qu'on ne croie pas que sa tête fût toujours exaltée; elle conservoit de la présence d'esprit, et sa fougue ne l'emportoit pas. Aussi dans un pays où la raillerie est si fort à redouter, le ridicule avoit peine à l'atteindre. Elle s'élevoit au-dessus de la région où il s'exerce.

A la vérité, avant qu'elle eût encore marqué sa place dans la société, on a cherché à dérouter l'opinion sur son compte. Il étoit

aisé de la prendre en défaut. On racontoit que dans telle occasion elle avoit blessé un usage, enfreint une étiquette, dérangé une gravité de circonstance. Ainsi une révérence manquée, une garniture de robe un peu détachée lors de sa présentation à la cour, son bonnet oublié dans sa voiture, un jour qu'elle entroit chez madame de Polignac, ont été des sujets d'amusement pour tout Paris. Mais elle-même s'emparoit de ces anecdotes, et les racontoit avec une grâce infinie. Aucune malveillance ne pouvoit tenir devant sa bonté; et elle a toujours eu un tact singulier pour deviner la réponse à faire aux reproches non exprimés. Lorsqu'elle paroissoit le plus lancée dans la conversation, elle distinguoit d'un coup d'œil ses adversaires, et les déjouoit, les captivoit, ou les terrassoit en passant. Jamais elle ne s'appesantissoit, jamais elle n'avoit de l'aigreur, et si la dispute menaçoit de devenir sérieuse, elle tournoit en pleine course à la gaîté, et un mot heureux réunissoit tous les suffrages. Enfin on n'eût pas été applaudi en cherchant à la

déconcerter : comme elle intéressoit en amusant, l'audience entière étoit pour elle; et celui qui l'eût mise hors de combat eût lui-même désespéré de la remplacer dans l'arène.

C'est ainsi qu'un homme de lettres de ses amis l'a représentée dans un portrait inédit dont je vais citer quelques fragmens. L'ayant peu vue moi-même durant sa première jeunesse, je montrerai l'effet qu'elle produisoit dans la société. Ce morceau est sensé traduit d'un poète grec :

« Zulmé n'a que vingt ans, et elle est la » prêtresse la plus célèbre d'Apollon ; elle » est la favorite du dieu ; elle est celle dont » l'encens lui est le plus agréable, dont » les hymnes lui sont les plus chers; ses » accens le font, quand elle le veut, des- » cendre des cieux, pour embellir son tem- » ple et pour se mêler parmi les mortels....

» Du milieu de ces filles sacrées (le chœur » des prêtresses), s'en avance tout à coup » une : mon cœur s'en souviendra toujours. » Ses grands yeux noirs étinceloient de » génie; ses cheveux, de couleur d'ébène,

» retomboient sur ses épaules en boucles » ondoyantes ; ses traits étoient plutôt pro- » noncés que délicats ; on y sentoit quelque » chose au-dessus de la destinée de son » sexe. Telle il faudroit peindre ou la Muse » de la poésie, ou Clio, ou Melpomène. » La voilà, la voilà, s'écria-t-on quand elle » parut, et on ne respira plus.

» J'avois vu autrefois la Pythie de Del- » phes ; j'avois vu la Sybille de Cumes : » elles étoient égarées ; leurs mouvemens » avoient l'air convulsifs ; elles sembloient » moins remplies de la présence d'un dieu » que dévouées aux furies. La jeune prê- » tresse étoit animée sans altération, et » inspirée sans ivresse. Son charme étoit » libre, et tout ce qu'elle avoit de surna- » turel paroissoit lui appartenir.

» Elle se mit à chanter les louanges » d'Apollon, en unissant sa voix aux sons » d'une lyre d'or et d'ivoire. Les paroles et » la musique n'étoient point préparées. A » la flamme céleste de la composition qui » exaltoit son visage, à la profonde et sé- » rieuse attention du peuple, on voyoit

» que son imagination les créoit à la fois;
» et nos oreilles tout ensemble étonnées et
» ravies, ne savoient qu'admirer le plus de
» la facilité ou de la perfection.

» Peu après elle posa sa lyre, et elle en-
» tretint l'assemblée des grandes vérités de
» la nature, de l'immortalité de l'âme, de
» l'amour de la liberté, du charme et du
» danger des passions.....

» En ne faisant que l'entendre, on eût
» dit que c'étoient plusieurs personnes,
» plusieurs âmes, plusieurs expériences
» fondues en une seule; en voyant sa jeu-
» nesse, on se demandoit comme elle avoit
» pu faire pour exister avant de naître, et
» pour deviner la vie.....

» Je l'écoute, je la regarde avec trans-
» port; je découvre dans ses traits des
» charmes supérieurs à la beauté. Que sa
» physionomie a de jeu et de variété! que
» de nuances dans les accens de sa voix!
» quel accord parfait entre la pensée et
» l'expression! Elle parle, et si ses paroles
» n'arrivent pas jusqu'à moi, ses inflexions,
» son geste, son regard me suffisent pour

» la comprendre. Elle se tait un moment, » et ses derniers mots résonnent dans mon » cœur, et je trouve dans ses yeux ce » qu'elle n'a pas dit encore. Elle se tait en- » tièrement, alors le temple retentit d'ap- » plaudissemens ; sa tête s'incline avec » modestie ; ses longues paupières descen- » dent sur ses yeux de feu, et le soleil reste » voilé pour nous. »

Dans l'extrême prodigalité de la nature envers madame de Staël, c'est son père qui l'a forcée à faire un choix judicieux ; son esprit a gagné avec M. Necker, et pour l'agrément et pour la solidité. Il lui a, comme il le disoit lui-même, enseigné la plaisanterie, et dans le genre sérieux elle étoit à la fois inspirée et ramenée au vrai et à la modération simplement en le regardant. Mais sous des rapports plus essentiels qui dira ce qu'elle lui doit? Qui dira quel a été l'effet de tant d'amour, fondé sur tant d'admiration ? Si trop de mouvemens, trop de besoins divers ont agité sa vie, pour que M. Necker en ait eu la pleine direction, jamais elle ne lui a volontairement

résisté. Il a puissamment influé sur elle et par son exemple et par l'éternel regret de l'avoir perdu. Mais comment apprécier une telle influence ? L'heureux effet des vertus paternelles se prolonge à notre insu, et ressemble à l'action de la divinité sur notre âme.

Un regard attentif découvroit entre le père et la fille bien plus de ressemblance que la réserve de l'un et la manière ouverte et communicative de l'autre n'eussent porté à le présumer. Avec une force de tête, une capacité d'attention bien supérieure à celle de madame de Staël, M. Necker (et je le représente ici tel que je l'ai vu dans les dernières années de sa vie), M. Necker montroit sur des sujets moins variés, des vues aussi étendues. Il avoit ces mêmes aperçus lumineux, ce coup d'œil pénétrant, cette finesse d'observation, et cette même gaîté sur un fonds de mélancolie. Il combattoit une imagination forte, et concentroit une chaleur d'âme, une sensibilité qui n'en devenoient que plus touchantes. Rien n'étoit attendrissant comme

ses témoignages d'affection, et on ne peut se les retracer sans une émotion profonde. Son expression toujours un peu contenue, son regard si vif et si doux pénétroient le cœur; on y retrouvoit toute sa vie. On y voyoit et la mort toujours déplorée de madame Necker, et la sienne qui s'avançoit, et sa bonté adorable, et l'ingratitude des hommes, et les hautes consolations de la religion, et l'ardent désir de faire encore du bien sur la terre. Mais quand ses grandes facultés venoient à se déployer, quand une belle cause réclamoit son appui, ou qu'une noble indignation enflammoit son âme, il s'exaltoit par degrés, et les flots toujours grossissans de sa magnifique éloquence, se précipitoient en torrent rapide et impétueux.

De tels momens étoient rares toutefois: son cœur s'agitoit et se calmoit le plus souvent en silence. Une dignité un peu nonchalante l'empêchoit d'imprimer à la conversation le mouvement qui eût réagi sur lui-même, et il se résignoit à l'ennui que pourtant il redoutoit beaucoup. Il avoit

peine à voiler une antipathie mêlée de mépris pour la nullité de l'esprit ou du caractère ; et sa bouche un peu dédaigneuse contrastoit avec son regard doux et bienveillant. Toutefois la grâce le captivoit : aussi ne demandoit-il aux femmes que du naturel, et étoit-il plein d'indulgence pour les jeunes gens ; mais la médiocrité consolidée lui étoit insupportable. Après qu'il avoit long-temps rongé son frein dans une société insipide, rien au monde n'étoit plus divertissant que la première explosion de son mécontentement. Les maximes communes qu'on lui avoit débitées, les nuances de ridicule qu'il avoit saisies, les petits buts qu'il avoit démêlés, et jusqu'à l'idée qu'il voyoit les autres se former de lui-même, lui inspiroient les expressions les plus originales, les plus vivement contrastantes avec son extérieur grave et imposant. Une force comique singulièrement mordante se développoit en lui ; et sa bonté naturelle qui se faisoit jour comme par bouffées à travers ce genre de verve, la rendoit plus remarquable encore. Il a pu

facilement renoncer à montrer ce talent dans ses écrits, mais ce qui est bien à regretter, ainsi que l'a insinué madame de Staël, c'est que la pompe continuelle de son style ne lui ait pas permis de donner assez de relief, des couleurs assez tranchantes à la foule de pensées neuves, salutaires ou agréables qu'il a réellement exprimées. La musique distrait des paroles quand on le lit, et dans ses périodes cadencées, il y a une grande quantité d'esprit qui est perdue pour l'effet.

Après avoir donné une idée générale de madame de Staël dans sa jeunesse, et des deux personnes qui ont le plus influé sur cette période de sa vie, je vais maintenant la suivre dans le cours de ses travaux. Sans trop m'attacher à juger en elle l'écrivain, je regarderai les ouvrages de madame de Staël comme des faits de son histoire ou comme le dépôt de ses pensées; le point de vue littéraire n'étant peut-être ni le plus important à son égard, ni celui qu'il m'appartient le mieux de choisir.

DES ÉCRITS DE MADAME DE STAEL.

Première période.

Quoique les ouvrages de madame de Staël aient généralement été dictés par le même esprit, on y reconnoît un caractère un peu différent, suivant l'époque à laquelle elle les a composés. Je les diviserai donc en trois classes correspondantes à trois périodes de sa vie : la première, très-courte, qui a précédé la révolution ; la seconde, qui s'étend du commencement de la révolution à la mort de M. Necker ; et la troisième, qui est postérieure à cet événement.

La réputation naissante de madame de Staël fit accueillir ses moindres productions. On lisoit avec avidité des synonymes, des portraits écrits par elle, et d'autres essais de ce genre, qui au moment où elle entra dans le monde, étoient l'objet de certains défis de société ; et déjà dans ces légères compositions, on remarque la finesse de pensées, les traits vifs de senti-

ment qui ont toujours été le cachet de sa manière. Mais avant cette époque et celle de son mariage, elle avoit déjà écrit une comédie en vers, qui fut bientôt suivie de deux tragédies.

Il est inutile de dire que ces pièces ne sont que des ébauches très-imparfaites. Elles n'étoient point destinées à l'impression; mais madame de Staël en a fait quelquefois la lecture dans des réunions nombreuses où elles ont eu un succès inouï; succès qui prouve l'instinct du talent chez les juges, car c'est surtout comme d'heureux présages qu'on a dû les considérer.

L'idée principale de la comédie intitulée *Sophie ou les Sentimens secrets,* ne parut pas irrépréhensible à madame Necker. Sophie est une jeune orpheline qui a conçu pour son tuteur, le mari de son amie, une passion dont elle ne se doute pas; mais l'excuse de l'héroïne, l'ignorance du sentiment qu'elle exprime, put sembler à des yeux sévères ne pas s'étendre jusqu'à l'auteur. Toutefois le sujet est traité avec déli-

catesse ou pour mieux dire avec innocence. On voit que mademoiselle Necker n'a songé qu'à peindre un attachement sans espoir. D'ailleurs le caractère moralement très-beau de la femme mariée, rivale de Sophie, balance l'effet de ce dernier rôle.

Il est étonnant qu'un si jeune auteur dont la tête étoit déjà pleine de tant d'idées, n'ait pas eu davantage la prétention de varier ses moyens d'effet. Mademoiselle Necker s'est entièrement renfermée dans la région du sentiment, et son esprit fécond, borné à une seule couleur, y a multiplié les nuances. Les *Sentimens secrets* sont une pièce toute d'amour et d'amour malheureux; il y règne une douce et mélancolique sensibilité. Mais dans cette espèce d'élégie, quatre situations, quatre caractères différens se dessinent pourtant d'une manière nette et distincte. Le style, comme l'a dit plus tard madame de Staël en la publiant, n'est pas correct, mais il est coulant et harmonieux. Elle avoit une telle facilité qu'il semble qu'elle ait en toutes choses commencé par l'habitude.

Une tragédie étant une œuvre bien autrement difficile qu'une comédie, *Jeanne Grey* est, à tous égards, inférieure à *Sophie*. Cependant l'inspiration y est plus élevée, et les indices du talent y sont plus fortement marqués. Le rôle de Jeanne Grey a un coloris doux et pathétique; celui de Northumberland est conçu avec une vigueur qui paroît bien étonnante quand on considère l'âge de l'auteur. On a surtout remarqué quelques vers très-énergiques de ce dernier rôle.

Jeanne Grey est peut-être la seule des productions de madame de Staël où il se trouve une peinture animée du bonheur. La situation de l'héroïne, au commencement, offre, il est vrai, ce qui devoit être l'idéal de la félicité aux yeux de l'auteur même, un mariage avec un héros adoré, les jouissances d'un esprit supérieur, et dans l'avenir des chances brillantes ou funestes, mais toujours glorieuses. Aussi, comme madame de Staël avoit toujours besoin de reconnoissance et par conséquent de religion dans le bonheur, elle a

donné au caractère de Jeanne Grey une teinte religieuse très-prononcée.

Peut-être a-t-on trop désespéré de la peinture du bonheur pour l'effet littéraire : on éprouve je ne sais quel attendrissement pour les êtres qui savent être heureux ; et dans la tragédie surtout, où l'orage s'annonce, il résulte une vérité, une force singulière, du calme et de la douceur des premières impressions. Nous céderons au plaisir de citer quelques vers qui peignent cette plénitude de contentement dont l'expression est si rare dans les fictions comme dans la vie réelle, chez les écrivains de génie ; c'est Jeanne Grey qui parle :

« Au lever du soleil, alors qu'en m'éveillant
» Je retrouve mon âme et recommence à vivre,
» A sentir mon bonheur quelque temps je me livre,
» J'éprouve le plaisir de m'apprendre mon sort;
» J'y pense lentement; ma voix nomme Guilfort, etc. »

Il paroît que l'histoire de Jeanne Grey avoit singulièrement frappé madame de Staël, car elle s'est encore occupée de cette femme infortunée dans les *Réflexions sur*

le Suicide qu'elle a composées en 1811. Elle vouloit prouver que l'attente d'une mort affreuse n'est pas, aux yeux du vrai chrétien, une raison suffisante pour attenter à ses jours. Dans ce but, elle suppose une lettre écrite par Jeanne Grey, en réponse à la proposition qui lui a été faite de prévenir son supplice en s'empoisonnant. Cette lettre, où respire le pur esprit du christianisme, est de la beauté la plus touchante et la plus élevée.

Il est à remarquer que ces premiers ouvrages, écrits à un âge si tendre, ont une vérité plus parfaite et plus intime dans l'expression du sentiment que ceux de la période suivante, qui prouvent néanmoins une plus haute portée. Cependant j'ignore si les traits de génie qu'on a relevés dans ces pièces, en feront pardonner les défauts, hors du cercle de l'amitié. Jeanne Grey surtout ne peut soutenir l'examen : ce sont des monumens curieux de l'histoire d'un grand talent; mais leur vrai mérite est dans ce qu'ils annoncent.

Madame de Staël fit, à peu près dans le

même temps, une seconde tragédie intitulée *Montmorency*. Cette pièce, qui n'a jamais été imprimée, contient de belles scènes, et le rôle du cardinal de Richelieu y est tracé avec esprit. Toutefois le caractère du héros, poussé à la rebellion par une femme ambitieuse, ne pouvoit pas être bien théâtral. Il est donc à présumer qu'un sentiment particulier a influé sur le choix de ce sujet, et qu'à l'époque où commençoient à se former les nœuds d'une amitié qui a embelli ou consolé la vie de madame de Staël, elle se plaisoit à répéter le beau nom de son ami. (1)

Le goût de madame de Staël s'étoit d'abord déclaré en faveur de la poésie; mais, depuis ces essais dramatiques, elle n'a guère composé qu'une seule pièce de vers un peu considérable. Le mécanisme de la versification a été tellement perfectionné en France, qu'il lui falloit ou se résigner à un genre d'infériorité, ou s'assujettir à un travail qui eût amorti sa verve. Peut-être que

(1) M. le vicomte Mathieu de Montmorency.

l'essor irrégulier de son talent ne pouvoit s'accommoder d'une marche mesurée. Elle y auroit perdu de l'originalité, et elle s'est montrée plus grand poëte en prose qu'elle ne l'eût vraisemblablement été en vers.

En suivant l'ordre des temps, je dois parler ici de trois Nouvelles que madame de Staël a composées avant l'âge de vingt ans, mais qu'elle n'a publiées qu'en 1795. Elle n'attachoit aucune importance à ces légères productions. Ainsi, elle dit elle-même dans l'avertissement : *Que les situations y sont indiquées plutôt que développées, et que c'est dans la peinture de quelques sentimens du cœur qu'est leur seul mérite.* Il s'y trouve en effet des traits ravissans de sensibilité ; mais les situations qui avoient séduit le jeune auteur sont trop fortes pour le cadre, et l'on voit que madame de Staël les avoit imaginées dans le temps où elle cherchoit des sujets frappans pour la scène. Il y a toujours eu une veine tragique dans son talent. Produire de grands effets, exciter de fortes émotions, ce besoin du génie et de la jeunesse a long-temps dominé chez

elle; aussi a-t-elle prodigué la mort dans ces Nouvelles avec une sorte de témérité. Celui-là seul que la mort a frappé dans ses plus chères affections, devroit avoir le droit de traiter ce sujet terrible : seul il peut parler dignement des peines qu'il connoît; seul il peut évoquer l'image du roi des épouvantemens, sans une sorte de légèreté profane.

Au reste, la publication de ces Nouvelles n'a fait que fournir un prétexte à celle du morceau extrêmement distingué qui leur sert d'introduction. C'est un traité sur les fictions, plein de vues neuves et de pensées agréables. Les différens genres de fictions, leur convenance relative aux divers degrés de la civilisation y sont appréciées avec une rare sagacité, et l'imagination y est analysée par un esprit accoutumé à vivre avec elle.

Lettres sur Rousseau.

Mais son ouvrage le plus achevé de cette période, ce sont les *Lettres sur les écrits et le caractère de J. J. Rousseau.* Là, se trouve toute la vivacité de la jeunesse et

son plus grand charme, ce qu'elle est et ce qu'elle promet. Là, on entrevoit un penseur, un moraliste, une femme capable de peindre les passions; mais tout cela confusément et dans le nuage. Là, est déposé le germe de toutes les opinions que madame de Staël a développées depuis. Elle parcourt un champ immense d'idées; elle effleure, en passant, une foule de sujets; et, quoique sa marche soit dirigée par celle de Rousseau, elle accompagne cet auteur d'un pas si léger et si rapide, elle le croise et le devance tant de fois, qu'on voit qu'il l'a excitée bien plus qu'il ne l'a soutenue. C'est toujours d'abondance qu'elle parle; elle cède au besoin de répandre son âme; et l'on juge que, si elle eût choisi un tout autre objet, elle s'en seroit peut-être occupée avec moins d'amour, mais qu'elle auroit écrit avec autant de facilité et d'éloquence. Quel que soit l'enthousiasme que lui inspire Rousseau, elle maintient l'indépendance de son esprit; elle sème avec profusion ses propres pensées, en les exprimant avec cette grâce, ce léger embarras d'une

jeune femme qui souffre un peu d'avoir à déployer tant de force. C'est dans des morceaux d'une vive sensibilité, c'est surtout dans des élans d'admiration et d'amour pour son père qu'elle a épanché tout son cœur. Enfin, malgré quelques mouvemens et quelques jugemens un peu jeunes, elle est déjà étonnamment elle-même dans cet écrit. C'est déjà cette personne sur qui tout produit de l'effet, qui examine tout de ses propres yeux, qui, ayant une manière à elle d'envisager les objets, se donne la peine de vous expliquer cette manière, et qui étend toujours vos idées, par cela seul qu'elle change votre point de vue. C'est cette personne enfin qui ne trace pas une ligne sans avoir pensé ou senti ce qu'elle écrit, et qui exprime toujours si ce n'est exactement la vérité des choses, du moins celle de son impression. Peut-être cette production ressemble-t-elle, pour la manière, à ses meilleurs ouvrages plus qu'à ceux d'une époque intermédiaire. Dans cette première période, où, de même que dans la dernière, madame de Staël vivoit

au milieu d'une société extraordinairement brillante et y avoit de grands succès, l'esprit de conversation a communiqué de la clarté, de la brièveté, du trait et de l'éclat à son style.

Peut-être y a-t-il même des rapports particuliers entre les *Lettres sur Rousseau* et l'ouvrage posthume de madame de Staël. Rien assurément ne peut différer davantage pour le sujet et la forme que ces deux écrits, et cependant ils se rapprochent par la limpidité de la diction, et parce qu'à travers la chaleur ou la vivacité de sentimens bien dissemblables, il y règne une égale sérénité d'esprit : le calme du matin et celui du soir de la vie s'y font sentir. Elle n'avoit pas été encore atteinte par l'orage quand elle a composé ces lettres ; aussi, dans une foule de remarques charmantes, on ne trouve ni la profondeur de ses impressions ni celle de sa connoissance du cœur. C'est presque toujours la souffrance qui nous force à creuser dans notre âme ; il faut que l'abîme s'ouvre pour qu'il y pénètre un rayon du jour. L'analyse des

effets de la douleur, l'emploi de couleurs très-sombres, en contraste avec les traits lumineux de ses pensées, ont été un des grands moyens de madame de Staël. Elle s'est montrée unique dans ce genre; et pourtant, en relisant les *Lettres sur Rousseau*, où elle a cherché à se modérer, l'on retrouve avec bien du plaisir son esprit, et même sa sensibilité, revêtus de teintes plus douces.

Ceux qui ont voué un culte au talent veulent qu'il produise sur eux ses plus grands effets : ils veulent éprouver sa puissance, fût-elle malfaisante et cruelle; et comme eux seuls exigent de lui des preuves de force, eux seuls ont aussi le droit de lui distribuer la gloire. Mais la plupart des lecteurs ne cherchent qu'une douce distraction. Il est mille destinées douteuses qu'une représentation embellie de la vie berce d'agréables illusions, et peut-être faut-il être ou très-heureux ou très-malheureux pour aimer à répandre des larmes. C'est parce que les *Lettres sur Rousseau* raniment et exercent doucement le cœur et

la pensée, sans trop exiger de l'un et de l'autre, que le charme en a été si universellement senti.

Toutefois, n'en déplaise à ceux qui aiment à renfermer le dénigrement général d'un écrivain dans l'éloge de son premier essai, cet ouvrage étonnant pour l'âge de l'auteur, brillant et distingué pour tous les âges, ne manifeste encore ni la grande imagination ni la supériorité transcendante dont madame de Staël a fait preuve depuis.

ÉCRITS DE MADAME DE STAËL.

Deuxième période.

Peu de temps après la publication des *Lettres sur Rousseau,* commença la révolution françoise : madame de Staël avoit déjà rendu dans cet ouvrage un hommage éclatant à la liberté, et l'amour de la liberté l'avoit enflammée dès son jeune âge. Placée près du centre de l'action, s'élevant par son esprit à la hauteur de tous les principes, et atteinte dans ses sentimens par tous les résultats, ni son caractère ni sa destinée

ne lui permettoient de demeurer étrangère au mouvement général. Quand toutes les têtes étoient exaltées, ce n'est pas la sienne qui pouvoit rester froide. Elle admiroit la constitution angloise autant qu'elle chérissoit la France. L'idée de voir les François aussi libres que les Anglois, de les voir placés au même niveau pour tout ce qui assure les droits et relève la dignité de l'espèce humaine, devoit répondre à ses vœux les plus ardens; et quand on songe qu'à cette perspective s'ajoutoit l'espoir que son père contribueroit à un tel bien et en recueilleroit la reconnoissance, on ne peut s'étonner de son enthousiasme. Tout ce qu'il y avoit de vif dans son cœur et dans ses pensées, la portoit sur la même route, et elle alloit plus loin que son père dans cette route, comme pour s'exposer à recevoir le premier choc.

Toutefois la modération que commandoient à M. Necker et son caractère et ses hautes lumières, fut bientôt imposée à madame de Staël, par son respect pour le malheur. D'après l'ardeur de ses espéran-

ces, on peut juger de ce qu'elle éprouva lorsqu'elle vit son attente trompée. Avec un sentiment de pitié tellement vif, même envers les indifférens, qu'il étoit une douleur personnelle; avec une aversion pour la tyrannie qui soulevoit toutes les puissances de son âme, le règne de la terreur fut pour madame de Staël particulièrement épouvantable. Parmi ceux qui n'ont pas eu à déplorer la perte des premiers objets de leur attachement, nul n'a pu souffrir plus qu'elle. A la plus profonde compassion pour les maux de tous, à d'horribles craintes pour ses amis, se joignoit l'idée que le nom de la liberté seroit à jamais calomnié, et que celui de son père subiroit un pareil sort. Ses deux idoles sur la terre, la liberté et la gloire de M. Necker, sembloient renversées du même coup.

« Il me semble, dit-elle (*Influence » des Passions, page* 8), que les parti» sans de la liberté sont ceux qui détestent » le plus profondément les forfaits qui se » sont commis en son nom. Leurs adver-

» saires peuvent sans doute éprouver la
» juste horreur du crime; mais comme ces
» crimes mêmes servent d'argument à leur
» système, ils ne leur font pas ressentir,
» comme aux amis de la liberté, tous les
» genres de douleur à la fois. »

Aussi pendant le règne sanglant de Robespierre, madame de Staël fut hors d'état d'entreprendre aucun travail suivi; toutes ses facultés étoient absorbées par le désir de dérober des victimes à la mort : désir sans cesse renaissant, car lorsqu'elle avoit donné asile à un infortuné, elle croyoit n'avoir rien fait pour lui tant qu'elle n'avoit pas sauvé ses proches. Son dévouement dans ce genre est si connu, qu'il est inutile de le retracer, et l'amitié éprouveroit une sorte d'embarras à le faire.

Défense de la Reine.—Épître au Malheur.
— Deux Opuscules politiques.

La première fois qu'elle retrouva son talent, ce fut pour l'employer à la défense de la reine. On sait, dans ces temps désas-

treux, ce qu'il falloit de ménagemens et d'adresse pour ne pas irriter des monstres sanguinaires. On a même souvent employé alors, dans un bon but, un langage bas et féroce; mais c'est là ce qui étoit impossible à madame de Staël. La tyrannie populaire ne lui étoit pas plus aisée à flatter qu'une autre. Cependant, comme il falloit se faire entendre des chefs, elle essaie de tous les tons, elle use de tous les moyens pour trouver le défaut de la peau du tigre, et parvenir au cœur de l'homme. Elle cherche à faire oublier la reine, pour ne montrer dans Marie-Antoinette que la femme charmante, l'être bon et compatissant, la tendre mère, l'épouse dévouée et courageuse. Il règne un sentiment actif, profond, une pitié ingénieuse et délicate dans cette pièce. Dirons-nous que madame de Staël n'avoit jamais été en faveur auprès de la reine? Eût-elle, ce qui ne se pouvoit pas, eût-elle été haïe, proscrite, persécutée par Marie-Antoinette, elle n'en eût pas fait moins, et eût également gémi de ne pouvoir en faire plus.

Plus tard elle épancha la douleur qui l'oppressoit dans une épître adressée au Malheur, petit poëme bien remarquable par la force et la vérité de l'expression. On a surtout distingué ces vers où elle montre ce que l'idée du désastre universel ajoute pour chaque malheureux aux peines particulières de la vie :

« De la nature enfin le cours invariable,
» A travers tant de maux ne s'est point arrêté ;
» La mort, comme autrefois, se montre impitoyable,
» Et l'hymen le plus saint n'en est point respecté.
» L'amour peut être ingrat, et l'amitié légère ;
» Et, sous le poids affreux des communes douleurs,
» Nourrissant en secret une peine étrangère,
» Seule, à d'autres chagrins on donne encor des pleurs.
» Dieu puissant! du malheur daigne borner l'empire.... »

Après la chute de Robespierre, madame de Staël a publié, à peu d'intervalle, deux brochures anonymes, l'une intitulée *Réflexions sur la paix, adressées à M. Pitt et aux François;* et l'autre, *Réflexions sur la paix intérieure.* Ces deux écrits, dont le premier a été l'objet des éloges de M. Fox dans le parlement d'Angleterre, contiennent tout

ce que l'auteur osoit exprimer de ses idées sur la situation intérieure et extérieure de la France, en 1795; et ce sont par là même des monumens précieux pour l'histoire. Sans prétendre discuter les opinions politiques de madame de Staël, je dirai, relativement à ces deux ouvrages, qu'ils lui ont été dictés par un sentiment impérieux. Les François des deux partis ont pu vouloir la guerre, et l'Europe entière a pu croire être intéressée à sa continuation; mais il n'étoit pas dans le caractère de madame de Staël d'adopter jamais un tel système. Hors de l'intérêt sacré de l'indépendance nationale, il n'étoit donné à aucun raisonnement de la réconcilier avec l'effusion du sang, et son esprit se mettoit toujours au service de son cœur pour prouver la convenance de la paix.

On peut en dire autant du second écrit. Indépendamment de son amour pour la liberté, madame de Staël eût toujours signalé avec effroi la route qui sembloit alors, selon son énergique expression,

forcer à retraverser une seconde fois le fleuve du sang.

Quand on donne des conseils pour une position déterminée, on est obligé de transiger avec le mal existant et avec ses conséquences nécessaires; mais madame de Staël le fait sans consacrer le mal, et sans cesser de le reconnoître pour ce qu'il est. S'il est possible de lire ces écrits avec impartialité, d'évaluer et les circonstances du temps et ce qu'elles exigeoient d'un écrivain, on sera étonné de tout ce qui y est déployé de force d'argumentation, de respect pour tous les intérêts, pour toutes les opinions honnêtes, de candeur, et non-seulement d'esprit, ce qui va sans dire; mais de solidité et de saine raison. Sans doute elle ne désiroit pas le rétablissement de la monarchie; mais étoit-il dans l'ordre des choses possibles, que cette même restauration qui depuis a ramené des jours de liberté et de bonheur pour les François, eût lieu à l'époque où elle écrivoit, sans que de terribles vengeances fussent exercées? Elle n'a

pas vu à vingt ans de distance, parce que telle n'est pas la portée du regard humain; mais dans un horizon plus rapproché elle a présagé avec une singulière justesse. N'est-il pas bien remarquable, par exemple, qu'en 1795 elle ait dit que la France ne pouvoit arriver à la monarchie mixte sans passer par le despotisme militaire? (1)

De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations.

Quelque abstraite et générale que soit la question traitée dans ce livre, elle n'étoit point, même au sein du trouble et des inquiétudes, étrangère aux pensées habituelles d'un esprit philosophique comme celui de madame de Staël. Aussi quoique les traces de la commotion violente qu'a

(1) J'avois rassemblé d'autres citations, et les phrases que j'avois en vue étoient bien saillantes; mais peut-être vaut-il mieux, quand on ne retrace pas l'ensemble de la situation, éviter de réveiller des souvenirs douloureux, et trop souvent empreints d'injustice.

donnée la révolution à tous les êtres réfléchissans et sensibles, se fassent remarquer dans cet ouvrage, des forces plus grandes y sont déployées, et leur masse entière est en mouvement.

Dans les *Lettres sur Rousseau* on voit une jeune personne étincellante d'esprit, qui agite avec feu, avec sentiment, une foule de questions brillantes au milieu des applaudissemens d'une nombreuse assemblée. Dans *l'Influence des Passions*, au contraire, tout porte l'empreinte des méditations solitaires, et de cette effervescence douloureuse que l'exercice de la pensée ne parvient pas toujours à calmer. Le jeune aigle épouvanté par la tempête de la vie, cherche un asile et un lieu de repos. Les passions sont déchaînées autour d'elle. Témoin et près d'être victime elle-même de la fureur des partis, elle a sous les yeux une vaste ruine. Les institutions du vieux temps, celles qui les avoient d'abord remplacées, tout a été renversé. La vertu, la raison, la liberté même, au nom de laquelle les passions s'étoient soulevées, ont lutté en

vain contre les passions. Madame de Staël cherche donc à analyser ces forces mystérieuses; elle se demande si les ardentes espérances que les passions excitent se réalisent jamais, et la réponse est négative. Toujours les passions attendent du sort ou des hommes l'accomplissement de leurs vœux, et mettent ainsi notre bonheur sous une dépendance étrangère. L'amour de la gloire, l'ambition, la vanité veulent atteindre un but qui recule sans cesse. Les affections tendres ont besoin d'une réciprocité qu'elles ne croient jamais obtenir, et les désirs sensuels ou égoïstes, en desséchant le cœur qu'ils agitent, détruisent le foyer commun de toutes les jouissances.

Les passions sont donc le véritable obstacle au bonheur des individus, et elles nuisent aussi à celui des nations; car pour un peuple chez lequel il n'existeroit pas de violens désirs, toutes les formes de gouvernement seroient également bonnes : toutefois, il s'offre ici une distinction fondamentale. L'homme considéré isolément peut toujours aspirer à étouffer ses senti-

mens désordonnés; mais on doit regarder les passions comme indestructibles dans l'espèce, et c'est à leur laisser le degré d'activité convenable que consiste l'art du législateur. D'après cette différence, l'auteur a divisé son plan en deux parties : l'une qui traite de la destinée des individus, et l'autre du sort constitutionnel des nations.

La première moitié de ce plan est la seule qui ait été exécutée, et elle suffit à former un ouvrage complet. Madame de Staël y a analysé, en premier lieu, les passions, puis les sentimens qui tiennent à la fois de la nature des passions et de celle des ressources qu'on peut leur opposer; enfin elle examine quels sont les secours contre le malheur qu'on doit chercher en soi-même.

L'analyse des passions est admirable; plusieurs de ces mobiles qui semblent ne différer entre eux que par d'imperceptibles nuances, sont caractérisés avec des traits si nets et si fermes, qu'ils prennent des physionomies parfaitement distinctes; et les définitions d'idées abstraites deviennent

en quelque sorte des portraits d'individus. Un rare talent pour la satire est déployé dans ces peintures : toutefois on n'y remarque pas cette gaîté vive et légère qui a brillé depuis chez madame de Staël. Elle étoit absorbée par le chagrin à cette époque désastreuse.

Un chapitre bien remarquable, c'est celui de *l'Esprit de parti*. Le fanatisme politique, son aveuglement, sa folle confiance, sa crédulité sont représentés par une personne si jeune, avec la plus énergique justesse, et elle a ensuite caractérisé avec la même précision les deux grandes classes d'enthousiastes, les novateurs et les défenseurs du passé. Tout est vrai dans ces tableaux, et restera tel, tant que les mêmes partis existeront encore.

Mais quelle effrayante révélation du plus affreux mystère de la nature humaine n'est pas contenue dans le chapitre intitulé du *Crime*, mot par lequel elle entend surtout la cruauté! Dans un temps où le crime marchoit déchaîné, l'esprit d'observation n'a pourtant pu suffire à tracer un tel ta-

bleau. Il falloit un talent pour ainsi dire dramatique, cette force d'imagination qui dans un mot, un mouvement, une expression de physionomie, trouve l'homme tout entier, le comprend au point de devenir lui, de revêtir un instant sa nature. Quelle peinture terrible de ce besoin d'enivrement, de cette férocité convulsive, de cette rage intérieure qui pousse sans cesse à de nouveaux forfaits, celui pour qui le repos est devenu un supplice, celui qui se sent haï parce qu'il hait, et qui veut infliger aux autres les tourmens dont il est lui-même la proie!

Et quel trait de lumière jeté sur le cœur humain que ces paroles : *Si l'on pouvoit avoir quelque prise sur un tel caractère, ce seroit en lui persuadant tout à coup qu'il est absolument pardonné!* Voilà, remarquerai-je à l'appui de ce que dit madame de Staël, voilà une des causes des révolutions morales qu'opère si fréquemment la religion. Elle dit au coupable qu'il est pardonné dans le ciel; il méprise le reste, et recommence à vivre.

Madame de Staël considère les passions sous le rapport de leur danger pour le bonheur et non pour la vertu. Elle commence par reconnoître que toute félicité suppose l'observation des lois de la morale, mais elle ne dit pas aux hommes : les passions vous rendront peut-être coupables, elle leur dit : les passions vous rendront sûrement malheureux. Pour les êtres que la chance de commettre une faute n'effraie pas avant tout, ce langage a beaucoup de force, en ce qu'il se fonde sur la nature même des choses, sur l'essence immuable des sentimens immodérés, et non sur leurs suites incertaines. Ainsi, quelque base qu'on veuille donner à la morale, cette partie de l'ouvrage aura toujours de l'importance, et les observations curieuses qu'elle renferme ne seront perdues dans aucun système. Toute philosophie usuelle doit viser à rendre la volonté indépendante des passions. Mais quand madame de Staël, dans le but de mieux assurer cette indépendance, semble proscrire jusqu'aux affections les plus légitimes, ne dément-elle

pas et son propre sentiment et la nature? N'y a-t-il pas un stoïcisme moins âpre à dire que la douleur n'est pas un mal, qu'à soutenir qu'aimer innocemment n'est pas un bien? L'amitié, la tendresse paternelle et filiale doivent-elles être sacrifiées à un froid calcul, et n'est-ce pas un cruel emploi du talent que de peindre avec un détail frappant de vérité tout ce qui blesse le cœur dans les relations les plus chères? Le philosophe chrétien a peut-être seul le droit de dissiper des illusions consolantes; et il faut nous promettre autre chose que cette vie, si l'on veut nous dégoûter de ce qu'elle renferme de mieux.

Il n'étoit pas en général dans le caractère de madame de Staël de poursuivre aveuglément un principe jusque dans ses dernières conséquences, et elle étoit ordinairement avertie par un tact très-sûr du moment où l'application abusive d'une règle conduiroit à en violer une autre. Mais qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est point par une affectation d'austérité que madame de Staël a soutenu un tel système,

et on peut assez juger que ce n'est point non plus par froideur d'âme. Elle peint en traits de feu le malheur des passions et leur puissance; c'est uniquement aux êtres passionnés qu'elle s'adresse : les autres n'ont pas besoin de ses secours, ils n'entendroient pas son langage, et ce n'est pas avec eux qu'elle a des traits de sympathie. Il résulte ainsi de la sévérité de ses conseils et de la chaleur de ses sentimens un singulier contraste qui vient de ce qu'ayant beaucoup souffert, elle auroit voulu paralyser chez les autres et chez elle-même cet excès de vie qui est une si grande cause de malheur.

Il a sans doute échappé à la jeunesse et à l'ardente vivacité de l'auteur des jugemens hasardés, et des expressions trop fortes. Mais, à juger généralement de la moralité de cet ouvrage, on ne peut guère lui reprocher d'autres défauts que ceux de la philosophie qui n'a pas un fondement religieux, la privation d'espérance, l'absence d'un motif hors de soi pour le sacrifice de soi-même, défauts qui sont toujours recou-

verts d'une teinte de sensibilité bien étrangère à cette philosophie.

Madame de Staël ne laisse pas sans quelques ressources les mortels qu'elle a délivrés des passions; elle conseille l'étude indépendamment du succès, la bonté indépendamment de la reconnoissance, et elle indique comme un état assez doux, après qu'on a renoncé au bonheur, cette disposition tendre et rêveuse qu'elle appelle la mélancolie. La religion a toutes ces consolations, et mieux encore; mais la religion n'étoit alors ni un principe d'action ni un secours intérieur pour madame de Staël, et on peut en appeler de tout ce qu'elle dit sur ce sujet à César mieux informé, c'est-à-dire à elle-même dans ses derniers écrits.

Son ouvrage contre le suicide, en particulier, est très-curieux à rapprocher de celui-ci, dont il semble être le complément, puisque madame de Staël y offre le seul remède efficace aux maux qu'elle n'avoit guère fait auparavant que signaler.

Toutefois quand on a reconnu dans les

passions une fièvre funeste et destructrice, dans les affections les plus innocentes, une source de peines et de regrets, quand la méditation, la bienfaisance, et une sorte de résignation contemplative sont devenues les seules ressources sur lesquelles on ose compter, on a fait, sans le savoir, bien des pas sur la route qui conduit au christianisme : on s'est pénétré de son esprit sans songer à sa doctrine, et c'est là ce qui rend plus intéressant encore ce livre, d'ailleurs éminemment distingué.

Si madame de Staël n'a pas exécuté la seconde moitié de son plan, ce n'est point par legèreté, ce n'est pas non plus qu'elle ait été effrayée des grands travaux qu'il lui falloit entreprendre, on a vu depuis ce dont elle étoit capable en ce genre. Selon toute apparence elle aura senti que, malgré ses efforts, les deux parties de l'ouvrage n'eussent pas été assez fortement liées l'une à l'autre, et que la seconde auroit difficilement rempli son titre. En traitant de l'influence des passions sur le bonheur des nations, le but de madame de Staël

Digitized by Google

étoit de prouver, par l'histoire, cette opinion qu'elle a professée toute sa vie; savoir, que les institutions politiques font l'éducation des peuples, qu'elles forment leur caractère et décident par là de leur destinée intérieure. Or, il est très-vrai que le problème à résoudre dans ces institutions, c'est celui de laisser aux passions le degré d'activité qui permet un grand développement moral, sans néanmoins compromettre la tranquillité publique; mais le jeu des passions est compris dans l'idée de la liberté, et il ne paroît pas très-nécessaire de décomposer cette idée : la question seroit donc rentrée dans celle de l'union de l'ordre avec la liberté. Et si l'auteur avoit voulu rechercher quelle a été la passion dominante dans le caractère de chaque peuple, comme il eût expliqué ce caractère par les institutions, la passion n'auroit paru qu'accidentelle. De toute manière les passions eussent été assez étrangères au sujet de cette partie, ou ne s'y seroient rattachées qu'au moyen d'une métaphysique trop déliée : toutefois il seroit bien intéressant de

traiter ces diverses questions en s'appuyant sur l'histoire, comme vouloit le faire madame de Staël.

Lorsqu'elle eut renoncé à son premier plan, elle resserra, dans une introduction, toute la substance de l'ouvrage qu'elle avoit d'abord projeté. Ce morceau, qui attira fortement dans le temps l'attention des penseurs, offre en effet une masse imposante d'idées; c'est une mine non exploitée, où celui qui voudra puiser trouvera d'immenses richesses.

De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales.

Il s'est écoulé quatre années entre la publication de *l'Influence des Passions* et celle de *la Littérature*. Durant cet intervalle une révolution heureuse semble s'être opérée dans l'esprit de madame de Staël. Ses opinions sont restées les mêmes, mais le cours de ses pensées a changé. La réflexion a mûri ses idées, des études suivies ont allégé pour elle le poids du malheur, et son âme s'est relevée. Déjà sa vie est toute

d'avenir, et puisque le temps présent ne répond pas à ses vœux, elle vogue à pleines voiles vers une gloire lointaine; son besoin d'espérance se reporte sur le monde entier. Elle pense que l'esprit humain s'enrichit de l'héritage des siècles. Selon elle, les générations ne se succèdent pas en vain, et il s'avance peu à peu un meilleur ordre de choses, dont l'œil prophétique du talent distingue les principaux traits. L'état de bouleversement et d'anarchie cesse de lui paroître un mal inutile quand elle le considère comme une crise qui doit conduire à une situation plus heureuse, quand surtout elle l'attribue aux résistances inévitables qu'éprouvent, lorsqu'on vient à les appliquer à la vie réelle, des principes long-temps méconnus, ou relégués parmi les vérités spéculatives. Mais il faut que l'examen du passé justifie cet augure favorable; il faut prouver que les progrès des lumières ont été certains, qu'ils ont été constans malgré leurs vicissitudes, et qu'on peut, à travers l'obscurité des temps, reconnoître la loi d'un développement moral chez

la race humaine. C'est là ce qu'entreprend madame de Staël.

Elle étoit, par son esprit analytique, particulièrement propre à un tel travail, et sa brillante imagination devoit y répandre du charme. La difficulté de suivre la marche inégale de la civilisation, d'en expliquer les irrégularités, les interruptions momentanées, les apparences parfois rétrogrades, d'amener à un résultat commun les faits variés de l'histoire, cette difficulté prodigieuse ne l'effraie pas; et, sans peut-être l'avoir mesurée, elle l'a presque toujours surmontée avec bonheur. Le même talent d'observation qu'elle avoit porté sur les mouvemens du cœur, s'exerce sur toutes les facultés pensantes, sur tous les résultats de leur activité. Elle considère les institutions, les mœurs et la littérature dans leur dépendance mutuelle; elle démêle les fils nombreux et délicats qui lient l'état de la société avec celui de la religion et de la philosophie, et montre comment les écrivains qui sont toujours influencés par le caractère de leur nation, réagissent sur ce ca-

ractère même. C'est une belle idée que celle de suivre le développement de l'esprit humain à travers les siècles, en assignant à chacun des grands événemens et des grands hommes la part qu'ils ont eue à ses progrès.

On ne peut qu'être singulièrement frappé de l'étendue d'esprit déployée dans cet ouvrage. Ce n'est point, comme la plupart des bons livres de cette classe, un résumé élégant des idées reçues, relevé par quelques nouveaux rapprochemens. Ce n'est point non plus une de ces compositions systématiques dans lesquelles un auteur, en observant tous les objets sous une face particulière, peut avoir certains aperçus neufs, mais nous fatigue à la longue par la répétition du même genre d'examen. Tout se dirige, il est vrai, vers un but, mais la marche de madame de Staël n'a rien de forcé ni de pénible; son point de vue est juste, vaste, impartial. Elle considère tous les sujets comme si elle étoit la première à les étudier; elle voit les choses par leur grand côté; elle les regarde avec des yeux pénétrans, des yeux bienveillans,

pour ainsi dire, qui découvrent une foule de rapports inattendus et agréables. Il est étonnant qu'elle se soit rencontrée, comme elle l'a fait, avec les littérateurs de la nouvelle école allemande, dont elle n'avoit alors point lu les écrits. Un goût pareil pour tout ce qui exalte la sensibilité et ranime l'imagination, l'a conduite sur la même route.

Plusieurs opinions, qui ont été par la suite des objets de discussion entre les critiques, sont exposées pour la première fois dans ce livre; on y trouve l'origine de presque tout ce qu'on a lu depuis, et il paroît qu'on s'en est servi bien plus qu'on ne l'a cité. Peut-être madame de Staël ne cherchoit-elle pas alors à faire ressortir le plus possible ce qu'elle avançoit. Telle idée qui devroit être féconde, tel sentiment qui pourroit fournir à un beau mouvement d'éloquence, sont exprimés avec précision, mais sans développement. Elle écrit avec intérêt; elle tient à ses opinions; mais sans paroître attacher une grande importance à sa propriété en fait de pensées;

et il semble qu'elle se soit persuadée elle-même, quand elle a prêché l'indifférence pour le succès. Il y a de la noblesse et de la fierté dans cette manière. Elle n'avoit pas encore obtenu ce qu'elle sentoit mériter, et elle se contente de marquer la place qu'on sera forcé de lui accorder. N'osant pas trop compter sur la faveur publique, elle ne se livre pas à toute son originalité; et dans ce livre je la trouve extraordinaire par la supériorité de son esprit, plus que par le piquant ou la chaleur de son style.

Cet ouvrage auroit certainement eu en France un succès aussi éclatant que chez les autres nations, si le moment où il a paru eût été plus favorable. Mais quelle femme que celle qui, dans un temps où des événemens décisifs absorboient toute l'attention, a pu composer un tel livre! qui l'a pu dans l'exil, dans la persécution, en butte aux injustices des deux partis! qui a su et fixer son esprit sur des sujets en apparence si étrangers aux questions politiques, et les rattacher avec calme à ces grandes questions!

Si on a méconnu la modération de madame de Staël dans la conversation, c'est parce qu'elle étoit impartiale avec véhémence : dans ses écrits elle l'est sans passion, et dans cet ouvrage-ci à peine a-t-elle de la vivacité.

L'Introduction est destinée à relever l'importance des travaux de l'esprit. L'auteur montre quels sont les rapports de la littérature avec la vertu, avec la liberté, avec le bonheur. Il prouve que les grandes beautés littéraires ont leur source dans la morale la plus élevée ; que le bon goût se rallie à la raison, comme le génie à l'exaltation des facultés ardentes et généreuses. Enfin, madame de Staël parle avec attendrissement de la consolation que certains écrits ont répandue à travers les siècles sur les infortunés. Elle voit tout ce qui a vécu d'êtres souffrans et distingués, comme une société illustre que n'interrompt point la mort ; et, sentant qu'elle en fait déjà partie, elle prépare pour les malheureux à venir les bienfaits de cette correspondance des âmes qu'elle-même a entrete-

nue avec les malheureux qui ne sont plus.

Une moitié de l'ouvrage est consacrée à l'examen du passé et du présent, et l'autre à la prévision des temps futurs. Dans la première, l'auteur détermine et le caractère de chaque peuple durant les diverses périodes de son histoire, et celui de ses écrivains les plus distingués. Il passe ainsi rapidement en revue toute la littérature existante, et tout ce qui a eu de l'influence sur les écrits, savoir les institutions, les climats, les religions, les mœurs. L'esprit du passé tout entier peut nous être révélé de la sorte, car il n'y a rien eu d'important dans le monde réel qui ne se soit réfléchi dans le monde littéraire.

Madame de Staël avoit un rare talent pour relever le trait marquant de chaque objet. Il y a dans toutes ses peintures une idée en saillie; mais la vérité n'est pas sacrifiée au besoin de faire valoir cette idée. C'est un centre qui donne aux observations de détail l'ensemble sans lequel il n'est point d'intérêt; mais ces observations n'en sont pas moins justes et impartiales. Elle

commence par faire connoître ce qui est ; elle décrit avec précision le caractère d'un peuple, d'une période, d'un écrivain, en signalant toutes les singularités remarquables, et puis, elle explique si nettement pourquoi cela est ainsi, qu'on finit par trouver parfaitement naturel ce qui avoit le plus étonné.

Sans doute l'on peut contester à madame de Staël quelques assertions; et c'est à quoi elle s'est souvent exposée lorsqu'elle s'est écartée de l'opinion des érudits. Mais il s'agit ici de jugemens et non de faits, et l'on recommencera nécessairement à juger les anciens, à mesure que les points de comparaison avec eux se multiplieront. En envisageant l'antiquité d'une manière qui lui est propre, madame de Staël nous force à penser à neuf sur des objets qui semblent avoir épuisé les méditations humaines. Lorsqu'un sujet important se trouve usé, n'est-il pas heureux qu'on le ranime? L'écrivain qui rend de la couleur aux pâles ombres de l'histoire ne mérite-t-il pas notre reconnoissance? On doit redouter l'erreur,

cela va sans dire; mais l'ignorance est aussi une cause d'erreur, et l'on ignore éternellement ce qui n'a pas produit d'impression. A force de scrupules sur la vérité, on reste étranger à la vérité même. On ne se croit en sûreté contre l'imagination d'un auteur que quand il ennuie; mais l'oubli ne tarde pas à dévorer les fruits d'une étude languissante.

D'après son système sur les heureux fruits du temps, madame de Staël devoit donner aux Romains la supériorité sur les Grecs, et rien n'est plus neuf et plus frappant que la manière dont elle signale le mérite particulier de la littérature romaine.

Quelle beauté d'expression et de pensée n'y a-t-il pas, par exemple, dans les réflexions suivantes : « Ils n'avoient point » (les Grecs) ce sentiment, cette volonté » réfléchie, cet esprit national, ce dévoue- » ment patriotique qui ont distingué les » Romains. Les Grecs devoient donner » l'impulsion à la littérature et aux beaux- » arts. Les Romains ont fait porter au » monde l'empreinte de leur génie.

» L'histoire de Salluste, les lettres de » Brutus, les ouvrages de Cicéron rappel- » lent des souvenirs tout puissans sur la » pensée. Vous sentez la force de l'âme à » travers la beauté du style; vous voyez » l'homme dans l'écrivain, la nation dans » cet homme, et l'univers aux pieds de » cette nation. »

La supériorité qu'elle attribue aux écrivains les moins anciens, est ce qu'on a le plus contesté à madame de Staël; mais il faut se souvenir d'abord qu'on n'a pas le droit de lui objecter Homère et la poésie antique, puisqu'elle a excepté l'imagination du nombre des facultés susceptibles de progrès; ensuite que lorsqu'elle a considéré la littérature dans ses rapports avec les institutions sociales, elle a dû l'envisager sous son aspect le plus grave. Elle l'a vue comme l'expression du sentiment des peuples, comme le dépôt des pensées qui décident de leur sort, plutôt que comme le recueil des jeux brillans de l'esprit. La partie de l'art s'est ainsi éclipsée pour elle, devant la grandeur des vues, l'universalité du jugement, l'analyse

philosophique du cœur, et toutes les qualités enfin qui sont long-temps avant de se développer dans les sociétés.

Le second volume est tout de conseils aux écrivains des états libres, et il traite par conséquent, pour la France, de la littérature à venir. Cette partie a eu beaucoup de succès daus le temps, et peut-être est-elle en effet la plus brillante, parce que le sujet en est aussi neuf que les idées. Elle doit inspirer un intérêt particulier, à présent que l'espoir conçu par madame de Staël renaît avec un fondement plus solide, et qu'on voit déjà ses prédictions à demi réalisées. On n'y trouve pas, il est vrai, ce mélange du fait et de la pensée qui est si agréable à quelques esprits, mais le mérite de ce morceau est d'un ordre plus relevé. Il tend directement au grand but de tous les écrits, si ce n'est de la vie entière de madame de Staël, le but de régler et d'étendre l'influence de la liberté. L'analyse dirigée sur les idées générales n'en est pas moins fine et moins précise, et c'est ainsi que l'auteur distingue avec une parfaite

sagacité, les élémens dont la gloire littéraire doit se composer dans un état libre.

Sans doute il n'est là question que de la république, mais on voit que ce gouvernement n'étoit pour madame de Staël qu'une forme accidentelle de la liberté. Tout ce qu'elle dit s'applique également à la monarchie limitée, et souvent avec avantage. La France est toujours son objet, quoique la triste comparaison de ce qui étoit avec ce qu'elle avoit en vue, la rejette sans cesse dans la peinture idéale d'un grand peuple, libre, éclairé, généreux, chez lequel les mœurs seroient en harmonie avec les institutions. Bien souvent la satire des hommes du moment échappe à sa plume indépendante. Les ambitieux, les peureux, les flatteurs du pouvoir, toutes les vanités, les avidités en présence, sont peintes des plus vives couleurs.

Le chapitre éminemment spirituel, intitulé *du goût, de l'urbanité des mœurs et de leur influence littéraire et politique*, est lui-même une censure fine et piquante du ton de la littérature, et même de la société

à l'époque où elle écrivoit. Les inconvéniens d'un raffinement excessif, de tout le rigorisme de l'élégance, sont mis en contraste avec ceux des formes vulgaires : elle montre que le vrai talent n'est jamais obligé à sacrifier ni la force ni le bon goût. Dans toute sa critique, madame de Staël a frappé d'un égal anathème la grâce sans fonds de pensées, et les pensées défigurées par l'inconvenance de leur expression.

Ceux qui aiment à la retrouver dans ses écrits, relisent avec bien de l'intérêt le chapitre intitulé *des femmes qui cultivent les lettres*. Dans sa manière de traiter cette question presque personnelle, on voit comment elle généralisoit ses propres impressions. Elle observoit sur elle-même ces mouvemens si délicats, qu'ils semblent n'appartenir qu'à l'individu, et puis elle découvroit qu'ils sont la suite nécessaire de telle situation dans la vie. Je ne puis résister à transcrire le passage où elle prouve que cette célébrité qui excite l'envie est généralement un malheur pour des êtres qui ne vivent que d'affections.

« L'aspect de la malveillance fait trem-
» bler les femmes, quelque distinguées
» qu'elles soient. Courageuses dans le mal-
» heur, elles sont timides contre l'inimitié:
» la pensée les exalte, mais leur caractère
» reste foible et timide. La plupart des
» femmes auxquelles des facultés supé-
» rieures ont inspiré le désir de la renom-
» mée, ressemblent à Herminie, revêtue
» des armes du combat; les guerriers
» voient le casque, la lance, le panache
» étincelant; ils croient rencontrer la force,
» ils attaquent avec violence, et dès les
» premiers coups ils atteignent au cœur. »

On ne put qu'applaudir à l'auteur d'un tel ouvrage; mais son système fut fort attaqué. La perfectibilité de l'espèce humaine a toujours été le sujet de bien des débats, et l'on doit convenir que l'expression même présente un sens faux au premier aspect. Pour prévenir toute équivoque, il faut donc rappeler ce qu'ont entendu ceux qui ont soutenu cette doctrine sans exagération. Voici les paroles de madame de Staël: « Je ne prétends pas dire que les

» modernes ont une puissance d'esprit plus
» grande que les anciens; mais seulement
» que la masse des idées en tout genre
» s'augmente avec les siècles. » De même, relativement à la moralité, on sait fort bien que le cœur humain sera toujours composé des mêmes élémens; mais qui osera dire que tel système d'éducation ou d'organisation sociale ne puisse pas tirer un meilleur parti de ses dispositions immuables?

Ce n'est peut-être pas sur le terrain de la littérature qu'on est le mieux placé pour défendre la perfectibilité de l'espèce humaine. Il n'a pu nous parvenir des divers âges anciens que des productions transcendantes, et celles-là prêtent peu à la comparaison. Les talens extraordinaires paroissent différer de genre plutôt que de grandeur, et ils fixent tellement nos regards sur l'écrivain, qu'on n'évalue pas ce qu'il doit à son siècle. D'ailleurs, quand on parle de littérature, il est difficile de mettre de côté les ouvrages d'imagination, et l'extrême éclat de la poésie antique attire mal-

gré nous la pensée. Les remarques de madame de Staël n'en sont pas moins justes, mais l'extrême finesse de la matière qu'elle examine, jointe à la part que réclame la diversité des goûts littéraires, empêche qu'elle ne produise une entière conviction.

C'est quand on considère l'histoire en masse, qu'on voit clairement ce que le temps nous a fait gagner. L'idolâtrie est tombée en Europe et est ébranlée sur toute la terre. L'esclavage, le servage, la traite des nègres ont cédé l'un après l'autre à l'influence du christianisme, non que cette religion ait soulevé les opprimés, mais parce qu'elle a désarmé les oppresseurs. Une morale patiente et resignée s'est trouvée incompatible avec la servitude, et des fers non encore brisés ont paru se détacher d'eux-mêmes. D'autres motifs moins purs ont encore servi la cause de l'humanité, et des abus sans nombre ont été réformés, et la condition des malheureux s'est adoucie. Que ces changemens aient été dus ou non aux progrès de l'esprit humain, n'est pas

la question, il suffit qu'ils aient amené ces progrès. La connoissance des vrais intérêts des hommes a été acquise, et cette connoissance n'est autre chose que le perfectionnement de la raison.

Combien faudroit-il de générations parmi des insectes éphémères, pour qu'ils pussent constater l'amélioration de la saison? Que de fois, au mois de février, dans les jours de neige, de frimas, de bise glacée, ces penseurs nés du matin nieroient l'approche du printemps! Tel est l'état de cette question parmi les hommes. Qu'importe, dira-t-on, à notre vie d'un moment, d'un moment si souvent malheureux, que les siècles s'avancent lentement vers une période meilleure? Peu importe à l'égoïste sans doute, et peu aussi pour de plus nobles motifs au chrétien qui n'aspire qu'à l'éternité. Toutefois, comment repousser une magnifique espérance? comment ne pas accueillir la doctrine qui seule propose un but utile aux esprits supérieurs, donne un prix réel à la pensée, et attribue dans le gouvernement des choses terrestres,

une marche bienfaisante à la Providence ?

Toutes les objections auxquelles le livre de madame de Staël pouvoit donner lieu, furent rassemblées peu après sa publication, dans deux articles du Mercure de France. Ces morceaux, remarquables surtout par le style, ont été fort cités ; et, bien qu'il y perce une amertume dirigée contre la personne de madame de Staël, autant que contre ses écrits, on y retrouve ces formes de politesse et d'élégance dont une femme est réduite à savoir gré ; lors même qu'elles sont un avantage pour son adversaire. Des coups soigneusement mesurés n'en sont que plus sûrs ; mais ici les coups n'ont pas été mortels ; et quoique madame de Staël ait négligé l'avis, galamment exprimé, de se contenter de parler au lieu d'écrire, elle s'est relevée de là. Néanmoins cette attaque lui fut sensible, et celle qui n'a jamais répondu à aucune critique, repoussa indirectement les traits de celle-ci dans une préface ajoutée à sa seconde édition.

Cette réplique est toute remplie d'esprit, de grâce et de douceur. Madame de Staël

se justifie complétement sur les faits; et après avoir de nouveau défendu ses opinions avec chaleur, elle donne dans les dernières lignes la preuve évidente de cette bonté qui l'empêchoit de croire à la haine. Car tandis que La Rochefaucauld conseille de voir des ennemis futurs dans les objets actuels de notre affection, elle ne pouvoit regarder que comme des amis à venir, tous les hommes distingués dont elle avoit à se plaindre.

Depuis ce temps les idées répandues dans ce livre ont fructifié. Le beau talent de M. de Châteaubriant a fait des prosélytes à ce système, quand il a attribué exclusivement au christianisme les progrès que madame de Staël avoit compris, avec le christianisme même, dans les preuves du perfectionnement de l'esprit humain. Cette doctrine s'est donc insensiblement établie dans la plupart des têtes, sans néanmoins qu'on se soit tout-à-fait réconcilié avec les termes qui avoient d'abord servi à l'exposer. C'est là ce qui inquiétoit peu madame de Staël. Toujours portée en avant

par son esprit, elle abandonnoit les phrases contestées, sûre de trouver sans cesse des formes nouvelles, pour exprimer le même fonds d'opinions.

Delphine.

Un talent tout de verve et d'abandon tel que celui de madame de Staël, ne pouvoit trouver son plein essor dans des ouvrages philosophiques; il devoit lui être difficile de soumettre à une marche sévère un esprit aussi vif que le sien; et c'est peut-être quand sa supériorité s'est involontairement déployée, qu'on l'a reconnue avec le plus de plaisir. Tous ces brillans enfans du moment, ces pensées que l'occasion lui suggéroit, ne pouvoient recevoir une existence durable que dans une fiction, et il falloit que son imagination évoquât la scène du monde pour retrouver ce que la société lui inspiroit. La forme variée d'un roman par lettres offroit une place naturelle à ses idées les plus arrêtées, comme à ses aperçus les plus fugitifs, et fournissoit encore à son âme ardente et sensible un moyen

de s'épancher complétement. Nul ne se sent cette force d'éloquence, sans avoir besoin de l'exercer. Il y a un bonheur, dangereux peut-être, mais enfin il y a un bonheur dans ces émotions puissantes, à la fois calmées et fixées par l'expression, et cette jouissance suffiroit seule à récompenser le talent. La passion la plus dramatique de toutes, celle dont tous les développemens sincères ont un caractère de beauté, celle qui ressemble à la générosité, au dévouement, au culte même, étoit aussi pour madame de Staël la plus séduisante à peindre.

Une pensée mélancolique a poursuivi sa jeunesse : pénétrée d'une profonde pitié pour le sort des femmes, elle plaignoit surtout les femmes douées de facultés éminentes. Et quand le bonheur, à ses yeux le plus grand de tous, l'amour dans le mariage ne leur avoit pas été accordé, il lui sembloit alors également difficile qu'elles pussent se renfermer dans les bornes étroites de leur destinée ou franchir ces bornes, sans s'exposer à d'amères douleurs. Cette pensée, qui

pouvoit se déployer dans un roman sous une infinité de formes, amenoit naturellement la peinture d'une femme à la fois brillante et malheureuse, dominée par ses affections, mal dirigée par l'indépendance de son esprit, et souffrant par ses qualités les plus aimables.

Une telle héroïne convenoit merveilleusement à madame de Staël. Sous le voile léger de ce personnage fictif, elle se trouvoit délivrée de sa propre responsabilité; et en exprimant une foule de sentimens qui lui appartenoient à demi, elle conservoit toute la vivacité de ses impressions, sans se croire obligée à les juger. Les différences entre Delphine et elle sont recherchées à dessein. Elle n'a point donné à son héroïne ce coup d'œil pénétrant qui lui faisoit prévoir toutes choses, ni cette fermeté d'âme au moyen de laquelle elle supportoit ce qu'elle n'avoit pas cherché à éviter. Delphine ne prévoit rien et souffre de tout. Prompte à saisir les moindres nuances des sentimens et des idées, elle ne comprend rien aux vanités ni aux inté-

rêts; mais son caractère reçoit de cette ignorance même une teinte de pureté. Elle se présente au conflit de la vie avec l'unique espoir de désarmer par une bienveillance inaltérable, par le sacrifice d'elle-même dans toutes les relations; aussi les peines infligées par la malignité de la société à une âme confiante et ingénue, sont-elles supérieurement dépeintes dans cet ouvrage.

Mais à travers mille différences extérieures, il y a une parité intime entre l'auteur et l'héroïne du roman : les ressemblances sont d'autant plus fortes qu'elles sont involontaires. Corinne est l'idéal de madame de Staël, Delphine en est la réalité durant sa jeunesse. Aussi tout est de premier mouvement dans ce personnage qui semble formé par l'art. Delphine est un être vivant et un être unique. Il y a en elle une bonté inspirée, un dévouement d'instinct, une délicatesse, une générosité natives; et cela, joint à quelque chose d'enfant ou de sauvage dans l'impétuosité de ses sentimens, ressemble si peu aux qualités

qu'on donne, et si rarement à celles qu'on a, qu'il semble réellement qu'elle existe et qu'elle est la seule qui soit ainsi.

Mais c'est le charme, ce sont les vertus naturelles de Delphine qui rendent insupportables ses torts et ses imprudences. On souffre, on s'irrite, parce qu'on l'aime. On s'est si bien associé à elle qu'on craint de partager ses fautes, et l'on se hâte d'être son censeur, de peur d'être son complice. On ne lui sait nul gré de n'avoir pas été tout-à-fait coupable, puisqu'elle l'est assez pour qu'on ne doive point lui pardonner. On oublie sans cesse qu'elle est là pour nous empêcher de suivre son exemple, et que si avec des opinions dangereuses elle avoit eu de moindres torts, elle avoit moins cruellement expié ses erreurs, c'est alors qu'il eût fallu condamner l'ouvrage.

L'intérêt du roman est puissant, et je ne sais s'il ne l'est pas surtout dans les situations les moins orageuses. Peut-être le talent est-il plus remarquable quand il ne se doute pas de lui-même, et que l'auteur et le lecteur ne sont pas avertis d'avance. Ma-

dame de Staël étoit mieux faite pour peindre l'amour dans sa plus noble exaltation que dans ses fureurs. Aussi, comme expression de la passion même, les morceaux écrits par Delphine, au moment où elle se croit à jamais séparée de Léonce, sont-ils sans comparaison les plus beaux. Mais ce qui est toujours charmant, c'est la peinture nuancée des mouvemens les plus délicats du cœur. Il y a entre autres des peines d'amitié si vivement et si naturellement exprimées, que leur effet n'est point diminué par celui de douleurs plus impétueuses; et Delphine est d'autant plus touchante, que son âme tendre peut être agitée par des sentimens plus innocens.

Les caractères sont en général dessinés avec une force et une justesse de touche extraordinaires. Celui de madame de Vernon est un chef-d'œuvre absolument neuf dans son genre, et la peinture de cette amie perfide dévoile des trésors de compassion et de tendresse chez l'auteur qui a su répandre un charme irrésistible sur un tel por-

trait. Sans cesse on retrouve madame de Staël dans cet ouvrage : ce sont ses goûts, ses jugemens, c'est sa théorie sur les devoirs d'amitié, sur les services, sur la reconnoissance; c'est sa pitié pour toutes les peines, c'est sa manière à la fois si vaste et si détaillée de considérer l'existence. On y voit son habitude d'analyser les diverses impressions, les pensées même des gens sans esprit; en sorte que lorsque ceux-ci, dans le roman, viennent à développer leurs motifs, ils le font avec une singulière finesse. Légère invraisemblance sans doute, mais invraisemblance pleine de grâce, et qui rappelle le plaisir de ces entretiens dans lesquels madame de Staël s'amusoit à raconter les autres, où elle interprétoit l'ineptie en termes si spirituels qu'il résultoit de là le plus piquant contraste. Le style même qu'on a critiqué, le style est bien souvent celui de la conversation sans égale de madame de Staël. Il est vrai que quand elle parloit, son regard si vif, son attitude expressive, une manière animée et mordante d'accen-

tuer, donnoient un sens frappant et particulièrement agréable à certains mots qu'elle-même avoit consacrés.

Je l'avoue, en lisant cet ouvrage les souvenirs me saisissent avec trop de force. Je me perds dans mille rapprochemens, dans l'émotion qu'ils excitent. Les événemens, ainsi qu'un vain cadre, disparoissent à mes yeux, et je vois le fond de la pensée. C'est du passé, c'est de la vie, hélas! c'est de la mort que Delphine, ce n'est plus de la fiction. Cette lecture est un rêve douloureux où une foule d'images se retracent, où tout ce qu'on a connu se montre, se transforme, se confond sous cent apparences fugitives, où une angoisse cachée, sinistre avertissement de ce qu'on a perdu, se mêle à une illusion trop douce. Il étoit également au-dessous du caractère de madame de Staël et de son talent, d'introduire des personnages réels dans ce tableau fantastique; et cependant quel de ses anciens amis peut relire un tel ouvrage sans voir passer comme des ombres ces êtres tous distingués sous quelque rapport, qui vi-

voient de sa vie et se disputoient ses affections? Société dispersée, rayons détachés d'un centre anéanti, gens séparés par toutes sortes de différences, et qui, peut-être, ne se conviendroient plus dans la vie, mais qui doivent pourtant à jamais se retrouver dans leurs regrets.

Ne pouvant donc m'attacher au roman dans cette production, je ne parlerai que de son effet sur les autres lecteurs. On y reconnut un talent dans sa plus vigoureuse croissance plutôt que dans sa maturité. La fougue de la jeunesse s'y joignoit à celle de l'imagination; et quoiqu'il y eût là les élémens de tous les genres de distinction, comme madame de Staël s'étoit pour la première fois abandonnée à sa verve, comme elle avoit offensé ce qu'il y a de plus irritable au monde, les passions politiques, elle ne pouvoit guère échapper à la censure. Delphine donc fut vivement admirée et vivement attaquée. Madame de Staël prenoit très-gaîment son parti du blâme littéraire; mais ceux qui condamnèrent ce roman sous le rapport de la moralité lui causèrent une

peine réelle. *Delphine* étoit à cet égard un sujet très-sensible pour elle, et elle a toujours protesté de l'innocence de ses vues en l'écrivant. Puisqu'elle a fait un ouvrage exprès pour rétracter l'espèce d'apologie du suicide qu'on lui avoit reprochée, il est inutile de revenir sur ce point. Mais je dirai que bien qu'elle eût une extrême répugnance à s'occuper de ses anciennes compositions, elle a encore écrit des *Réflexions sur le but moral de Delphine*. Dans ce morceau, qui mérite d'être imprimé, elle traite toutes les questions relatives au roman, en les rattachant, suivant sa coutume, à des idées générales. Ainsi après avoir prouvé, d'après son épigraphe même (*Un homme doit savoir braver l'opinion, une femme s'y soumettre*), qu'elle désapprouve Léonce et Delphine, elle cherche à expliquer pourquoi chacun de nous est entraîné par un penchant naturel vers les êtres sensibles et exaltés, tandis que la société en masse les juge avec une grande rigueur. Son but moral a été double selon elle. D'un côté elle a dit aux femmes dis-

tinguées : respectez l'opinion, puisque tout ce que vous avez de bon et de fier peut être blessé par elle, et qu'elle vous poursuivra jusque dans le cœur de ceux que vous aimez; et d'un autre côté elle a dit à l'opinion : Ne soyez point inexorable envers des êtres rares, susceptibles de beaucoup de malheur, et qui font le charme et l'ornement de la vie.

L'on peut trouver qu'une leçon de sévérité et une leçon d'indulgence s'affoiblissent réciproquement; mais pourtant il est vrai que toutes deux sont méritées. Ce sont en effet les passions basses et haineuses qui s'acharnent d'ordinaire contre les qualités exaltées, et peut-être falloit-il que la punition des imprudens et des foibles fût confiée à la malignité, car la pure vertu n'eût jamais été assez cruelle.

Si, contre le dessein de madame de Staël, cet ouvrage peut donner lieu à quelques reproches, il faut l'attribuer à l'influence du moment où elle a écrit. Ce moment, de même que celui où la scène fictive a été placée, appartient à la période révolution-

naire. Or, dans ce temps, différentes causes se réunissoient pour exalter l'imagination des écrivains. Des exemples affreux de cruauté, de bassesse, d'égoïsme reportoient toute l'admiration vers les qualités élevées et généreuses; des situations violentes dans la vie réelle en appeloient de correspondantes dans les fictions; et enfin, lorsque l'édifice social crouloit de toutes parts, il étoit bien difficile que l'idée des grands sentimens involontaires, du dévouement qui les accompagne, ne prît pas dans l'esprit des auteurs, de l'ascendant sur l'idée des liens que les convenances sociales avoient trop souvent formés. Des conclusions plus nettement tirées, un censeur parmi les personnages eussent aisément fait ressortir le côté moral de cet ouvrage; mais madame de Staël n'aimoit pas les ruses de métier, et elle n'a pas cru ces moyens nécessaires. Toutefois, elle a changé le dénoûment de Delphine; « mais non, dit-» elle, pour céder à l'opinion de ceux qui » ont prétendu que le suicide devoit être » exclu des compositions dramatiques,

» puisqu'un auteur n'exprime point son » opinion particulière en faisant agir ses » personnages. » Néanmoins il faut convenir, malgré la farouche et cruelle beauté de la première catastrophe, que le nouveau dénoûment, et surtout une admirable lettre de Delphine mourante, laissent à tous égards dans l'âme une meilleure impression.

Ici finit la seconde période des travaux littéraires de madame de Staël. Elle avoit réalisé les espérances données dans la première, et déja fondé l'édifice de sa réputation. Ses écrits avoient fortement attiré l'attention des penseurs étrangers, tandis qu'en France on ne leur rendoit encore qu'une justice imparfaite. Les idées grandes et neuves qui y étincellent de toutes parts, ne rachetoient point aux yeux de certains critiques, de légères incorrections, quelques néologismes, et parfois un peu d'obscurité. On regardoit madame de Staël comme une personne extraordinairement brillante en conversation; mais dans les lettres on la mettoit encore au nombre de

ces auteurs spirituels, que des défauts de manière ont exclu du premier rang. Elle en a appelé d'un tel jugement, mais cette sévérité lui a été utile; son talent étoit de force à se compléter sur tous les points. Jusqu'alors la langue n'avoit pas été assez assouplie entre ses mains pour qu'elle pût exprimer les nuances infinies de ses pensées, sans employer des formes un peu extraordinaires. Ce qui donne un faux brillant à la médiocrité nuisoit à la supériorité véritable. On prenoit un esprit très-original pour une manière d'écrire bizarre; et c'est quand le langage de madame de Staël a davantage ressemblé à celui de tout le monde, qu'on a bien vu que son talent n'étoit celui de personne.

ÉCRITS DE MADAME DE STAËL.

Troisième période.

Ce fut vers la fin de 1803, après avoir publié *Delphine*, que madame de Staël, exilée par la tyrannie d'un seul comme elle l'avoit été par celle de plusieurs, fit son premier voyage en Allemagne. Là, elle

trouva sa réputation plus grande qu'elle ne l'imaginoit. Des hommes de génie, et d'un génie analogue au sien, l'accueillirent avec transport; les souverains se la disputèrent, et une société bienveillante applaudit à ses talens, à sa conduite politique, à son enthousiasme pour son père. Là, elle eut encore l'avantage de fixer auprès d'elle un écrivain distingué, M. Schlegel, qui lui a été également agréable par les rapports et par les différences de leurs esprits, et dont les éloges comme les contradictions ont sans cesse excité sa pensée. Cette année fut prodigue pour madame de Staël, de plaisirs, de succès, d'idées nouvelles; mais elle lui réservoit un coup affreux, elle la priva de son père.

Je reviendrai sur ce temps désastreux, et je ne veux le considérer ici que comme l'époque d'un beau développement dans le talent de madame de Staël. Elle avoit déjà connu le malheur. Les crimes de la révolution, l'ingratitude des hommes envers M. Necker, leur injustice à son propre égard, d'autres peines encore avoient déchiré son

cœur. Mais il est dans ces chagrins dont on accuse les autres, ou même soi, quelque chose d'âpre et d'irritant qui arrête le plein épanchement de l'âme. Elle a eu quelquefois cette verve amère et satirique qui est bien aussi un moyen de succès; mais la grande beauté de son talent, c'étoit l'inspiration élevée et pathétique. Une douleur qui venoit du ciel, une douleur dans l'ordre de la nature, une douleur qui tenoit du sentiment religieux, devoit modifier son âme d'une manière qu'on peut appeler heureuse, si l'on regarde comme le premier bonheur le plus grand perfectionnement. Son esprit sans cesse fixé sur les qualités véritablement admirables de M. Necker, le désir ardent de devenir pour ses enfans ce qu'il avoit été pour elle, la lecture qu'elle faisoit constamment avec eux de ces beaux écrits de religion et de morale, où des lois sacrées leur sembloient imposées par un père avec la double autorité de sa vie et de sa mort, tout concourroit à produire sur elle cette impression solennelle et profonde, si propre à imprimer un cours bienfaisant à ses

pensées et un grand caractère à ses écrits.

Dès lors ses opinions religieuses furent mieux prononcées, ses sentimens de piété plus constans et plus actifs. Le vague d'une croyance poétique cessa de suffire à son cœur; il lui fallut une foi ferme dans cette promesse d'immortalité, qui seule la sauvoit du désespoir, en un mot, elle eut besoin d'être chrétienne, parce que son père étoit mort en chrétien. Ces illusions des âmes tendres, que tolère ou favorise avec tant de douceur une religion pourtant si pure, le sentiment d'une communication avec les amis qui ne sont plus, l'idée qu'ils nous protégent encore, que peut-être un jour ils obtiendront pour nous, comme une partie de leur récompense, le bonheur d'une réunion avec eux; toutes ces espérances remplirent dès lors le cœur de madame de Staël; elles l'ont soutenue jusque dans cette longue et cruelle lutte, durant laquelle elle repoussoit les terreurs de la mort en pensant qu'elle alloit rejoindre son père.

Ce sont de tels sentimens qui lui ont dicté cet admirable morceau sur la vie

privée de M. Necker, qu'elle a imprimé à la tête des manuscrits qu'il avoit laissés. Parmi les amis de madame de Staël, qui ont rendu un hommage public à sa mémoire, un écrivain aujourd'hui bien célèbre, M. Benjamin-Constant, a signalé le mérite extraordinaire de cet écrit, en disant qu'aucun des ouvrages de madame de Staël ne peut la faire aussi bien connoître.

Il est vrai que celui-là est unique dans son genre. C'est peut-être la seule fois qu'on ait vu un talent de première force, aux prises avec une douleur réelle, la peindre si involontairement. Non-seulement elle ne cherche à tirer parti de son affliction pour aucun effet, mais elle ne se doute pas qu'elle l'exprime. Il y a entier oubli, je dis plus, il y a sacrifice d'elle-même dans ce morceau ; elle se met au-dessous de sa mère, parce qu'elle veut rehausser M. Necker dans l'objet qu'il avoit choisi ; elle cherche à se faire paroître légère, inconsidérée, pour que si jamais elle a encouru quelque blâme, il ne retombe

pas sur son père ; enfin elle va jusqu'à donner à entendre qu'elle n'auroit pas eu naturellement des sentimens bien profonds, afin qu'on croie que l'impression qu'il a produite sur elle, eût été plus forte sur une autre. La souffrance de son âme perce à travers chaque mot, et pourtant elle déploie une variété inconcevable de tons, de moyens, de ressources quand elle veut faire sentir les différens mérites de M. Necker. Craignant pour lui de fatiguer de sa peine, elle essaie mille cordes différentes, elle raisonne pour convaincre, elle séduit pour désarmer, elle cherche même à amuser pour s'assurer d'être écoutée. C'est par des explosions subites que son sentiment se fait jour; mais on voit que toute son intention est d'observer une noble réserve. La peur de nuire par de l'exagération la poursuit. Quelque chose de contenu, de timide montre une défiance douloureuse de ses moyens de persuasion, et ses phrases jetées, entre-coupées, et comme prononcées avec une haleine trop courte, prouvent qu'elle

écrivoit la rougeur sur le front, tremblant de ne pas trouver le ton juste, et d'exposer l'objet de son culte.

Quand on a connu madame de Staël et son père, quand on les sait réunis dans le même tombeau, ce n'est pas sans répandre des larmes qu'on pense à l'immensité de tendresse que prouve et justifie un tel écrit.

Corinne ou l'Italie.

Après avoir un peu soulagé son cœur par cet hommage, madame de Staël partit pour l'Italie. Encore absorbée par la douleur, ce voyage ne lui offroit aucune perspective agréable, et le genre d'attrait qu'il peut avoir n'étoit d'ailleurs pas celui auquel elle se croyoit le plus sensible. Jusqu'alors elle n'avoit admiré que l'esprit, elle n'avoit étudié que le cœur humain et les livres. Bannie depuis long-temps du brillant théâtre des plaisirs et des succès de son jeune âge, elle avoit avant son malheur vivement regretté Paris, et Paris seul sembloit encore fait pour l'intéresser. Assez

étrangère aux jouissances des beaux-arts, elle n'avoit été que foiblement touchée par le spectacle de la nature. Les beautés champêtres n'étoient guères à ses yeux que la décoration de l'exil, la froide parure d'un séjour insipide, et elle avoit pris une sorte d'humeur contre les lacs, les montagnes, les glaciers de la Suisse, dont on lui comptoit la vue pour un dédommagement. Rien de ce qui n'étoit ni sentiment ni pensée n'avoit de valeur à ses yeux.

Sa disposition à plusieurs égards étoit déja changée quand elle partit pour l'Italie: son père étoit mort sans que les François lui eussent rendu justice; les François lui plaisoient encore, mais dans ce moment-là, elle les aimoit certainement moins. Sûre de souffrir partout, le choix du séjour lui étoit devenu plus indifférent, et elle devoit préférer celui qui ne lui retraçoit aucun souvenir amer. Elle éprouva dans ce voyage un soulagement que sa touchante superstition attribuoit à l'intercession de son père. Le beau ciel, le climat heureux de l'Italie agissoient sur elle à son insu. Son âme

attendrie s'ouvroit aux douces émotions, et peut-être falloit-il qu'elle eût perdu quelque chose de son activité pour que les objets extérieurs fissent sur elle leur pleine impression. Celle qu'ils produisirent fut grande, puissante, inattendue, et elle crut découvrir pour la première fois et la nature et les arts quand ils s'offrirent à ses regards dans leur plus splendide magnificence.

Le développement de ce sentiment nouveau fut sans doute favorisé par la société de M. Schlegel. Les connoissances de ce savant dans les beaux-arts, sa manière ingénieuse et néanmoins poétique de rendre compte de leurs effets, réussirent à intéresser madame de Staël. En vertu d'une analogie secrète, l'admiration de l'art réveilla dans son cœur celle de la nature, et les copies la ramenèrent au modèle.

Peut-être y a-t-il à gagner pour le talent dans ces impressions tardives qui opèrent une révolution subite chez un esprit déjà très-exercé. Si madame de Staël eût été sensible dès son enfance aux charmes des objets champêtres, ses premiers ouvrages

auroient été enrichis de plus de tableaux, mais elle n'eût pas écrit *Corinne*.

Dans la littérature proprement dite, et hors du domaine de la politique, *Corinne* est le chef-d'œuvre de madame de Staël, *Corinne* est l'ouvrage éclatant et immortel qui lui a le premier assigné un rang parmi les grands écrivains. C'est une composition de génie dans laquelle deux œuvres différentes, un roman et un tableau de l'Italie, ont été fondues ensemble. Les deux idées sont évidemment nées à la fois : l'on sent que l'une sans l'autre elles n'auroient pas pu séduire l'auteur, ni correspondre à ses pensées. Aussi parmi la plus riche variété de couleurs et de formes, il règne un ravissant accord, et une teinte harmonieuse est répandue sur l'ensemble. *Corinne* est à la fois un ouvrage de l'art et une production de l'esprit, un poëme et un épanchement de l'âme. Le naturel, et un naturel ardent, passionné, bien que tendre et mélancolique, y perce de toutes parts, et il n'y a pas une ligne qui ne soit écrite avec émotion. Madame de Staël s'est,

pour ainsi dire, divisée entre ses deux principaux personnages. Elle a donné à l'un ses regrets éternels, à l'autre son admiration nouvelle : Corinne et Oswald, c'est l'enthousiasme et la douleur, et tous deux c'est elle-même.

La mélancolie attribuée dès l'origine à lord Nelvil est une belle idée dans l'ouvrage. De là vient que la seconde partie si lugubre dans sa totalité, ne discorde point avec la première ; et cette nuance de tristesse forme un fond doucement sombre, sur lequel tous les objets et la brillante figure de Corinne en particulier, ressortent avec un singulier éclat. De là vient encore qu'un charme plus pur est répandu sur Corinne elle-même. La pitié se mêle à tout ce qu'elle éprouve. Ce n'est plus seulement une femme passionnée qui cherche à captiver, c'est un Génie bienfaisant qui vient au secours de la douleur. Tout est attendrissement jusque dans ce qui éblouit ou étonne. Il semble que des couplets très-variés sont chantés sur un air charmant, mais dont l'expression est triste et pénétrante.

Rien toutefois de plus animé, de plus vif, souvent même de plus riant que le coloris de l'ouvrage, et c'est parce que la vie y est représentée avec force dans ses joies comme dans ses peines, que la fiction entière est si belle et si frappante.

La première partie, l'Italie démontrée par l'amour, est un enchantement continuel. Corinne célèbre toutes les merveilles des arts en faisant connoître à Oswald la plus grande des merveilles, Rome, empreinte du génie de tant de siècles, Rome qui a triomphé de l'univers et du temps. Elle chante la nature féconde et magnifique du Midi, les monumens du passé dans leur auguste mélancolie, les héros, les poètes, les citoyens qui ne sont plus. Tout ce que l'histoire offre de grand, tout ce que le moment présent peut inspirer de traits agréables, piquans, et parfois comiques, à un esprit observateur, se trouve réuni dans ses paroles. Aux vues originales d'une jeune imagination, elle joint la connoissance de tout ce qui a été pensé sur les objets dont elle parle. Elle sait quelle

a été la manière de juger des anciens et celle des artistes du moyen âge, quelle est celle des diverses nations modernes; et elle explique, elle met en contraste tous ces points de vue avec la grâce animée d'une jeune femme qui veut avant tout plaire et se faire aimer. Une véritable instruction nous est donnée par un être sensible qui s'adresse à notre cœur.

C'est avec habileté que l'auteur a repoussé dans l'ombre le commencement du voyage de lord Nelvil, afin de porter toute la lumière sur la superbe scène qui est le vrai début de l'ouvrage. Accablé par le chagrin d'avoir perdu son père, Oswald lord Nelvil étoit entré la veille dans Rome sans rien observer, lorsqu'au matin un soleil éclatant, le bruit des fanfares, des coups de canon le réveillent. La muse de l'Italie, Corinne, improvisatrice, musicienne, peintre et femme charmante, va être couronnée au Capitole. La ville entière est en mouvement, la fête du génie est célébrée par tout un peuple. On s'associe aux diverses impressions d'Oswald, lorsqu'il suit invo-

lontairement le char brillant de Corinne. Comme lui, on avoit conçu des préventions contre la femme qui recherche des hommages publics, et comme lui on se réconcilie avec Corinne, quand on croit voir cette physionomie aimable où se peint la bonté, la simplicité du cœur unie au plus bel enthousiasme. On partage son émotion, lorsque mêlé avec la foule au Capitole, il s'aperçoit que sa noble taille, ses habits de deuil et peut-être son expression de tristesse ont attiré l'attention de Corinne; qu'elle s'est attendrie en le regardant, que déjà elle a eu le besoin de changer le sujet de ses chants et de joindre des paroles sensibles à son hymne de triomphe. Mais à travers le trouble que ressent Oswald son caractère se fait jour. On voit que l'idée de la patrie est celle qui disposera de lui. Quand au sortir du Capitole la couronne de Corinne tombe, quand Oswald la relève et qu'elle le remercie par deux mots anglois, c'est l'inimitable accent national qui bouleverse toute son âme. Il avoit été séduit, à présent il est frappé au cœur; on

Digitized by Google

sait quelle est chez lui la corde délicate, et c'est ainsi que le roman est annoncé, et que cet exorde magnifique renferme le secret du reste.

Les improvisations de Corinne, qui sont censées traduites de l'italien dans l'ouvrage, y ajoutent un ornement très-brillant; néanmoins je ne sais si leur éclat avoué, l'emporte beaucoup sur le charme des autres discours de Corinne. Tout ce que dit Corinne est ravissant. Dans le cercle d'amis dont elle est entourée, elle excite toujours le plus vif enthousiasme. Ses paroles toujours attendues avec impatience sont toujours justement applaudies. Chacun dit, écoutez Corinne, elle vous enchantera; Corinne parle, et elle nous enchante en effet. Et nous ne pensons pas que madame de Staël se loue elle-même en vantant ce qu'elle a écrit, tant nous trouvons qu'elle a raison de se louer. Énorme difficulté pour un auteur que celle d'annoncer un miracle d'esprit et de tenir toujours parole! que de nous préparer à l'étonnement et de nous étonner néanmoins! Tour

de force inouï, si l'abondance, la facilité de la verve n'excluoit pas l'idée du tour de force, pour donner celle du prodige!

Cette multitude de morceaux d'éloquence ou de tableaux charmans ne nuit point à l'intérêt de la fiction, parce que l'auteur a eu l'art de ne placer les digressions que dans les momens où la marche de l'action est suspendue, où le lecteur craint même de lui voir reprendre son cours, et où il jouit d'autant mieux d'un moment de calme, qu'il sent que l'orage se prépare.

La destinée de Corinne est enveloppée de mystère; elle parle toutes les langues; elle réunit les agrémens de tous les climats, et l'on ne sait où elle est née. Oswald, qui ne conçoit de bonheur que le bonheur domestique, voudroit s'unir à elle par un lien sacré, mais auparavant il exige sa confiance. Cette explication que Corinne retarde d'un jour à l'autre est redoutée du lecteur même; il se plaît à ces promenades, à ces courses intéressantes qu'elle ne cesse de proposer à Oswald, afin de le distraire de la curiosité du cœur par celle de l'esprit.

Le bonheur, mais un bonheur qui va finir, la passion qui doit lui survivre respirent dans les discours de Corinne. Plus le moment de l'aveu fatal approche, plus elle veut s'étourdir elle-même, enivrer celui qu'elle aime des plus hautes jouissances de la poésie et des arts. Il semble que des couleurs toujours plus vives frappent tous les objets, à mesure que le ciel devient plus menaçant, et qu'un rayon unique perce encore le nuage que la foudre ne tardera pas à sillonner.

C'est après avoir monté le Vésuve avec Oswald et vu de près les torrens embrasés de la lave, que Corinne remet entre les mains de lord Nelvil le cahier où elle a écrit son histoire.

Jamais concours de circonstances n'a été plus funeste. Corinne est Angloise, et elle n'a pu supporter la vie monotone d'une province d'Angleterre; Corinne a été destinée dans son enfance à devenir l'épouse d'Oswald lui-même, et le père de celui-ci, effrayé de la vivacité des goûts et des idées qui déjà se développoient en elle, a tourné

ses vues du côté de Lucile, la sœur cadette de Corinne. Oswald est donc blessé dans son sentiment d'Anglois ainsi que dans son sentiment de fils. Il est atteint dans tout ce qui est en lui plus profond, plus enraciné que l'amour même. Dès lors la fiction prend un autre caractère et l'on sent qu'il ne s'agira plus que de séparation et de mort. Désormais il n'y aura plus dans les relations d'Oswald et de Corinne que de cruels combats, que ces déchiremens de l'âme, résultats de l'opposition entre des sentimens également vifs, que l'inégalité de conduite qui en est la suite, et les ménagemens plus tristes que les orages même. Oswald doit songer à retourner dans sa patrie, et la description du séjour qu'il fait à Venise avec Corinne, au moment de la séparation, est d'une beauté lugubre extrêmement originale. Je ne suivrai pas plus loin cette esquisse. Je ne puis me résoudre à retracer l'affreux voyage que Corinne fait secrètement en Angleterre, la maladie de langueur qui la consume, les noces d'Oswald avec sa sœur,

dont elle est presque témoin, son retour solitaire à Florence, l'arrivée d'Oswald et de Lucile dans ce séjour, et enfin les adieux de Corinne à tous deux, adieux contenus dans un hymne sublime, véritable chant du cygne, source intarissable de larmes, qui, hélas! n'ont plus à présent une fiction pour objet.

La dernière moitié de l'ouvrage est toute en contraste avec la première; la couleur la plus sombre y règne, et elle offre un déploiement qu'on peut appeler effrayant du talent de peindre la douleur. C'est une fécondité extraordinaire de nuances pour graduer les impressions tristes, pour fixer, si on peut le dire, les misères fugitives du cœur. On voit d'abord un léger déclin dans le bonheur, puis une peine vague et passagère qui prend à chaque instant un caractère plus arrêté, puis le malheur dans sa force la plus cruelle, et enfin le désespoir avec son apparence plus calme, le désespoir d'un être trop doux et trop pieux pour se révolter, mais trop foible pour ne pas mourir. Étonnante et fidèle peinture

qui oblige à reconnoître chez l'auteur une capacité de souffrance aussi rare que son génie! (1)

Malgré cette profonde tristesse, il y a toujours une belle harmonie dans chaque tableau. Corinne malheureuse est toujours une Muse inspirée; et la jouissance des beaux-arts dont l'objet est tragique, n'est jamais perdue pour le lecteur.

Peut-être faut-il excepter de cet éloge une intrigue épisodique dont le théâtre est à Paris. Ce morceau me paroît sortir du ton; et le mérite qu'il peut avoir n'est pas à sa place dans l'ouvrage.

On a dit que le personnage de Corinne avoit quelque chose de trop théâtral pour la vraisemblance. Mais ce n'est pas une

(1) L'infortunée reine de Prusse, victime innocente des calomnies d'un homme qui, sur le trône du monde, se plaisoit à insulter à la beauté et au malheur, la reine de Prusse disoit qu'elle étoit souvent obligée de suspendre la lecture de *Corinne*, parce qu'elle se sentoit l'âme déchirée, non pas tant par la douleur que par cette privation d'espérance qui lui rappeloit son propre sort.

nature ordinaire que l'auteur a voulu peindre; c'est le caractère exalté d'une femme poète qui, lorsqu'elle aime et qu'elle souffre, est toujours une improvisatrice. La conscience de son talent, celle de l'admiration qu'elle excite ne la quittent point, et donnent à l'expression de ses sentimens les plus vrais, une couleur particulièrement éclatante. Madame de Staël, bien plus simple que son héroïne, devoit pourtant mieux qu'une autre concevoir une pareille modification de l'existence. C'est même cette inspiration, portée sur l'univers extérieur comme sur les affections de l'âme, qui met de l'accord entre la partie descriptive et la partie romanesque de la composition.

Ceux qui jugent cet ouvrage comme un roman, trouvent que le héros n'est pas assez passionné. Mais Corinne ne devoit être surpassée en rien; pas même dans l'amour; et il falloit un caractère absolument différent du sien pour qu'il se soutînt à côté d'elle. Celui d'Oswald est dans la nature, et il est surtout dans celle

d'un Anglois. Combien n'existe-t-il pas, principalement dans les pays sévères, de ces êtres qui regrettent tour à tour le plaisir et l'austérité, qui paroissent à la fois dominés par leurs habitudes et par le désir de s'en affranchir; et qui ne sont jamais plus près de rompre avec leurs passions ou avec leurs principes, que quand on les croit sur le point de leur céder! Ce caractère qui tenoit la malheureuse Corinne dans un état d'alarmes perpétuelles, étoit peut-être exactement ce qu'il falloit pour fixer son imagination, et captiver ses pensées.

Tout ce qui concerne les beaux-arts est plein d'intérêt et de mérite. Il y a une fraicheur, une vivacité extrême dans les impressions, et pourtant une érudition ingénieuse s'y laisse entrevoir. Les idées les plus marquantes de Winkelmann, celles qu'y ont ajoutées d'autres auteurs allemands, celles même des érudits italiens sont exposées par Corinne, et semblent souvent renaître chez elle sous la forme de l'inspiration. Corinne, avec son enthousiasme, a tout le

tact de madame de Staël. Chez elle l'admiration la plus vive est toujours circonscrite; le mot qui l'exprime en marque la borne; elle voit ce qui manque à travers ce qui est, et sans cesser de jouir de ce qui est.

Je ne sais si l'on a reproché à madame de Staël de s'être peinte elle-même dans Corinne. Peut-être n'a-t-elle pas été étrangère au désir d'affoiblir les préventions qu'on a dans le monde contre les femmes à grands talens; peut-être a-t-elle voulu montrer, ainsi qu'elle le savoit par expérience, que l'amour de la gloire ne supposoit pas nécessairement les défauts avec lesquels l'opinion commune l'associe. Elle a donc créé un être semblable a elle, une femme qui unit le besoin du succès à une sensibilité profonde, la mobilité de l'imagination à la constance du cœur, l'abandon dans la conversation à cette dignité de l'âme qui commande celle des manières, et enfin la passion dans toute sa force à l'examen de soi et des autres. Et cet être qu'elle a conçu, elle l'a tellement réalisé, elle lui a donné aux yeux de tous, une forme si prononcée,

que la fiction a servi de preuve à la vérité; et Corinne a fait enfin connoître madame de Staël.

Toutefois, une pareille vue n'a pu être que secondaire. Il ne faut pas chercher d'explication à ce qui est beau en soi. *Corinne* est le fruit de l'inspiration. C'est un tableau qui s'étoit trop fortement emparé de l'imagination de l'auteur pour qu'il n'eût pas le besoin de le tracer; et le propre du génie est de se peindre lui-même dans ses œuvres.

Ce qui est remarquable dans l'invention de la fable, c'est que le hasard n'y joue un rôle qu'en apparence; les événemens n'y font que mettre la nature des choses en relief. Aucune loi immuable n'obligeoit certainement le père d'Oswald à refuser Corinne pour sa belle-fille. Mais on voit que ce père n'est là que pour représenter les pensées secrètes, les pensées inévitables d'Oswald lui-même, qui craint qu'une femme célèbre ne soit pas propre à remplir d'obscurs devoirs. Lucile et Corinne sont aussi des idées générales; elles sont

l'Angleterre et l'Italie, le bonheur domestique et les jouissances de l'imagination, le génie éclatant et la vertu modeste et sévère. Les plaidoyers, pour et contre ces deux genres d'existence, sont également forts; les deux faces opposées de la vie sont saisies avec une même vivacité de conception, et une grande question est continuellement traitée dans l'ouvrage sans qu'on s'en doute, tant l'intérêt dramatique entraîne irrésistiblement le lecteur.

Il est aisé de juger que l'idée fondamentale de *Delphine* et de *Corinne* est la même. C'est toujours une femme douée de facultés supérieures qui ne peut s'astreindre à suivre la ligne que l'opinion lui a tracée, et qui est bientôt en proie aux plus cruelles douleurs, parce qu'elle s'est écartée de cette ligne. Mais entre ces deux productions, tout l'avantage est du côté de *Corinne*. L'héroïne dans *Delphine* est fort spirituelle, mais elle n'a pas pour excuse des talens extraordinaires. Plus scrupuleuse que Corinne peut-être, elle se place dans une situation plus équivoque; elle n'a compléte-

ment ni de l'innocence ni de l'éclat, et rien ne distrait de l'impression pénible qu'elle cause. Corinne se présente avec plus de grandeur. Elle a ouvertement rompu avec l'opinion, et sur la terre classique de l'Italie l'oppression de la société ne se fait point sentir. Elle ne veut avoir affaire qu'avec la gloire, et elle l'obtient. Le combat de la passion n'a rien non plus qui la dégrade. Ce n'est point cette lutte qui rabaisse toujours un peu la femme même qui en sort triomphante. Il s'agit pour elle du mariage ou du désespoir, du bonheur ou de la mort; et il y a de la dignité dans cette alternative. Elle n'est point aux prises avec le remords, point avec l'humiliation; elle l'est avec le cours des choses, avec le malheur, et le génie la relève.

Corinne eut un succès prodigieux. Un ouvrage à toutes les portées, où les artistes puisoient un nouvel enthousiasme avec de nouveaux moyens de l'exprimer, les érudits des rapprochemens ingénieux, les voyageurs des directions heureuses, les critiques des observations pleines de finesse,

où les âmes les plus froides s'ouvroient à l'émotion, enfin où il y avoit du plaisir jusques pour la malice même, dans ces portraits de nations si plaisamment caractéristiques, un tel ouvrage, dis-je, enleva de vive force tous les suffrages, entraîna toutes les opinions. Il n'y eut qu'une voix, qu'un cri d'admiration dans l'Europe lettrée; et ce phénomène fut partout un événement (1).

Dès ce moment madame de Staël n'a plus recueilli que de la satisfaction de ses travaux; l'envie lui avoit pardonné sous le

(1) J'ai su par mon fils, qui étoit à Édimbourg au moment où, malgré la guerre, il y parvint quelques exemplaires de *Corinne*, que ce livre produisit dans cette ville si éclairée une inconcevable sensation. La société entière fut électrisée; les métaphysiciens, les géologues, les professeurs de toute espèce s'arrêtoient les uns les autres dans les rues, se demandant où ils en étoient de la lecture. La peinture des mœurs angloises fut trouvée parfaitement fidèle, et l'on apprit qu'il y avoit une petite ville de province qui s'étoit choquée, parce qu'elle avoit cru que madame de Staël, qui n'en avoit jamais entendu parler, avoit voulu la tourner en ridicule.

nom de Corinne, et elle a obtenu ce qu'il lui falloit, une admiration mêlée de sympathie, je dirois presque de foible. Elle avoit surtout besoin d'intéresser, et vouloit qu'on devinât ses peines; aussi a-t-elle tracé la route à ceux qui vouloient la louer. Une franchise naturelle, une certaine modestie sur plusieurs points la portoient à repousser toute gloire qui ne lui alloit pas; et elle accueilloit encore à titre de bienfait celle même qu'elle sentoit mériter.

Ce livre est peut-être le seul ouvrage de madame de Staël qui soit entièrement étranger à la politique : et pourtant l'esprit n'en convint pas à un dominateur ombrageux, qui conduisoit les hommes par leurs intérêts, et qui ne vouloit d'autre enthousiasme que celui de la victoire. Il ne pardonnoit au talent, que quand il avoit obtenu de lui ce mot d'éloge par lequel le talent abdiquoit son indépendance, et par conséquent son pouvoir. Mais louer le despotisme et celui qui se sert de ses plus odieux moyens pour obtenir la louange, étoit impossible à une âme fière.

Madame de Staël se résigna donc à l'exil, et regardant les hommes distingués de tous les pays comme ses véritables compatriotes, elle alla en 1807 à Vienne, dans le but de rassembler de nouveaux matériaux pour le grand ouvrage qu'elle préparoit, le tableau de l'Allemagne, sous le rapport des mœurs, de la littérature et de la philosophie. Parmi les avantages qu'elle retira de ce voyage, elle-même comptoit pour beaucoup le plaisir d'avoir embelli les dernières années d'un vieillard aimable qui avoit conçu pour elle une grande affection. Elle promit au prince de Ligne de publier une partie des anecdotes qu'il avoit rédigées, en les faisant valoir par une préface; et c'étoit lui assurer un plein succès littéraire. Cet ouvrage, comme on sait, a fait une telle fortune, qu'on a espéré en étendre la réussite jusque sur les anecdotes que madame de Staël avoit laissées de côté. Il en a donc été fait un second et même un troisième choix, qui ont dû montrer à quel point son goût l'avoit bien conseillée.

De l'Allemagne.

L'ITALIE pouvoit être chantée, mais il falloit raconter l'Allemagne. Un pays où il n'y a de grand que la pensée, où les arts, la nature, la société même n'ont rien qui frappe les yeux ou captive l'imagination; ne pouvoit inspirer une improvisatrice. Néanmoins il y avoit là pour l'esprit d'immenses richesses à recueillir. Là, s'offroit au regard observateur de madame de Staël une manière de voir, de sentir, d'exister enfin tout-à-fait particulière; et la foule d'idées nouvelles qu'elle avoit trouvées en circulation parmi les hommes éclairés, exigeoit toute son adresse pour les expliquer et les faire valoir. Dépouillant donc le costume emprunté de Corinne, elle parle en son propre nom, et paroît elle-même sur la scène.

C'étoit le parti le plus judicieux. La forme didactique ne demandant point d'unité, admettoit une grande variété de tons. Aussi les divers talens de l'auteur prennent-ils chacun dans cet ouvrage une physionomie

bien prononcée. Toute l'ardeur de son âme, son esprit piquant et original, sa gaîté même s'y déploient, et elle y prouve de plus une force de tête, une faculté d'abstraction qu'on n'auroit pas devinée d'après l'élan poétique de son imagination. Ce livre se place, sans aucun doute, au niveau du précédent, et peut-être est-il plus extraordinaire comme l'œuvre d'une femme.

Toutefois on s'attendoit à une autre Corinne, et il y eut un instant de mécompte. On avoit espéré des émotions, et l'on ne voyoit pas d'avance comment l'auteur en donneroit. Mais madame de Staël ne pouvoit pas marcher sur ses propres traces. Elle avoit d'ailleurs assez fait parler la passion, et, si le feu de son génie ne se fût pas porté sur d'autres objets, elle n'eût point obtenu sa meilleure gloire.

Il existe dans *l'Allemagne* un mérite au-dessus de toute comparaison; c'est un ouvrage profondément moral et religieux. La vertu et la religion n'y sont pas des moyens d'effet. Ce ne sont pas des cordes sonores que le talent se plaît à faire vibrer

dans nos cœurs. Il règne dans la composition entière un désir, une passion de faire prévaloir des principes régénérateurs, de vivifier à la fois le sentiment et l'imagination, en combattant des doctrines qui paralysent l'un et l'autre. Ces motifs sont les seuls qui aient inspiré madame de Staël. Ici nul retour sur soi, nulle trace d'impulsion personnelle. Dans ses écrits précédens elle est encore occupée d'elle-même. Elle peint sa destinée sous des traits généraux, et puise dans l'idée des peines inévitablement attachées au sort des femmes, la résignation qui lui fait supporter les siennes. Il n'est rien de pareil dans *l'Allemagne*. Elle ne cherche, elle ne veut que le bien, celui des lettres, celui de la société, celui de l'âme. Montrer l'union intime et nécessaire du génie de la religion avec celui des beaux-arts et de la haute philosophie, tel est le but constant de l'auteur.

Mais comment se fait-il qu'en marchant à un but si louable, on trouve si peu d'encouragement? Y a-t-il un accord secret

entre ceux qui veulent entendre parler de religion le moins possible et ceux qui à force de scrupules, rendent ce sujet tellement délicat à traiter qu'ils l'excluent par cela même? Certaines personnes pieuses s'effrayent peut-être moins d'une lecture entièrement profane, pourvu qu'elle soit innocente, que de celle qui les expose à recevoir des pensées mondaines dans l'asile le plus sacré de leur cœur. Ainsi le mélange des beaux-arts et de la religion dans cet ouvrage a été blâmé par un écrivain (madame More), que madame de Staël elle-même a compté parmi les plus distingués de l'Angleterre.

Il faut respecter les motifs d'un auteur si estimable, et généralement si judicieux, mais on peut oser dire qu'il n'a pas envisagé la question dans son ensemble. Pour que la religion influe sur tous les momens et sur tous les hommes, il faut que la vie entière, avec les sciences et les arts qui en sont le brillant apanage, puisse être envisagée religieusement. Tant que les pensées religieuses ne s'allieront pas à toutes

les autres, il y aura absence d'harmonie dans l'âme, inconséquence dans les actions. Si l'on ne sent pas que tout émane de Dieu, si la communication des rayons au centre est interceptée, l'idée la plus vaste de toutes, celle de la divinité, deviendra une idée étroite et nous échappera par cela même.

Madame de Staël étoit intimément convaincue de ces vérités qu'elle trouva déjà répandues en Allemagne, le pays où l'on a le plus cherché à former un même faisceau de toutes les connoissances humaines. Nul spectacle ne pouvoit l'intéresser davantage que celui d'une nation où le règne des opinions qu'elle avoit professées jusqu'alors étoit solidement établi; où elle trouvoit ses propres idées, d'un côté appliquées de mille manières à la vie réelle, et de l'autre appuyées sur les principes d'une haute philosophie. Néanmoins elle juge de nouveau ces idées. Elle voit leurs inconvéniens dans l'abus qu'on en fait parfois, et la force de ses impressions inattendues lui fournit sans cesse l'occasion de rectifier ses systèmes.

Rien assurément ne lui a semblé parfait en Allemagne; les livres, le théâtre, l'art de converser, rien n'étoit porté à un haut degré d'excellence, mais partout il y avoit de la chaleur, de la vie, de l'émulation parmi les écrivains, de la bienveillance dans la société. Tout étoit en espérance, mais l'espérance animoit tout. Elle crut respirer plus librement quand elle se vit entourée d'hommes qui n'imposoient nulle entrave au talent, nulle borne à la pensée, qui étoient étrangers à toute intolérance, et qui accueilloient le génie comme un enfant du ciel sans se défier de lui. L'esprit qui dirigeoit les écrivains l'a portée à juger plus favorablement de leurs œuvres, mais elle a désiré voir régner cet esprit en France, bien plus qu'elle n'a proposé la littérature allemande pour modèle à l'imitation des François. Dans un temps où la pensée même paroissoit asservie, elle a proclamé les bienfaits de l'indépendance intellectuelle, comme ceux de la liberté politique dans son dernier écrit.

Cet ouvrage étoit épineux à composer.

On s'attend à de la pédanterie, à une métaphysique embrouillée ou à une fausse exaltation sentimentale dès qu'il s'agit de l'Allemagne. Comme madame de Staël découvroit à l'instant ces défauts partout où ils existoient, elle devoit prouver qu'elle ne pourroit jamais en être la dupe. En outre on étoit armé d'avance contre une multitude d'idées qu'elle avoit à développer, et le combat déjà engagé sur certains points rendoit les amours-propres nationaux très-intraitables. Mais avec le vif sentiment de son équité naturelle, elle marche à travers toutes ces difficultés. Elle ne ménage personne, et il ne semble pourtant pas qu'elle doive blesser, parce qu'elle voit d'en-haut les sujets qu'elle traite, et que, réduisant les débats littéraires à leur valeur, elle a la bonne foi de sourire la première dès que ses protégés eux-mêmes prêtent au ridicule en quelque point; enfin, parce qu'elle conserve la grâce d'une femme, et qu'il y a du désir de plaire jusque dans les choses piquantes qu'elle dit.

Aussi les Allemands ont-ils fort bien pris

ses reproches les plus sévères. En leur qualité de débutans, ils vouloient se montrer dociles; et comme madame de Staël donnoit précisément à leur littérature ce qui lui manquoit, une existence européenne, ils ont été plus flattés qu'offensés; mais il n'en a pas été de même des François. Une immense renommée, des auteurs naturalisés chez toutes les nations, des pièces jouées sur tous les théâtres, une langue devenue dans le monde entier comme une langue maternelle pour la classe cultivée, avoient rempli les François d'un juste orgueil; ils étoient de toutes manières au faîte de la puissance, et leur parler avec franchise, étoit dire la vérité à des rois.

Mais c'est là précisément ce qui mettoit à l'aise madame de Staël. Elle n'aimoit pas naturellement le pouvoir, et toute sa générosité la portoit à relever la réputation d'un peuple malheureux et méconnu. Toutefois malgré ce sentiment, malgré l'ivresse d'enthousiasme qu'elle inspiroit d'un côté et la persécution qu'elle éprouvoit de l'autre, elle n'a pas commis d'injustice, et une tournure un peu épigrammatique donnée à

des jugemens équitables au fond, est tout ce que les François peuvent lui reprocher.

Il faut se rappeler qu'au moment où elle écrivoit, la France entière étoit dans une fausse position. Tout se fondoit sur la révolution, et l'on détruisoit chaque jour le fruit chèrement acheté de la révolution, l'espérance de la liberté. Une hypocrisie violente dans le gouvernement n'en imposoit à personne, et hors du gouvernement même, un vernis de légèreté et d'insouciance ou l'orgueilleuse consolation de la victoire, servoit à recouvrir un peu l'esclavage qu'on n'espéroit pas cacher. De là résultoient de toutes parts des contradictions qui ne pouvoit être voilées que par des sophismes, mais l'emploi continuel de ces sophismes provoquoit une irritation singulière chez les victimes de l'ordre existant. Les apologistes de l'arbitraire prenoient des armes où ils pouvoient, ils en cherchoient dans l'ancienne gloire des écrivains françois, dans l'éclat du règne de Louis XIV, et comme il n'y avoit pas de littérature vivante, vu les données du moment, on

évoquoit des armées de morts et on se battoit avec des siècles. Le parti que devoit prendre madame de Staël étoit indiqué ; elle étoit nécessairement rejetée dans une espèce d'opposition, et un peu d'hostilité contre la critique françoise, n'étoit que la défense naturelle de ses opinions.

Néanmoins des motifs plus grands l'ont animée. Elle savoit, par expérience, qu'on double ses idées en changeant de point de vue. La littérature d'un peuple spirituel et cultivé paroît toujours former un tout complet, quand on la considère du dedans, et elle est si exactement en rapport avec l'esprit qui l'a formée et celui qu'elle forme à son tour, qu'il n'existe à son égard plus de juges. Mais quand on sort de cette sphère, quand on vient à respirer un autre air, parmi les sensations nouvelles qu'on éprouve, il se trouve des plaisirs inconnus. De retour chez soi on regrette ces plaisirs. Tout se montre sous un autre aspect, et l'on s'aperçoit que ce qui sembloit être la nature des choses, n'est bien souvent que la manière de sentir d'un peuple.

Digitized by Google

C'est là l'effet que veut produire madame de Staël. Trouvant à côté de la France le pays qui offre les plus fortes oppositions avec la France même, elle puise là le secret de ces contrastes, au moyen desquels on fait ressortir ce qui seroit trop vague et trop indéfini, si on le présentoit seul. Deux différences fondamentales s'offrent à ses regards, et ces différences relevées dans tout son ouvrage, en font pour ainsi dire l'esprit. Elle oppose d'une part l'empire exercé par la société, à la liberté de la pensée solitaire, et de l'autre, l'effet de la doctrine métaphysique qui assujettit l'âme aux sensations, à celui d'un système qui donne la souveraineté à l'âme. Le premier de ces contrastes devoit surtout ressortir dans la partie littéraire, le second dans la partie philosophique de l'ouvrage.

L'auteur débute par le pur esprit françois. Voulant prouver qu'elle est chez elle sur le terrain de la noble élégance et de la grâce légère, madame de Staël se montre capable de satisfaire toutes les délicatesses d'un goût difficile, lorsqu'elle rend hom-

mage à un nouveau genre de beautés. C'est peut-être la seule fois qu'on ait vu la cause de l'enthousiasme défendue avec l'arme du ridicule et de la bonne plaisanterie.

Le chapitre charmant, *de l'esprit de conversation*, peut se mettre au nombre des traités sur l'art, faits par un grand maître dans l'art même. Là, madame de Staël donne tous ses secrets, sans courir grand risque qu'on les lui prenne.

La première partie sur les mœurs de l'Allemagne et l'aspect général du pays, se rapproche de la forme d'un voyage. Madame de Staël y peint la sensation de tristesse dont on est d'abord saisi sous un climat sombre et sévère, et la disposition plus douce qui lui succède. Ce qu'elle raconte d'une musique ravissante qu'elle entendit, pendant une noire matinée d'hiver, dans les rues encombrées de neige, d'une petite ville, seroit propre à devenir l'emblème du pays même. On éprouve encore une sensation pareille, quand on étudie la langue et la littérature allemandes. Quelque chose de pénétrant et d'intime,

quelque chose de tendre et de fort, semble parvenir à notre cœur à travers un brouillard d'expressions indécises.

Madame de Staël caractérise avec un discernement exquis, l'esprit de la société et des institutions dans les différens états de ce pays divisé de tant de manières, et quand elle vient à parler de l'éducation, elle expose ses propres idées sur ce grand sujet. Rien de plus ingénieux et de plus juste que les raisons données par elle, du peu de succès qu'on obtient lorsqu'on veut substituer pour l'enfance, l'étude des mathématiques et de l'histoire naturelle à celle des langues mortes. Cette partie se termine avec éclat par la description d'une fête nationale dans les montagnes de la Suisse, morceau que des rigoristes en géographie ont trouvé déplacé, mais qui est d'une beauté ravissante.

La seconde partie, qui traite de la littérature, est la plus étendue et c'est celle qui doit piquer le plus vivement la curiosité. L'élite des œuvres de l'esprit chez une nation enthousiaste et laborieuse s'y dé-

ploie aux regards, et tout un ordre de beautés inconnues frappe et intéresse tour à tour. Avant de parler des ouvrages, l'auteur nous met en société avec les écrivains, car cette littérature toute jeune encore, a vu à peine deux générations d'hommes, et madame de Staël a pu elle-même s'entretenir avec les vieillards illustres qui en ont été les fondateurs. C'est un phénomène curieux que le déploiement subit d'un esprit très-original chez une vieille nation européenne, arrivée sous plusieurs rapports au même degré de civilisation que les autres. Peindre ce phénomène avec vérité, en démêler avec sagacité les causes, étoit tout-à-fait du ressort de madame de Staël.

Elle a tracé les portraits des écrivains avec la chaleur et la bienveillance qui étoient dans son cœur. Schiller sur-tout, le vertueux auteur de tant de pièces de théâtre, dont une poésie admirable suffiroit pour assurer la réputation, Schiller est traité avec une prédilection particulière. Il avoit gagné personnellement ses affec-

tions par les qualités les plus aimables, et par cette touchante candeur qui s'allie si bien avec le génie.

Les extraits des pièces de théâtre sont ravissans; les tableaux les plus éclatans, les plus forts d'effet, souvent les plus déchirans, se succèdent. On est transporté dans la situation par deux ou trois paroles, et l'art dramatique avec sa magique puissance, s'empare aussitôt de nous. Là encore Schiller est présenté à son plus grand avantage, et les tragédies de ce poète sont extraites ou traduites avec une étonnante beauté de couleur. On peut remarquer là, ainsi que dans les improvisations de Corinne, à quelle hauteur madame de Staël s'est élevée dans la prose poétique, genre si difficile en françois, lorsqu'il s'agit de remuer fortement le cœur à travers la pompe du langage.

Le génie devant lequel les Allemands se prosternent tous, celui de Goethe, est très-bien caractérisé par madame de Staël. L'adresse infinie qu'elle met à définir cet esprit si hardi et si profond, ce talent flexi-

ble et toujours maître de lui-même au milieu de ses bizarreries, cette adresse étoit d'autant plus nécessaire que peut-être les productions extraordinaires d'un pareil écrivain ne seront jamais bien appréciées hors de l'Allemagne.

Dans le nombre des morceaux distingués dont cette partie se compose, on a cité comme une esquisse de génie le portrait que madame de Staël elle-même a tracé d'Attila. Ses traductions de *Marie Stuart*, de la *Louise* de Voss, celles d'une multitude de pièces détachées montrent sa prodigieuse susceptibilité d'émotion, ses étonnans moyens pour tout exprimer. Le langage, les habitudes, les préjugés nationaux sont pour elle des milieux transparens à travers lesquels elle voit distinctement la beauté des sentimens, des situations, des conceptions littéraires les plus étrangères à nos mœurs; et son imagination frappée transmet comme par miracle ses impressions.

Relativement aux systèmes dramatiques des François et des Allemands, madame

de Staël n'a point pris un parti aussi tranché qu'on l'a prétendu. Elle a balancé des inconvéniens ou des avantages, plutôt qu'assigné aucune prééminence. Elle a été vivement émue au théâtre allemand, et c'est fort heureux pour ses lecteurs. Celui qui rend compte d'une littérature étrangère doit l'avoir goûtée, sans quoi il est probable qu'il y est lui-même resté étranger. Chez les deux nations, telles que madame de Staël les a dépeintes, la littérature entière devoit prendre une direction différente. Des auteurs inspirés par le désir de plaire à la société, se conforment naturellement à ce qui a toujours plu à cette société, tandis que des écrivains solitaires se livrent davantage à leurs propres impressions. Les premiers se proposent d'exécuter une œuvre, les autres ne songent qu'à épancher leurs sentimens. Ceux-là ont un plan bien conçu à exécuter, ceux-ci ont les riches matériaux de leur pensée à employer. De là vient que la beauté des formes l'emportera dans une littérature, et la vérité des sentimens dans l'autre. Les grands maîtres

concilient tout; mais quand il y a un sacrifice à faire, le principe dominant se découvre.

Dans le genre dramatique, le moi du poète se transporte ailleurs; mais alors les auteurs allemands et anglois mettent le même prix au développement d'un caractère adopté, qu'à la manifestation du leur. Ils veulent suivre les changemens que subit un même être, et tracer la marche progressive d'une révolution morale, en conservant l'identité de l'individu. Or, cela seul exclut la règle des vingt-quatre heures, puisque les brusques vicissitudes montrent la force des passions bien mieux que celle de l'homme, et dénaturent le caractère plutôt qu'elles ne le révèlent. La tragédie historique qu'appellent de partout les intérêts du moment, se ploie surtout difficilement à la règle des unités.

Voilà ce qui se trouve dans l'application; mais quand la question sera traitée abstraitement, les critiques françois auront toujours l'avantage, puisque le genre de vraisemblance exigé par les lois d'Aristote ne

semble rien avoir en lui-même d'incompatible avec le naturel et la force. L'art ne s'est point introduit dans l'ordonnance extérieure des pièces allemandes, quoiqu'on y admire une sublime poésie de sentimens et de situations. La forme françoise est la seule belle, la seule régulière, la seule même qui soit une forme. Quand donc les critiques ont voulu la conserver, quand ils ont toujours dit aux auteurs, faites mieux, produisez une impression profonde en restant fidèles au bon sens, unissez la vraisemblance morale à la vraisemblance matérielle, ils ont eu parfaitement raison, mais à force d'avoir raison ils finiront par chasser les poëtes.

Quand l'arbre qui a donné les plus beaux fruits devient rebelle à la culture, faut-il condamner le sol à la stérilité? Si désormais la sève refuse de jaillir abondamment dans ses anciens canaux, qu'arrivera-t-il? Il arrivera que le changement des mœurs bannissant journellement beaucoup de pièces, la scène s'appauvrira; il arrivera que les imaginations fortes et pathétiques se rejetteront

sur le roman, au grand détriment de leur gloire, de celle de leur nation et de leur siècle, au détriment des plus beaux effets et de cette émotion électrique qui se communique au théâtre; de plus, au détriment de la poésie elle-même qui languira faute d'un emploi à la fois noble et populaire. Il arrivera enfin que, comme on veut des impressions tragiques, il se trouvera toujours des auteurs qui, laissant tout art de côté, se contenteront de larmes et de salles pleines, et qui feront des mélodrames.

Que tel ait été le sentiment de madame de Staël, c'est ce que prouvent évidemment ces paroles. « Quelques scènes produisent » des impressions plus vives dans les pièces » étrangères; mais rien ne peut être com- » paré à l'ensemble imposant et bien or- » donné de nos chefs-d'œuvre dramati- » ques: la question seulement est de savoir » si, en se bornant comme on le fait mainte- » nant, à l'imitation de ces chefs-d'œuvre, » il y en aura jamais de nouveaux. » (1)

Après la lecture si amusante des deux

(1) *De l'Allemagne*, tome II, p. 15.

premières parties, il est possible que celle de la troisième, sur la philosophie et la morale, paroisse un peu abstraite et difficile; mais on n'en doit pas moins d'estime au beau travail de madame de Staël, travail entrepris par les plus nobles motifs, exécuté avec la plus rare intelligence. Il y avoit du courage à traiter des sujets importans sur lesquels on cherchoit alors en France à jeter une extrême défaveur.

L'origine des idées dans l'entendement humain étant la question métaphysique à laquelle se rattachent surtout les grands intérêts de la religion et de la morale, c'est celle-là que madame de Staël examine particulièrement. La philosophie matérialiste avoit gagné beaucoup de terrain en Europe, depuis qu'un principe vrai en lui-même avoit servi à fonder un système faux, autant que destructif de toute responsabilité morale. De ce que les élémens de nos idées nous sont arrivés par le canal de nos sens, on avoit conclu que l'âme elle-même n'étoit qu'une machine à sensations; et, comme une intelligence active

dans le sein de l'homme et un Dieu dans l'univers sont des idées tellement correspondantes qu'on ne rejette guère l'une sans l'autre, un matérialisme absolu ou l'athéisme étoit le résultat de ces opinions. C'est à combattre une telle doctrine que tous les philosophes allemands se sont appliqués depuis Leibnitz. Mais en voulant rétablir la nature morale dans ses droits, plusieurs ont été poussés vers l'idéalisme, et ceux-là même qui ont fait jouer le plus grand rôle aux objets extérieurs, ont *spiritualisé* la matière bien plus qu'ils n'ont *matérialisé* l'esprit.

La clarté, et je dirai la grâce avec lesquelles madame de Staël rend compte de tous ces systèmes est quelque chose de bien étonnant. En elle, nulle trace de pédanterie. Évitant autant qu'il se peut les mots scientifiques, elle ne dit et ne prétend même savoir que tout juste ce qu'il faut pour apprécier l'influence morale de ces doctrines. Elle ne se fait point immédiatement juge de la vérité, mais convaincue que l'univers entier est l'œuvre d'une pen-

Digitized by Google

sée bienfaisante et sublime, elle cherche la vérité dans ce qui élève le plus notre âme, dans ce qui nous rend le plus capables d'accomplir le beau et le grand, tels que le génie ou la vertu les conçoivent.

L'esprit général de ces systèmes devoit plaire à madame de Staël. Rien de plus favorable à l'essor de l'imagination qu'une philosophie qui exalte l'activité de l'âme et soumet le monde à l'intelligence. Aussi quand elle vante son heureuse influence sur les arts et la poésie, y a-t-il peu à lui objecter. Les beaux-arts étant fondés sur les rapports mystérieux de notre âme avec l'univers, toutes les affections, toutes les émotions de l'âme doivent être écoutées par l'artiste. Il doit tenir compte de ses moindres impressions, les grossir en s'y abandonnant, pour devenir capable de les transmettre. Dans les sciences morales, le sentiment est aussi un de nos guides; mais il n'en est pas de même des sciences naturelles. Là, l'homme n'est que spectateur; ce sont les rapports des choses entre elles qu'il étudie; il doit faire abstraction de lui-

même, et de tout ce qu'il éprouve. Aussi les sectateurs des dernières doctrines allemandes ont-ils peu fait de progrès dans l'étude de la nature, et madame de Staël n'a pas été assez sévère à l'égard du travers, ou pour mieux dire de la maladie de l'Allemagne, l'idée que l'âme peut trouver toutes les sciences en elle-même.

Sans doute, elle n'a pas entièrement approuvé une telle rêverie; mais en regrettant que de certains aperçus d'imagination ne fussent pas saisis davantage par les savans, elle a paru croire que la méthode expérimentale n'avançoit les connoissances que par une sorte de procédé mécanique, et que tout s'y bornoit à l'observation des faits. N'ayant malheureusement jamais porté son regard d'aigle sur ces matières, elle n'a pas rendu justice à l'immense grandeur des facultés qui se déploient dans les sciences, quand on suit la seule marche qui assure leurs progrès. Non-seulement (ce qu'elle n'a pu tout-à-fait méconnoître) il s'y développe des forces prodigieuses dans l'intelligence, mais l'imagination,

pour être tenue en bride, ne reste néanmoins pas inactive. C'est l'imagination qui indique en secret à l'investigateur le sentier où il doit s'engager, c'est elle qui forme ces suppositions souvent si hardies dont l'expérience doit déterminer la valeur; mais elle ne se trahit pas elle-même; des découvertes inespérées décèlent seules son existence, et alors ses lueurs incertaines disparoissent devant la splendeur de la vérité. (1)

En revanche, on ne sauroit lire sans une profonde admiration le chapitre intitulé: *de la Morale fondée sur l'intérêt personnel.* Avec une force terrassante dans le raisonnement, avec une éloquence sensible

(1) On pardonnera cette digression à la fille d'un savant qui se sentoit attaquée dans son bien le plus cher, la gloire des hommes illustres qui ont suivi la méthode expérimentale. M. de Saussure a donné en effet l'exemple de la plus forte imagination contenue par la raison, puisque sa modeste défiance le forçoit à révoquer en doute ses idées les plus heureuses, tant qu'il ne pouvoit pas les appuyer incontestablement sur des faits.

qui n'est qu'à elle, madame de Staël y pulvérise la doctrine qui prétend nous imposer le sacrifice de nous-mêmes au nom de notre propre utilité; qui confie à l'ennemi, l'égoïsme, la garde de la place attaquée, et qui donnant un même calcul intéressé pour base à toutes les actions, justifie le vice autant qu'il déshonore la vertu. On peut défier toute subtilité d'obscurcir une telle lumière, et l'on ne sauroit trop recommander la lecture de ce morceau qui classe à lui seul madame de Staël parmi les premiers moralistes.

Mais la dernière partie de l'ouvrage sur la religion et l'enthousiasme, est celle où son superbe talent d'inspiration parvient à la plus grande hauteur. Là reparoit une autre Corinne, ou plutôt un céleste Génie qui rassemble dans un hymne ravissant tout ce qui soutient et fortifie les cœurs généreux. Ce qu'elle entend par enthousiasme n'est point (elle a soin de l'expliquer) une exaltation délirante; c'est la divine harmonie d'une âme à la fois ardente et calme, où règne le culte de la beauté mo-

rale et de la source première de toute beauté. Interrogeant les plus hautes jouissances, celles du cœur, celles de la pensée, les plaisirs même de l'imagination, elle retrouve dans toutes, cette flamme divine qui enlève à la terre le cœur où elle est allumée. La gloire, les talens, les arts, la musique, la poésie, l'amour lui-même, toutes ces joies souvent profanées, mais souvent aussi calomniées par l'homme, lui apparoissent dans leur pureté primitive, comme des dons du Créateur. Un rayon de la bonté céleste illumine à ses yeux la nature entière, et voyant dans son propre enthousiasme un bonheur qui ne l'abandonnera jamais, elle sent que *quand arrivera la grande lutte* (puisse un tel présage s'être accompli!), il a été préparé du secours pour l'âme inspirée *dont les derniers soupirs sont comme une noble pensée qui remonte vers le ciel.* (1)

On sait quel fut le sort de cet ouvrage : la censure y fit de nombreux retranche-

(1) Dernière page *de l'Allemagne.*

mens, et les phrases supprimées, qui ont été rétablies depuis, font par leur innocence même, la satire du gouvernement qui ne pouvoit les supporter. Toutefois, si chaque ligne paroît irrépréhensible, l'esprit général de la composition étoit trop contraire à l'intérêt du despotisme, toutes les passions égoïstes qu'il importoit alors de fomenter y étoient trop dévoilées et trop combattues, et si ce fut une injustice de faire saisir un tel livre, ce ne fut peut-être pas une inconséquence. On mit donc au pilon ces belles pages, et bientôt l'auteur en fut plus cruellement persécuté. Il y eut des hommes auxquels une pénétration infernale suggéra que c'étoit dans les objets de son affection qu'il falloit frapper madame de Staël. Son premier ami à tant de titres, M. de Montmorency, et une femme belle et aimable avec laquelle elle étoit liée, madame Recamier, furent condamnés à un exil perpétuel pour avoir été consoler le sien. Ce coup est un des plus cruels dont elle ait été atteinte; jamais douleur ne fut plus déchirante, et dès lors elle résolut

de quitter à tout prix une terre où elle croyoit répandre la contagion du malheur.

Entourée comme elle l'étoit, de surveillans et d'espions, la fuite paroissoit dangereuse autant que difficile. Il falloit traverser les armées pour aller chercher en Russie, non pas un asile, mais la seule mer dont le chemin lui fût encore ouvert. L'idée d'exposer sa fille aux dangers d'un tel voyage, celle de quitter tous ses amis, le tombeau de ses parens, la Suisse même qui, malgré la tristesse de ce séjour, étoit devenue pour elle une seconde patrie, celle enfin de fuir comme une criminelle à travers les terres et les mers; toutes ces idées l'épouvantoient ou lui déchiroient le cœur. Courageuse par fierté, elle avoit une imagination facile à alarmer, et les fantômes de la peur prenoient une terrible réalité pour elle. Ses craintes, ses irrésolutions, les combats qui se livroient en elle, la mirent dans un état affreux; mais parmi les partis à prendre, il en est un qui n'a pas fixé un instant son attention. Une ligne d'éloge au tyran, une ligne qu'assurément elle eût su

amener et rédiger avec convenance, cette ligne qui lui auroit rendu la France, ses amis, l'exercice de son talent, les biens confisqués de son père, cette ligne elle n'a jamais admis la possibilité de l'écrire.

Ce fut pour fortifier son âme ébranlée qu'elle composa en 1812, peu avant son grand voyage, un écrit contre le suicide. Elle se reprochoit quelquefois d'avoir montré dans ses premiers ouvrages une sorte d'admiration pour le courage qu'exige cet acte coupable. Et bien qu'elle n'eût point eu d'autre dessein que celui de laver la mémoire de quelques infortunés, de la tache la moins méritée, celle de lâcheté, l'occasion de professer une meilleure doctrine s'étant présentée, elle la saisit avidement. Un double meurtre volontaire, accompagné de circonstances romanesques, avoit excité en Allemagne un enthousiasme insensé parmi les journalistes et les gens du monde. Madame de Staël sentit vivement le besoin de se séparer, dans cette occasion, de ceux qu'elle avoit vantés. Elle démêloit un mélange de vanité dans cette horrible scène; elle y

voyoit un mauvais mélodrame exécuté sur le réel, et vouloit montrer qu'une sorte d'affectation peut suivre jusque dans le moment suprême, ceux qui donnent ainsi leur propre mort en spectacle. Prenant son sujet sous un point de vue universel, elle emploie toute la force de son talent à développer les ressources que la religion et une morale élevée donnent à l'homme dans l'infortune. La douleur, dans cet écrit, est présentée comme un moyen régénérateur entre les mains de la Providence. Ne pas nous soustraire à l'action de la souffrance qui est destinée à nous perfectionner, étudier les lois et surtout l'esprit du christianisme, pour nous convaincre que cette religion condamne le suicide, et placer la dignité morale dans la résignation plutôt que dans la révolte; tels sont les conseils qu'elle donne aux malheureux. Elle avoit dans d'autres ouvrages admiré le christianisme et vanté les secours qu'il prodigue aux affligés; mais cela pouvoit se faire pour ainsi dire du dehors. Dans cet écrit, le dernier sur ces matières qu'elle ait com-

posé, elle se place au centre du système, et, malheureuse elle-même, elle adhère à la seule croyance qui sauve du désespoir, en consacrant la douleur.

Enfin, au printemps de 1812, c'est-à-dire au dernier des instans où la fuite étoit encore possible, madame de Staël se décida à partir. Elle avoit en quelque sorte épuisé ses forces dans l'incertitude; et quand après avoir franchi les frontières de la Suisse, il n'y eut plus moyen de reculer, son courage sembla l'avoir abandonnée. En lisant dans ses *Dix Années d'Exil* la relation de ce singulier voyage, on s'étonne qu'au milieu des dangers dont elle se formoit l'idée, elle ait pu observer, comme elle l'a fait, les pays qu'elle a si rapidement et si secrètement traversés. Ce moment le plus intéressant de tous à étudier touchoit à celui de la délivrance européenne. Et tandis que d'un côté les sentimens qui alloient causer une explosion si terrible étoient parvenus à leur dernier degré d'exaltation, de l'autre, une pusillanimité, une soumission presque ser-

viles sembloient caractériser les gouvernemens enlacés dans le grand filet de la politique bonapartiste.

Suivie de près par les armées françoises, madame de Staël ne respira pas même en Russie, car déjà ces armées étoient sur ses pas. Dans son effroi, elle fut sur le point de prendre la route de Constantinople pour se rendre en Grèce. Son dessein avoit toujours été de visiter la Grèce, et de puiser à la source, la couleur orientale qui devoit animer son poëme de *Richard-Cœur-de-Lion*. Mais la crainte d'exposer sa fille aux périls d'un tel voyage lui fit prendre le chemin de Moscou.

Rien n'est plus curieux que la manière dont madame de Staël avoit jugé le peuple russe. A travers la servitude, à travers la superstition et l'ignorance, elle avoit démêlé des traits admirables de caractère dans la nation, un superbe esprit public, allié à une douceur, à une mobilité d'imagination qui contrastent avec les passions les plus véhémentes. Elle voyoit ce peuple comme une race méridionale transplantée dans le

Nord. Le spectacle singulier d'une civilisation récente, entée sur les restes de l'ancien Orient, celui d'une nature et d'un climat terrible domptés en quelque sorte à force de magnificence, l'eussent vivement intéressée dans un autre moment; mais déjà s'avançoit l'armée françoise : madame de Staël partit de Moscou avec précipitation, et la flamme y dévora ses traces.

Son séjour à Pétersbourg ne fut pas long, car non-seulement elle ne s'y croyoit pas en sûreté, mais elle y éprouvoit des sentimens très-douloureux. Cette ville si belle, ses édifices splendides, une société aimable, des institutions naissantes qui donnoient le plus grand espoir, tout étoit menacé de destruction; des impressions opposées et également pénibles se joignoient à celles-là. L'exaltation nationale étoit extrême, et bien que cette disposition des esprits augmentât l'enthousiasme inspiré par la femme illustre qui n'avoit pas voulu fléchir sous le joug, l'idée qu'une telle effervescence alloit se diriger contre les François, remplissoit madame de Staël de terreur. La Suède, patrie de M. de Staël, lui offroit un asile plus

doux et plus sûr; et après quinze jours passés à Pétersbourg, elle se rendit à Stockholm.

Les désastres de cette année si redoutables pour l'Europe entière l'affectèrent profondément; mais dans une pareille situation d'âme, elle trouva quelque consolation à vivre en Suède sous la protection d'un héros françois auquel elle voua une amitié véritable. Comme lui, madame de Staël tenoit à la France par ses affections; à la cause européenne, par une espérance mêlée de bien des craintes; c'est en Suède qu'elle a publié l'écrit sur le Suicide, qu'elle a dédié au prince royal.

Au commencement de l'année suivante madame de Staël passa en Angleterre. Là, elle produisit la plus vive sensation. Recherchée d'abord comme prodige, elle excita toujours un égal empressement par ses ressources inépuisables et par le charme de son caractère. Aucune prévention contre les femmes qui se mêlent de politique, aucune de ces habitudes qui tendent à restreindre l'influence des femmes dans la société ne put tenir contre l'attrait qu'elle inspiroit. Bien-

tôt instruite de l'état du pays, elle étonne ces vieux défenseurs des libertés civiles par la justesse, par la netteté de ses vues, par son habileté à saisir l'intérêt du moment et celui de l'avenir. Comme en France, comme partout, son inclination l'avoit portée à se rattacher à l'opposition modérée et conservatrice, sans jamais se séparer entièrement du parti ministériel.

Toutefois le succès étoit une foible distraction pour madame de Staël, et bientôt un grand chagrin vint de nouveau bouleverser son âme. Ce fut en Angleterre qu'elle apprit la mort de son second fils, jeune homme dont le caractère fougueux lui avoit toujours donné des inquiétudes, mais dont les sentimens nobles et tendres étoient dignes des larmes qu'il a coûtées à sa famille.

Les impressions de madame de Staël à son retour en France ont été décrites par elle dans ses *Considérations sur la Révolution françoise*, le seul de ses ouvrages dont il me reste à parler.

Considérations sur la Révolution françoise.

Quoique madame de Staël eût communiqué successivement les diverses parties de son manuscrit à ses amis, quand ce monument s'est présenté à leurs regards dans son entier, ils ont été étonnés de son imposante grandeur. Peut-être est-ce l'effet d'une imagination frappée, mais je ne sais quel éclat d'immortalité m'a semblé l'envelopper. Cette vie si ardente, si animée, est pourtant de la vie éternelle; ce mouvement si actif, si soutenu, n'est plus celui des passions. L'âme qui s'adresse à nous plane dans une région supérieure; elle est parvenue à ce point d'élévation où les objets terrestres paroissent encore revêtus de leurs plus riches couleurs, mais où ils se montrent dans leur ensemble, et où déjà l'on respire l'air du ciel.

Quelque idée que madame de Staël eût donnée de sa capacité, il y a une telle hauteur de pensée dans cet ouvrage, qu'il faut avoir devant les yeux toute sa vie, pour

concevoir qu'elle-même ait pu l'écrire. C'est le fruit du passé le plus instructif dans une intelligence occupée d'avenir. L'éducation politique qu'avoient donnée à madame de Staël les deux ministères de son père et les diverses phases de la révolution; l'expérience qu'elle avoit faite des maux infligés par la tyrannie, ses voyages dans toute l'Europe, et surtout ce séjour en Angleterre où la vue d'une belle constitution en activité lui avoit appris ce que n'enseigne point la théorie, et où toutes ses idées sur la législation s'étoient mûries dans des discussions avec les hommes les plus distingués; voilà ce qui l'a mise en état de composer un tel livre. Et si l'on songe au mouvement imprimé à cette masse de pensées par l'effroi que causa à madame de Staël le retour de Bonaparte, par l'alternative de ses craintes et de ses espérances durant les désastreux cent jours, enfin par la douleur de revoir la France envahie; on s'expliquera l'élan, la vivacité qui s'allient dans cet ouvrage au calme de la réflexion. Elle étoit peut-être dans la position la plus favorable à un grand

écrivain, celle où un repos extérieur succède à des agitations violentes, et où les facultés exaltées par la lutte prennent une nouvelle direction.

Deux grands motifs ont animé madame de Staël. Écrire la vie politique de son père, étoit à ses yeux un devoir sacré dont elle ne vouloit pas retarder l'accomplissement; mais quand elle a vu la liberté, l'indépendance nationale, et par conséquent la monarchie dans un état vacillant et précaire en France, elle s'est encore proposé un autre but. Celle qui lisoit l'explication du présent dans le passé, et de l'avenir dans le présent; celle qui croyoit voir avec les dangers les moyens d'y échapper, a pu se sentir appelée à dire la vérité. L'idée d'une si haute vocation a calmé à la fois et inspiré tout son être. Sans enthousiasme pour le bien elle n'eût pas écrit un tel livre; avec une exaltation passagère, elle ne l'eût pas écrit non plus. Excitée par la volonté ardente et ferme de montrer la nécessité de la morale dans la politique, elle associe son père à son grand dessein. Regardant

M. Necker et elle-même comme deux avocats d'une seule cause, elle prouve par les faits ce qu'il avoit posé en principe; c'est que tout ce qui est fondé sur la perversité doit nécessairement s'écrouler. Jamais on n'a été plus inaccessible à tout calcul de succès, à tout ménagement de prudence. Aussi madame de Staël, qui étoit toujours prête à accueillir les observations de ses amis, a-t-elle uniformément répondu à leurs réflexions circonspectes, *c'est la vérité, je la pense, et je la dirai.* Il semble qu'elle ait eu le pressentiment que rien ne pourroit bientôt l'atteindre. La juste appréciation des choses humaines, l'élévation, la douceur même qui caractérisent les derniers momens de la vie, paroissent s'unir chez elle à toute la force de la jeunesse.

Si la forme de la composition n'eût pas été imposée à madame de Staël par ses différens buts, on pourroit y relever quelques défauts. Trois sujets analogues, la biographie d'un ministre d'état, l'histoire d'une période agitée de troubles politiques, et l'exposé d'une théorie des gouvernemens;

rentrent par la nature du travail sans cesse les uns dans les autres; et il résulte de là que le tout et les parties ne se dessinent pas bien nettement dans l'esprit. Mais s'il n'y a pas unité de plan dans l'ouvrage, il y a une admirable unité d'inspiration. C'est madame de Staël elle-même avec sa pénétration, ses sentimens vifs et généreux, qui est l'idée centrale de son livre, et cette idée, on la saisit complétement. D'ailleurs, le titre qu'elle a choisi est si vague et si modeste, qu'elle est sûre de tenir plus qu'elle n'a promis. On ne peut exiger ni une histoire, ni une théorie complète de l'auteur qui n'annonce que des *Considérations*. Je ne ferai donc pas un extrait régulier d'un livre qui se prête difficilement à l'analyse, et je me contenterai de considérer dans madame de Staël le biographe, l'historien et le publiciste.

La biographie doit être jugée relativement à son but. Savoir si la relation de la vie politique de M. Necker ajouteroit ou non au mérite de l'ouvrage qu'écrivoit sa fille, n'étoit pas pour elle la question. Nui-

roit-elle à son père, comme on le prétendoit, en faisant de nouveau parler de lui? Elle étoit fondée à ne pas le croire. Madame de Staël ne demandoit pas mieux que d'appeler l'examen sur une telle conduite; et quand son livre eût suscité quelques vains propos, n'étoit-il pas fait pour leur survivre? Elle ne pouvoit pas, d'ailleurs, quand elle l'eût désiré, vouer son père à l'obscurité; car l'histoire voudra savoir ce qu'étoit au vrai M. Necker. L'avenir croira-t-il sa fille? dira-t-on. Oui, il la croira, qu'il le veuille ou non, si on peut le dire. Il n'est pas aisé de résister à l'ascendant d'une telle conviction; et qu'importe qu'on ait récusé d'avance madame de Staël, si finalement elle persuade?

Elle se met de toutes manières en mesure d'être écoutée. Revenue de l'espoir de persuader sur un tel sujet par de l'enthousiasme, elle se retranche dans les faits. Elle voit M. Necker dans le siècle où il a vécu, et reconnoît que sa délicate moralité l'inquiétoit de trop de scrupules pour qu'il pût maîtriser des circonstances si fortes;

mais croyant que du moins les résultats seront appréciés, elle récapitule les titres incontestables de son père à la reconnoissance publique, et semble dire, avec un accent douloureusement concentré : Ceci, du moins, on ne me le contestera pas.

Espérons que son sentiment l'a bien conseillée, et qu'elle aura du moins affoibli d'inconcevables préventions. Elle a dû relever le mérite de M. Necker comme homme d'état, en faisant toucher au doigt la justesse de ses prédictions ; comme écrivain, en forçant les indifférens à lire ses éloquentes pages ; et puisqu'à travers la diversité des genres on ne peut méconnoître la parenté des deux talens, pourquoi n'accorder qu'à madame de Staël seule le tribut d'éloges qu'elle eût trouvé si juste et si doux de partager avec son père ?

Désirant éviter les discussions politiques, je m'arrêterai peu à considérer madame de Staël comme publiciste. Son admiration pour la constitution angloise étoit le fruit de l'étude et de la réflexion. Elle la voyoit comme la meilleure théorie réalisée,

comme le chef-d'œuvre combiné de la sagesse et du temps. Les principes sur lesquels cette constitution repose, ces principes déjà consacrés en France par la Charte, devoient, selon madame de Staël, assurer le bonheur national lorsqu'ils seroient bien compris et sincèrement adoptés. Une telle opinion prouve déjà à elle seule une grande sincérité d'intentions, car on n'a point de dessein ultérieur quand on s'attache à un système éprouvé, et qui ne mène à aucun autre.

L'application d'un pareil système à un pays continental, à un peuple bien différent du peuple anglois pour les mœurs et le caractère, offroit des difficultés que madame de Staël s'est appliquée à résoudre. Il étoit très-permis sans doute de combattre ses argumens; mais du moins il ne falloit pas l'accuser de se livrer à des idées d'imagination, quand elle n'a fait autre chose qu'admettre les conséquences de la forme de gouvernement qu'elle préféroit. Comment, par exemple, a-t-on pu voir l'effet d'une foiblesse de femme dans l'importance qu'elle attribue aux noms historiques? Sin-

cèrement attachée à la monarchie limitée, elle pensoit que l'hérédité ne peut pas se soutenir isolée sur le trône, et qu'il faut lui donner une sorte de continuité au dehors dans une noblesse constitutionnelle. Or, une chambre héréditaire ne pouvant à perpétuité être composée de grands hommes, elle doit l'être de grands noms, de noms qu'une gloire récente ou ancienne recommande aux siècles futurs. Si les députés électifs représentent les lumières actuelles d'une nation, les pairs doivent être l'emblème de ses destinées successives.

Il semble que le pacte offert dans cet ouvrage ne devroit pas être refusé, ce pacte honorable si loyalement proposé. Jamais la liberté, jamais l'humanité et la justice ne trouveront un défenseur plus zélé. Déjà chaque parti s'est appuyé sur les raisonnemens de madame de Staël, et s'est armé, ainsi qu'on l'a dit, de son talent; mais ce n'est pas qu'elle ait passé de l'un à l'autre; elle est restée sur la ligne de la raison, et chacun dans la moitié équitable et modérée de son opinion s'est trouvé d'accord avec elle.

Aussi la voix qui se fait entendre dans cet ouvrage a-t-elle été écoutée en France et hors de France, avec la plus sérieuse attention. Elle a fait rentrer un moment les hommes passionnés en eux-mêmes; et pour la masse impartiale, elle a avancé de plusieurs années l'effet instructif du temps. C'est la première fois que l'apologie des idées libérales a fait impression sur ceux qui étoient intéressés à les repousser.

La partie historique est celle où l'auteur se présente avec l'éclat le plus grand peut-être, et sûrement le plus inattendu. Le point de vue moral choisi par madame de Staël devient, dans ses tableaux, singulièrement frappant et varié. Prenant toujours le cœur humain pour sujet, elle en fait apercevoir les ressorts secrets à travers tous les événemens de la vie. Elle peint tour à tour les crises violentes des passions, l'agonie du remords, et jusqu'aux misérables agitations de la vanité. Toujours éloquente, souvent gracieuse et naïve, elle est parfois terrible et foudroyante dans son indignation. Nul historien avant elle n'avoit aussi

nettement dégagé la défense de la liberté de celle des forfaits commis en son nom. Elle expose ces forfaits sans atténuation, sans excuse, frémissant à l'idée du crime, et ne trouvant la force de surmonter l'horreur d'une telle idée que dans le désir de rendre le retour du crime impossible en montrant son inutilité. L'énergie, l'intensité du sentiment moral peuvent seules expliquer l'effet de ce livre, et ce qui rend cet effet si fort, c'est qu'il n'y a point de palliation.

Si madame de Staël a frappé d'anathème les mauvais motifs, elle n'a point épargné les erreurs ni les bévues. Tout vice comme toute borne du cœur et de l'esprit est mis par elle à découvert. En disant tant de vérités, comment n'a-t-elle pas offensé davantage? C'est qu'elle distribue le blâme avec impartialité, c'est que le plaisir d'entendre si bien relever les torts de ses ennemis a un peu consolé chacun du mal qu'elle a dit de lui-même; c'est surtout qu'on voit son motif. A-t-elle voulu blesser, humilier? non, sans doute. La peine qu'elle cause est l'effet inévitable et non le but.

Il lui falloit retracer la faute pour montrer qu'elle a trouvé son châtiment; et la justice divine ne peut être manifestée que par la foiblesse humaine.

Aussi a-t-elle de l'indignation, et jamais de la haine; du courroux, et jamais du ressentiment. Chez elle, l'animosité ne tenoit pas sur les individus, si on peut s'exprimer ainsi, et elle en faisoit bientôt du blâme pour les maximes de conduite. Les mémoires qu'elle avoit ébauchés sous le titre de *Dix années d'exil*, au moment où le triomphe de la tyrannie excitoit en elle la plus grande révolte, ces mémoires ne lui ont fourni que des matériaux ou quelques fragmens épars, et elle a tout retravaillé avec la modération d'une âme apaisée. C'est parce qu'elle a vu, comme elle le dit, un système dans Bonaparte, qu'elle analyse son caractère et sa politique avec un scalpel si rigoureux. Il est à ses yeux le génie de l'ardent égoïsme, l'être qui avoit arboré l'étendard de l'intérêt personnel, du profond dédain pour la Divinité et pour les hommes. Jamais exemple plus éclatant, plus terrible, ne pouvoit être

choisi pour montrer le danger des principes qu'elle avoit toujours combattus. C'est surtout à titre d'idée générale qu'elle l'attaque, et celui dont l'histoire réelle semble être un apologue oriental, ne pouvoit échapper à la moralité qu'elle en tire.

Il se présente ici une observation à faire. Madame de Staël est l'auteur qui a le mieux établi, en théorie, que la morale ne doit pas être fondée sur l'utilité personnelle, ni même sur l'intérêt particulier d'une nation; et d'un autre côté, elle est encore l'écrivain qui a le plus irrésistiblement prouvé par les faits que les hommes et les peuples marchent vers la prospérité ou la ruine, selon qu'ils observent ou qu'ils négligent les saintes lois de la justice. Haute et lumineuse raison dans les deux cas, puisque l'avantage de l'individu et de l'état est bien ordinairement le résultat d'une conduite irréprochable; mais si cet avantage est présenté comme un but, chacun croira trouver mille chemins plus courts que celui de l'équité pour parvenir à ce but même.

Mais qui méconnoîtra chez madame de

Staël l'amour de la patrie dans sa plus grande vivacité? un amour souffrant, irrité, blessé, qui a parfois besoin de l'expression acerbe. C'est là ce qui fait couler son sang avec rapidité, ce qui l'inspire toujours, ce qui la trouble quelquefois, ce qui dicte jusqu'aux éloges qu'elle donne à une nation étrangère. L'Angleterre n'est à ses yeux que la France future. Voilà où vous arriverez, semble-t-elle dire, et il falloit bien vanter le but pour animer la marche. Elle admire sans doute le noble caractère anglois; mais c'est comme le fruit tardif des plus belles institutions; et la créature humaine, l'œuvre intelligente de Dieu lui paroît égale, si ce n'est supérieure, en France. Quelle énergie! quelle susceptibilité sur tout ce qui tient à l'honneur national! Quelle indignation à l'idée que les François ne seroient pas faits pour la liberté! quel frémissement à la vue des étrangers dans Paris! quel superbe courroux à la pensée du partage de la France! Il faut considérer le mouvement général, la tendance de ce livre, et non s'arrêter à quelques détails que madame de Staël

eût peut-être supprimés ou modifiés. (1)

Les sentimens de l'auteur se révèlent toujours involontairement. Jamais on ne lui voit développer ses motifs pour son propre compte ; jamais surtout ils ne lui servent de moyen de justification. Madame de Staël n'a pas seulement conçu l'idée qu'on pût la calomnier ; et voilà pourquoi sa marche est si ferme, si hardie même. Elle a osé célébrer le réveil redoutable de la liberté ; elle a le courage d'avouer qu'il a été des momens où il eût fallu désirer la guerre civile. De même encore, elle ne craint pas de relever ce qu'il pouvoit y avoir de grand chez des hommes justement marqués du sceau de la réprobation pu-

(1) Elle revoyoit ses ouvrages sous un jour tout nouveau en les faisant imprimer, et la correction des épreuves étoit pour elle une seconde composition. Les éditeurs ont mis un tel sentiment de devoir à conserver sa pensée, que dans le travail indispensable dont ils se sont chargés, peut-être ont-ils laissé plus intact ce qui contredisoit un peu leur opinion que ce qui l'exprimoit, parce qu'ils craignoient davantage de toucher à la lettre, quand rien en eux-mêmes ne leur répondoit de l'esprit.

blique. Elle confesse avec ingénuité tous ses engoûmens, toutes ses illusions de jeunesse. Il semble qu'elle a transmis son âme à son lecteur et que c'est par ses pairs qu'elle est jugée.

On peut observer encore que jamais madame de Staël n'a moins parlé de religion que dans cet ouvrage. Elle y montre souvent une grande irritation contre l'intolérance, elle se prononce contre l'idée d'un culte payé par le gouvernement, contre l'influence du clergé dans les affaires d'état; mais un sentiment religieux perce à chaque instant dans cet écrit. La morale chrétienne y est pour ainsi dire infuse, et c'est la première fois qu'on l'a vue appliquée à la politique du siècle.

Le talent du peintre est bien remarquable chez madame de Staël. Quelque envie qu'elle ait d'arriver à un résultat moral, aussitôt qu'elle est saisie pas ses souvenirs, elle met en scène la chose même sans autre idée que celle de la représenter vivement. Cela seul affoiblit déjà nos préventions : en nous replongeant irrésistiblement dans le

passé, cet ouvrage dissipe l'illusion naturelle qui reporte nos sentimens actuels sur les temps écoulés, et nous fait aimer et haïr en arrière sans égard à nos anciennes impressions. Il nous oblige à passer en revue nos propres erreurs, et par là il nous prépare à l'indulgence. Aussi, malgré toute sa sévérité, ce livre invite à pardonner; il dispose le cœur à l'oubli et à l'espérance, et s'il a avancé le règne de quelques opinions, c'est encore parce qu'il a souvent adouci leurs adversaires.

Cette lecture où tout se retrouve, se fait avec une extrême rapidité. Le cœur bat au renouvellement de tant de scènes si fortes; l'attente recommence, et il semble que tous les lots soient remis dans l'urne du sort. On lit d'une seule haleine ce qui paroît écrit d'un seul trait. L'expression si vive et si originale n'arrête point, ou court à travers les remarques les plus heureuses, et l'évidence nous frappe tellement, qu'on oublie la difficulté de la mettre au jour. Il y a peut-être moins d'esprit donné pour tel dans cet ouvrage que dans les autres,

et cependant aucun ne laisse à ce point la conviction d'une transcendante supériorité.

C'est là, sans doute, une belle manière d'écrire l'histoire, une réunion nouvelle du génie philosophique qui plane au-dessus des événemens pour en déduire les causes, avec le talent dramatique qui excite un intérêt puissant par la frappante représentation des choses et des hommes. Une sorte d'inspiration prodigieusement élevée résulte de ce mélange; il semble que cette peinture de la réalité, ainsi que les tableaux fantastiques d'Homère, nous montre les passions, ces divinités irritées, préparant les scènes terribles dont on ne tarde pas à contempler l'accomplissement. Mais ce qu'un tel livre rappelle surtout, c'est l'étonnante conversation de madame de Staël. Là, sont ces portraits si spirituels où elle frappoit droit sur l'idée saillante d'un caractère, ces anecdotes piquantes, ces récits de certaines occurrences de sa propre vie où elle se mettoit elle-même en contraste avec les êtres qui lui ressembloient le moins. Là, sont en-

core ces explosions de sensibilité, ces mots qui forçoient leur passage à travers son émotion, et qui l'ébranloient elle-même, comme ils attendrissoient les autres. La vie de madame de Staël est fixée sous plusieurs rapports dans cet ouvrage, et jamais on ne parlera d'elle comme lui.

De plus, on retrouve là un certain cachet promptement et fermement appliqué qui la distinguoit encore. Elle met un point final à tous les jugemens, elle dit le dernier mot sur chacun et sur chaque chose. On l'écoute, en conséquence, bien plus qu'on ne la lit; et ce qui prouve le mieux le mérite de l'ouvrage, c'est qu'il est comme impossible de le juger littérairement.

Aussi, quand le but est si élevé, quand le sentiment est si vif et si noble, toute louange sur les moyens d'exécution devient puérile. Madame de Staël a inspiré ce qu'elle éprouvoit; voilà le vrai succès de son livre. Elle a fait connoître une liberté protectrice et non hostile, une liberté amie de toute grandeur et non de tout nivellement, une liberté dont le culte se compose d'amour et

non de haine et d'envie; une liberté enfin que l'on ne distingueroit plus de la justice, si le temps avoit consacré et mieux défini ses droits.

Examen général du talent de madame de Staël.

Après avoir cherché madame de Staël dans tous ses écrits, j'essaierai de la retrouver encore dans l'ensemble de son talent. Ce qui me semble caractériser et ce talent et elle-même, c'est la fusion intime et les proportions égales entre l'esprit, le sentiment et l'imagination. Et tandis que chez la plupart des écrivains et des hommes on peut aisément déterminer lequel de ces élémens domine, il est impossible de nommer celui qui l'emporte chez elle, et très-difficile de les considérer séparément.

De là vient qu'elle n'a rien sacrifié de ce qui honore l'humanité. La religion et les lumières ont eu jusqu'à elle séparément leurs défenseurs. Ces deux grandes causes ont été plaidées, pour ainsi dire, contradictoirement; chacune se trouvant étran-

gère à tout un système d'idées, il y a eu sous ce rapport une division cachée parmi les hommes ; les uns ne paroissant tolérer le règne de la raison, et les autres celui de la foi, que par pure condescendance.

Madame de Staël seule a embrassé avec un même zèle le parti des lumières et celui de la religion ; elle seule a adopté du fond du cœur ce qu'il y avoit de mieux dans les divers âges ; combattant d'un côté les préjugés et l'ignorance ancienne, de l'autre, l'égoïsme et l'incrédulité modernes.

L'écrivain avec lequel on seroit le plus tenté de la comparer, c'est Rousseau, parce qu'il avoit la même réunion de facultés ; mais il diffère d'elle en ce qu'il ne les a pas dirigées vers un but commun. Il a souvent abjuré la plus noble moitié de lui-même, et employant toute la subtilité de son esprit à démentir ses sentimens, il a été sceptique dans la philosophie, et haineux dans la vie, avec cette chaleur d'âme qui donne la foi et l'amour. C'étoit un maître plus consommé dans son art ; ses compositions sont plus achevées, plus profon-

dément méditées peut-être, et pourtant moins de bonne foi, plus de déclamations, plus de sophismes, le mettent comme penseur au-dessous d'elle, tandis que son farouche orgueil, son caractère âpre et sauvage, communiquent à son talent une sombre ardeur qui ne ressemble en rien à la flamme généreuse de madame de Staël. Le genre humain que Rousseau croyoit aimer, n'étoit qu'un idéal inconnu à lui-même. Madame de Staël chérit ce qui l'entoure, et reporte sur l'humanité son affection pour ses proches. Ce qu'il peut manquer en fini précieux à sa diction, est plus que racheté par le charme du premier mouvement, par la fraîcheur de l'inspiration, si on ose le dire. C'est l'onde qui sort toute vive de la source, et qui brille quand elle court.

Mais on observe dans son talent autre chose encore que cette réunion d'esprits divers. Il y a une originalité marquée dans chacun, et pourtant ils portent tous un sceau pareil qui appartient en propre à madame de Staël. Ce cachet particulier est

dû à son caractère, à la force, ainsi qu'à la nature mobile de ses impressions, à des élans subits d'indignation, de compassion, de fierté, et aussi à ce qu'elle ne cesse jamais d'être femme.

Voilà peut-être le secret de son charme. Elle s'adresse à titre de femme à son lecteur, elle se met personnellement en relation avec lui pour lui dire ce qu'elle a et ce qu'il a aussi dans l'âme; mais ce titre, elle n'ignore pas qu'il l'oublieroit bientôt, si elle cessoit de lui paroître aimable ou piquante; ainsi, soit qu'elle cherche à l'éclairer ou à l'éblouir, jamais elle ne l'écrase de sa supériorité, jamais elle ne s'arroge aucune prééminence. Il semble que le hasard lui ait donné une bonne place au spectacle des choses morales, et elle raconte les idées.

Parfois, aussi, elle se présente comme un enfant qui guideroit un homme sage, dont la vue seroit un peu trouble. Elle explique à celui-ci tout ce qu'il apercevoit confusément, et le place à un beau soleil pour qu'il voie un peu plus clair lui-même. Quand elle vient à le mener dans des sen-

tiers escarpés et difficiles, elle lui dit prenez courage, vous serez bien aise d'avoir passé ici, nous nous en tirerons bientôt vous et moi. Cherchant toujours à lui rendre la route agréable, elle se met en scène pour le divertir, en se moquant un peu des vives impressions qu'elle reçoit. Les personnes, les paroles, les visages, les accens, les attitudes, les habits, tout la frappe en effet, tout est caractéristique dans ses tableaux. Elle se connoît comme le reste, et cet instinct aveugle qui décide si souvent de nos répugnances et de nos goûts, est en elle un sentiment motivé dont elle se rend clairement compte.

La netteté de ses aperçus est telle qu'on oublie leur extrême finesse. Elle n'a point de vaine subtilité et ne force point ses lecteurs à discerner l'imperceptible, mais tout grandit entre ses mains. Son attention entière se porte un instant sur chaque point, et il devient si distinct pour elle qu'aucun rapport ne lui échappe; mais elle a soin de rattacher les fils trop déliés à d'autres plus forts dont on reconnoît l'im-

portance. On passe ainsi facilement des détails à l'ensemble avec elle, et l'on se trouve tout à coup à la racine des idées, quand on croyoit ne faire qu'en suivre les dernières ramifications.

Une des causes du plaisir qu'elle donne, c'est celui qu'elle prend à regarder toutes choses, à contempler les faces nombreuses et brillantes que lui présentent les objets. Cette personne si sensible aux découvertes des autres, paroît jouir aussi des siennes. Elle produit de nouvelles impressions sur elle-même par le jeu de son propre esprit, et alors ses pensées, comme des fusées étincelantes, jaillissent de toutes parts sur la route.

Néanmoins on s'est plaint d'éprouver quelque fatigue en lisant ses ouvrages, à l'exception pourtant du premier et du dernier. Une sensation est un fait sur lequel il n'y a pas à disputer, et si celle-là étoit assez générale pour mériter d'être comptée, il faudroit l'attribuer à deux causes, l'une, la multitude de ses idées, et l'autre quelques défauts de style, sensibles surtout

dans la seconde période de sa carrière.

La richesse des pensées est extraordinaire chez elle. Peut-être aucun écrivain ne l'a-t-il égalée sous ce rapport. Qu'on prenne au hasard trois de ses pages, et trois pages de l'auteur le plus spirituel, il est à parier que le nombre des idées originales et marquantes sera supérieur chez madame de Staël. Ce n'est pas qu'elle affecte la concision, chaque pensée est bien revêtue des mots nécessaires; mais on n'est pas accoutumé à voir tant de pensées ensemble, et peut-être y en a-t-il trop. Peut-être certaines phrases qui ne sont que du remplissage pour le raisonnement, font elles sur notre âme l'effet de ces morceaux de drap dans les clavecins, qui étouffent le retentissement d'une corde avant qu'on en frappe une autre. La succession des pensées est trop rapide, trop continue chez madame de Staël, pour le mouvement moyen des esprits; elle est la déesse de l'abondance; elle répand à pleines mains des épis, des perles, des roses, des rubans et des diadèmes. On ne veut rien laisser échapper,

parce que tout a sa valeur; mais il se peut qu'on se fatigue à recueillir.

Le style périodique, dont la mode passe maintenant, avoit l'avantage de donner de l'espace au développement du sentiment en forçant la phrase à accomplir une révolution musicale. Mais comme les pensées de M. Necker avoient perdu de leur relief par l'abus qu'il a fait de l'harmonie, sa fille a pris un genre différent, et elle a été en effet bien plus brillante; mais peut-être auroit-elle eu quelquefois besoin d'une forme qui l'obligeât à ralentir sa marche.

On a encore reproché un peu d'obscurité aux anciens ouvrages de madame de Staël. Ce défaut vient de ce qu'elle faisoit usage, dans sa jeunesse, d'une langue assez particulière, qui, depuis, a été en partie abandonnée par elle, et en partie apprise et finalement aimée par le public; il vient ensuite de ce qu'elle n'a pas d'abord trouvé la manière qui convenoit le mieux à son talent. Il s'est toujours présenté à son imagination féconde une foule d'aperçus

accessoires qu'il eût été grand dommage de ne pas indiquer; mais lorsqu'elle vouloit les réunir avec l'idée principale, il en résultoit de la confusion : elle forçoit ainsi son lecteur à embrasser des rapports trop éloignés. Depuis, elle a pris le parti de rompre net le fil de son discours, et quand elle a donné ses saillies d'imagination pour ce qu'elles étoient, on l'a trouvée plus claire et plus originale tout ensemble.

Il a donc manqué long-temps quelque chose aux ouvrages de madame de Staël sous le rapport de l'art, c'est-à-dire, sous le rapport de la correspondance parfaite d'une composition, avec les facultés des hommes pour lesquels elle est faite. Ce n'étoit pas non plus en artiste qu'elle travailloit, et elle ne voyoit pas ses œuvres hors d'elle-même à part de ses sentimens ou de ses opinions. En parlant de ses projets littéraires, elle disoit toujours, *je montrerai, je prouverai, je ferai comprendre*; et non je composerai un morceau sur un tel sujet. Buffon repolissant toute sa vie sa

description du *Cygne,* Rousseau recopiant de sa propre main pour madame de Luxembourg sa *Nouvelle Héloïse* déjà imprimée, sont des peintres qui se complaisent dans l'œuvre de leurs mains. Ils s'arrêtent devant la forme qu'ils ont créée et l'admirent. Madame de Staël ne s'occupe que de l'esprit. La parole n'est à ses yeux qu'un instrument; et quoique l'expression soit presque toujours très-heureuse, son mérite tient à ce qu'elle représente, plus encore qu'à ce qu'elle est.

Dans les écrits de madame de Staël l'enchaînement des pensées est toujours motivé, mais il l'est par le sentiment qui les inspire: toutes marchent vers le même but, mais rangées dans l'ordre naturel de leur naissance, plutôt que disposées avec recherche. Aussi peut-on trouver ailleurs des contrastes plus habilement ménagés, des combinaisons d'effets plus savantes. Chez elle on reconnoît partout la trace d'un esprit brillant en conversation, auquel il survient des éclairs à l'improviste. Souvent un aperçu très-lumineux et plus important que l'objet

traité, interrompt un discours léger par son ton et sa matière; plus souvent encore une discussion abstraite est ranimée par un trait inattendu, et la femme aimable vient chasser le philosophe.

Une espèce d'insouciance sur le prix qu'on attachera à ses découvertes, se fait souvent remarquer en elle. C'est le fruit de cet immense pouvoir de création qui lui donne la certitude de se renouveler sans cesse; mais cela vient particulièrement de ce que tout entière à son objet, elle perd de vue sa réputation littéraire. Madame de Staël veut faire avancer l'esprit humain, elle veut ranimer chez ses contemporains, chez les François surtout, ces mêmes puissances de l'âme qui sont si actives en elle. On l'auroit vue se dévouer, s'il l'eût fallu, pour les causes qu'elle a soutenues, et elle est peut-être, hors des lettres sacrées, le seul écrivain supérieur dont le principal but ait été plus noble que la gloire.

Plus ses louables motifs se sont développés, plus aussi le mérite de ses ouvrages a été grand. Elle avoit toujours écrit

d'impulsion, mais une inspiration dont l'origine est personnelle, n'imprime point au talent son caractère le plus auguste. Ce n'est pas seulement pour la manière que madame de Staël a gagné; l'excellence toujours croissante du fond et de la forme dans ses livres, semble tenir à une marche analogue dans son existence intime. Il y a eu plus d'harmonie en elle-même, et plus aussi entre elle et les autres. Sa chaleur, portée tout entière dans un beau sentiment de moralité, a vivifié une sphère plus étendue, a été en même temps plus égale et plus communicative; ses mouvemens mieux réglés se sont transmis davantage au dehors. L'effervescence de la jeunesse n'augmentoit pas ses forces réelles; en elle, l'ardeur de l'âme n'avoit pas besoin de celle du sang.

Si aucune des productions de madame de Staël n'est tout-à-fait elle, son âme est répandue dans toutes. Il sera difficile de recomposer par la pensée cet être prodigieux, mais la postérité retrouvera dispersé ce que nous avons possédé dans sa

plus étonnante, comme dans sa plus aimable réunion. Ceux qui veulent écrire surtout, liront et reliront ses ouvrages, non pas assurément qu'ils doivent viser à imiter une originalité qui, chez eux, ne mériteroit plus ce titre; mais parce qu'ils y trouveront les deux élémens de la création, le mouvement et la matière. Ils pourront puiser indéfiniment dans cette mine, et sans qu'on s'en doute, parce que tout ce qu'elle renferme n'a pas été mis en œuvre. A une seconde, à une troisième lecture, on trouve avec surprise des idées qu'on n'avoit pas encore remarquées, des idées que nous croyions avoir acquises par l'effet de notre propre expérience. Ces livres, où tout semble dit, invitent encore à réfléchir; et ils ouvrent à l'esprit plus de routes, que celui de l'auteur n'a eu le temps d'en parcourir.

En tout, les ouvrages de madame de Staël paroissent appartenir à des temps nouveaux. Ils annoncent, comme ils tendent à amener une autre période dans la société et dans les lettres; l'âge des pensées

fortes, généreuses, vivantes; des sentimens venant du fond du cœur. Elle a donné l'idée d'une littérature, en quelque sorte plus parlée qu'écrite, d'un genre dans lequel l'improvisation des assemblées nationales pour la politique, l'abandon des confidences pour l'expression de la passion, et les saillies de conversation pour l'observation de la société, nous disent quelque chose de plus intime et de plus fort, que ne l'a jamais fait la rhétorique étudiée.

Ainsi l'art littéraire aura été relevé par elle. Ce ne sera plus une industrie oiseuse, un moyen de réveiller l'image d'une vaine beauté dans nos cœurs. Il tiendra de plus près à la vie, et y exercera plus d'influence; il offrira moins le travail de l'homme, que l'homme lui-même en rapport avec l'immortalité. Il sera l'expression générale des plus nobles vœux; le dépôt des pensées qui se réaliseront un jour dans des institutions ou des entreprises utiles, et l'avenir y existera tout entier.

SECONDE PARTIE.

VIE DOMESTIQUE ET SOCIALE DE MADAME DE STAEL.

Il est temps de considérer madame de Staël en elle-même, et de la peindre immédiatement d'après mes souvenirs. Tâche douloureuse et difficile, tâche qu'il faut remplir sans trop l'envisager, en s'abandonnant au genre de sentiment qui entraîne, et en réprimant celui qui arrêteroit à chaque pas.

Je présenterai donc cette femme illustre sous les rapports qui m'ont été le mieux connus, ou qui me semblent le plus caractéristiques. Sans m'astreindre en aucune manière à suivre l'ordre des temps, je la montrerai d'abord telle que je l'ai vue durant la vie de son père, me réservant d'indiquer plus tard les changemens presque tous avantageux que le temps a opérés en elle.

Relations domestiques.

Quand on veut se faire une idée juste de madame de Staël, c'est dans ses affections qu'il importe de la contempler. Assez de gens sont portés à croire que chez une femme aussi célèbre, l'amour-propre devoit être en première ligne. Mais, s'il en eût été ainsi, sa destinée eût été plus heureuse, car ses succès pouvoient suffire à un bonheur fondé sur la vanité. Il faut avoir vu madame de Staël dévorée par ses peines, il faut l'avoir vue étrangère à sa gloire, et prête mille fois à sacrifier le fruit de ses travaux aux objets de ses affections, pour rester certain que l'être aimant étoit en elle au centre, et que sa véritable vie étoit celle du cœur.

On a dit, avec plus de vraisemblance, que la grande imagination de madame de Staël entroit pour beaucoup dans tous ses sentimens; mais cela aussi est injuste. Il est sans doute difficile de faire exactement la part d'une faculté qui, dans l'attachement le plus vrai, dispose des craintes et des espérances, qui grossit tour à tour les

agrémens et les torts de ceux qui nous sont chers. Toutefois, il n'y avoit rien de chimérique dans les affections de madame de Staël. Elle ne se figuroit pas qu'elle aimoit; sa tendresse étoit réelle et profonde, mais son pauvre cœur a souvent été en proie aux fantômes de son imagination.

Rien d'étranger au sentiment n'altéroit chez madame de Staël la pureté de ses motifs lorsqu'elle aimoit. Elle n'avoit aucune ambition de subjuguer, de diriger; on ne lui voyoit pas non plus cette susceptibilité inquiète sur les moindres nuances de ce qu'elle inspiroit, qui caractérise, si on peut le dire, la vanité du cœur. Ceux dont le premier objet est eux-mêmes, sont peut-être les plus jaloux du culte qu'on rend à cet objet; et ce qui leur plaît chez les autres n'est souvent que l'admiration qu'ils leur font éprouver. Il n'en étoit pas ainsi de madame de Staël, elle chérissoit dans ses amis leurs qualités plus encore que leur enthousiasme; et, comme elle aimoit franchement, elle trouvoit aussi fort simple d'être aimée. De même, l'élévation de ses sen-

timens lui inspiroit une généreuse confiance dans l'estime de ceux qui la connoissoient, et elle pouvoit supporter de leur part beaucoup de reproches sans s'offenser. C'étoit en grand et d'après la conduite qu'elle jugeoit des sentimens; les actions lui paroissant après tout, la meilleure manière d'apprécier les mouvemens du cœur. Ainsi, d'un côté, elle n'admettoit pas facilement d'excuse pour le manque d'empressement; et de l'autre, quand la conduite étoit bonne, elle n'en épiloguoit pas les motifs. Si l'on avoit auprès d'elle quelque but intéressé, elle l'apercevoit à l'instant, mais sans le supposer d'avance.

Jamais les distinctions entre les différentes espèces d'attachement n'ont été moins marquées que chez elle. Le sentiment étoit un dans son cœur, et il prenoit la teinte prononcée de son caractère, beaucoup plus que celle des diverses relations de la vie, ou du naturel des personnes qu'elle aimoit. En elle la tendresse maternelle et filiale, l'amitié, la reconnoissance ressembloient toutes à l'amour. Il y avoit de la passion,

de l'émotion du moins dans tous ses attachemens. Ils paroissoient varier d'intensité plutôt que de nature, et cette nature étoit expansive, ardente, impétueuse, orageuse même; non que chez madame de Staël les orages fussent l'effet d'aucun caprice, mais parce qu'elle se révoltoit contre les obstacles que l'organisation sociale, et souvent l'inertie humaine, opposent aux jouissances du cœur. Long-temps elle n'a compris que sa propre manière d'aimer; long-temps elle s'est refusée à croire qu'il existât des sentimens sincères qui ne s'exprimoient pas comme les siens, et cette connoissance si nette qu'elle avoit d'elle-même, l'induisoit en erreur quand elle jugeoit des autres d'après elle. Mais ses reproches les plus vifs étoient aussi les plus touchans; on voyoit son amour à travers sa colère. Elle n'a jamais causé de douleur que parce qu'elle en éprouvoit davantage, et on avoit pitié d'elle quand elle blessoit.

Si l'on veut juger de ses attachemens dans toute leur énergie comme dans toute leur beauté, il faut connoître celui qu'elle

avoit pour son père. Admirable sentiment qui a embrassé toute son existence, et qui a puisé encore plus de force dans l'idée de la mort que dans celle du lien le plus sacré de la vie. D'ailleurs, comme cette tendresse a fait partie d'elle-même, comme elle s'est confondue avec toutes ses pensées et les a modifiées, on ne peut en faire abstraction quand on parle de madame de Staël.

Il y avoit une telle entente entre M. Necker et sa fille, ils trouvoient un tel plaisir à causer ensemble, et leurs esprits étoient si bien d'accord, que madame de Staël étoit portée à s'exagérer l'idée de ses ressemblances avec son père. Et plus elle croyoit de rapports avec lui, plus elle concevoit d'enthousiasme pour les qualités dans lesquelles il lui étoit réellement supérieur. Elle le voyoit comme un être semblable à elle, que l'excès des vertus auroit enchaîné. Il supportoit la retraite, il se passoit de plaisirs et de succès; la conscience et un sentiment de dignité étoient des mobiles uniques dans une vie que la sagesse sim-

plifioit ; il résistoit même à l'ascendant de sa première affection sur la terre, quand il lui refusoit de vivre avec elle à Paris ; elle pouvoit souffrir de cette résistance, mais elle se prosternoit devant lui. Elle lui prêtoit son propre besoin de mouvement, tout le feu de son caractère, afin de rehausser le prix des sacrifices qu'il s'imposoit, lui attribuant les goûts de la jeunesse pour lui faire un plus grand mérite de ses privations, et ne songeant à son grand âge que pour trouver plus merveilleux l'esprit et la grâce qu'il conservoit.

Deux sentimens excessivement vifs chez madame de Staël, la reconnoissance et la pitié, avoient encore leur objet dans M. Necker. Reconnoissance la mieux fondée pour une sollicitude rare, même chez un père, par sa constance et sa direction bien entendue, et pitié, profonde et déchirante pitié pour les peines qu'il éprouvoit, pitié pour ce grand esprit, ce beau caractère méconnu et calomnié ; pitié pour sa vieillesse, pour les maux dont il étoit menacé ; pitié, et non pour lui seul, à l'idée du mo-

ment fatal qui s'avançoit ; en sorte que les plus vives jouissances de sa fille auprès de lui étoient parfois bien près des larmes.

Néanmoins elle étoit peu sujette à anticiper sur les peines futures ; et si des éclairs subits lui révéloient l'avenir, le moment présent réclamoit bientôt sa pensée. Le ciel l'avoit faite imprévoyante, et M. Necker disoit qu'elle étoit comme les sauvages qui vendent leur cabane le matin et ne savent que devenir le soir. Relativement à lui, elle passoit subitement des plus vives inquiétudes à la plus complète sécurité. Cette personne, si pleine de vie, avoit peine à croire à la mort. Ne pouvant supporter de voir un vieillard dans son père, tout ce qu'elle lui trouvoit d'agrément et de charme, la manière dont il la comprenoit, une certaine fraîcheur d'imagination, de curiosité, de gaîté qu'il avoit encore, lui faisoient sans cesse illusion. Elle le traitoit d'égal à égal pour l'esprit, et oublioit la différence des âges. Quelqu'un lui ayant dit une fois que M. Necker étoit vieilli, elle repoussa une telle idée avec une sorte de courroux, répon-

dant qu'elle regarderoit comme son plus grand ennemi celui qui lui répéteroit des mots pareils, et qu'elle ne le reverroit de sa vie.

Elle se nourrissoit donc d'espérance, et conservoit ainsi la possibilité de distraire et d'amuser son père. Le connoissant fort bien au fond, sachant que pour avoir renoncé à l'activité extérieure, il avoit d'autant plus le besoin d'une vie animée intérieurement, elle a sans cesse alimenté en lui le feu sacré du sentiment et de la pensée, et peut-être a-t-elle long-temps écarté de lui et la crainte des maux et les maux eux-mêmes, en répandant un puissant intérêt sur chacun de ses jours.

Pour elle, le mouvement d'esprit, les objets nouveaux qui l'entretiennent, la distraction enfin, étoient une condition nécessaire du talent, de la gaîté, du bonheur, de la santé même. Ce qu'elle retiroit de la scène variée du monde est inconcevable, et ce spectacle si peu profitable pour d'autres, mettoit en jeu tout son esprit et ravivoit ses forces morales. Dans une retraite

trop prolongée, au contraire, ses grandes facultés la dévoroient. Le bonheur domestique étoit bientôt troublé pour elle, par cette imagination qui n'avoit pas une pleine action au dehors ; et, malgré sa douceur extrême, elle ne pouvoit répandre les mêmes plaisirs dans sa famille. Souvent se blâmant elle-même, elle eût voulu surmonter de force son naturel et s'accoutumer à la vie retirée, mais alors il sembloit qu'une autre personne vînt se mettre à sa place, et madame de Staël domptée n'étoit plus tout-à-fait madame de Staël.

Nul ne l'a mieux comprise sous ce rapport que M. Necker. Il avoit saisi l'ensemble de cette manière d'être, et le besoin d'objets nouveaux paroissoit à ses yeux paternels une dépendance nécessaire du genre de distinction qui le charmoit. Que les fréquens séjours de madame de Staël à Paris eussent la pleine approbation de son père, rien de plus simple assurément. De puissans motifs l'appeloient en France, et elle y cultivoit les seuls liens que lui-même conservât encore avec ce pays qui lui a

toujours été si cher. Mais lorsque l'exil a commencé pour elle, M. Necker a également approuvé qu'elle coupât la monotonie du séjour de Coppet par des voyages de plaisir ou d'instruction. Il se soumettoit à l'absence sans effort, sans affectation de générosité; et parce qu'il sentoit que ce naturel qu'il aimoit étant donné, il falloit lui laisser de l'essor.

D'ailleurs, avec une correspondance aussi soutenue, aussi animée, aussi ravissante que celle de M. Necker et de sa fille, l'idée complète de la séparation n'existoit pas. Jamais elle n'a écrit à personne comme à lui. Les lettres qu'elle adressoit à ses amis étoient charmantes; mais à moins qu'elle n'eût en vue un objet déterminé, elles ont eu depuis la mort de son père quelque chose d'un peu trop vague, de trop mélancolique peut-être. Toujours quelque trait heureux, quelque nuance de sentiment délicieuse la rappeloit; mais après l'avoir vue distinctement, on retomboit dans une obscurité profonde sur ce qui la concernoit. Nous lui reprochions de ne

Digitized by Google

point raconter assez ; et sans doute elle vouloit éviter ce qui lui rappeloit trop vivement le genre de correspondance qu'elle avoit eue avec son père. *Chère amie*, m'écrivoit-elle d'Italie, *je m'arrête malgré moi au milieu de ces récits ; c'est ainsi que l'année dernière je lui écrivois, je l'amusois de mes observations, de mes pensées ; ah ! tout peut-il se passer comme quand il existoit !*

En effet, dans ses lettres à M. Necker, quelle foule d'anecdotes piquantes ! que de descriptions tracées de main de maître ! Rien d'agréable comme ce mélange de narrations, de saillies, de vues rapides et grandes néanmoins, de douces moqueries, de portraits d'illustres personnages tellement caractérisés, qu'ils tournoient légèrement à la caricature ; le tout fondu, pour ainsi dire, dans la teinte générale de cet attendrissement qu'elle éprouvoit à la seule idée de son père. Ces lettres ont malheureusement été brûlées pour la plupart, et jamais, peut-être, on ne verra rien de pareil.

Mais ce qui étoit plus frappant, plus

extraordinaire encore, c'est le premier feu de ses récits, lorsqu'au retour d'un grand voyage, elle revoyoit son père à Coppet. Sa profonde émotion qu'elle réprimoit un peu pour ne pas la lui communiquer, se répandoit comme un torrent dans ses discours. Les choses, les hommes, les gouvernemens, l'effet qu'elle avoit produit elle-même, tout étoit raconté avec une effusion de joie, de caresses, de larmes, de tendres plaisanteries. Tout avoit rapport à son père, et elle lui donnoit, pour ainsi dire, un rôle dans la pièce qu'elle jouoit devant lui, tant le contraste de ce qu'elle avoit rencontré, avec son esprit à lui, sa bonté, sa moralité parfaite, étoit vivement relevé. Les formes les plus piquantes, les plus étranges même, recéloient un éloge indirect de son père, ou une expression de tendresse pour lui. Comme la gloire paternelle animoit en l'écoutant la noble physionomie de M. Necker! comme elle éclatoit dans ses yeux toujours jeunes! non pas assurément qu'il acceptât de si grandes louanges, mais parce qu'il lisoit dans le

cœur de sa fille, et jouissoit de ses dons prodigieux.

Dans le cours d'une vie agitée, elle a pu causer quelques inquiétudes à son père; mais que de plaisirs ne lui a-t-elle pas donnés! que de grâces n'a-t-elle pas déployées dans cette sainte intimité! que d'abandon! que de dévouement! que d'amour! Il y avoit de tout en elle pour lui, goût involontaire, confiance filiale la plus aveugle, sollicitude en quelque sorte maternelle, personnalité même, âpre égoïsme dans l'association à ses intérêts et à sa gloire. Elle ne croyoit pas matériellement pouvoir exister sans son père. Incertaine et irrésolue dans les petites choses, elle avoit besoin de lui à tout instant, elle le consultoit sur chaque détail, sur sa dépense, sur sa parure, sur ses arrangemens domestiques, sur le gouvernement de ses enfans. Et dans la persuasion où elle étoit que l'esprit sert à tout, elle vouloit qu'il lût les romans qui paroissoient, pour les comparer avec les siens. Dans une de ses lettres, elle plaisante elle-même d'une pareille

commission donnée à un homme d'état.

Un des plus grands plaisirs de madame de Staël, étoit que son père se moquât d'elle. Il y avoit quelques anecdotes où elle jouoit un rôle assez risible, et qu'elle ne se lassoit point de lui entendre répéter. Elle les amenoit de loin, et pendant que M. Necker les racontoit, ses yeux se remplissoient de larmes. Ainsi, il y avoit l'histoire de la vieille maréchale de Mouchy, une des plus grandes dames de l'ancien régime, à laquelle mademoiselle Necker, alors âgée de dix-sept ans, avoit demandé ce qu'elle pensoit de l'amour; il y avoit celle du regard furtif et langoureux de je ne sais quelle princesse polonoise, regard que mademoiselle Necker, encore enfant, avoit imité, et qu'elle auroit peut-être adopté, s'il n'eût été reconnu par son père : il y avoit bien d'autres histoires encore que M. Necker contoit avec une grâce infinie.

Je ne sais si j'ose rapporter certaines scènes trop intimes, trop familières peut-être. En voici une que je hasarde cependant, tant elle me paroît caractériser chez

madame de Staël sa grande susceptibilité d'émotion dans tout ce qui tenoit à son père, et la manière dont elle cherchoit à agir sur l'imagination, même quand elle s'adressoit aux gens du peuple.

M. Necker étant à Coppet avec elle, nous avoit envoyé chercher à Genève, dans sa voiture, mes enfans et moi. Il étoit nuit quand nous partîmes, et nous versâmes en route dans un fossé. Aucun de nous ne se fit de mal; mais on perdit du temps à relever la voiture, et il étoit tard quand nous arrivâmes. Nous trouvâmes madame de Staël seule dans le salon. Elle étoit assez inquiète de nous; mais lorsque je commençai à lui raconter notre accident, elle m'interrompit tout à coup pour me demander — Comment êtes vous venus? — Dans la voiture de votre père. — Oui, je le sais; mais qui est-ce qui vous menoit? — Eh mais, son cocher, sans doute. — Comment! son cocher, Richel? — Oui, Richel. — Ah! bon Dieu! s'écria-t-elle, il auroit pu verser mon père. Aussitôt elle s'élance vers la sonnette, ordonnant qu'on fasse

venir Richel. Richel dételoit; il fallut attendre.

Pendant ce temps, madame de Staël en proie à la plus violente agitation, parcouroit à grands pas la chambre. — Quoi! mon père, mon pauvre père, disoit-elle, on l'auroit versé! A votre âge, à celui de vos enfans, ce n'est rien; mais avec sa taille, sa grosse taille!... Dans un fossé, et il auroit pu y rester long-temps; et il auroit appelé, appelé inutilement peut-être...: Alors vaincue par son émotion, elle étoit obligée de s'arrêter, jusqu'à ce que la colère lui eût redonné des forces.

Enfin, Richel entre. J'étois extrêmement curieuse d'entendre ce qu'elle lui diroit, parce que chez cette personne, ordinairement très-indulgente avec les inférieurs, un sentiment si vif devoit s'exhaler de la manière la plus originale. Elle s'avance vers lui avec solennité, et d'une voix d'abord étouffée, mais qui grossissant peu à peu, finit par de grands éclats. — Richel, vous a-t-on dit que j'avois de l'esprit? — L'homme ouvre de grands yeux. — Savez-vous que j'ai de l'esprit, vous dis-je? — L'homme

reste encore muet. — Apprenez donc que j'ai de l'esprit, beaucoup d'esprit, prodigieusement d'esprit; eh bien! tout l'esprit que j'ai, je l'emploierai à vous faire passer le reste de vos jours dans un cachot, si jamais vous versez mon père.

J'ai souvent par la suite essayé de l'amuser en lui peignant cette scène dans laquelle elle menaçoit un cocher de son esprit. Mais elle, si facile à égayer à ses propres dépens, n'a jamais pu seulement songer à cette aventure, sans être de nouveau saisie par la colère et l'émotion. « Et de quoi, obtenois-je d'elle tout au plus, de quoi voulez-vous donc que je menace, si ce n'est de mon pauvre esprit? »

Si des dangers imaginaires produisoient sur elle un tel effet, on doit juger de ce qu'étoient des inquiétudes mieux fondées. Je voudrois pouvoir donner l'idée des lettres qu'elle écrivoit d'Allemagne, au moment où elle se préparoit à revenir parce qu'elle avoit conçu des craintes pour son père. Il en est une surtout, qui dépasse toute imagination par sa force effrayante, terrible, et pourtant profondément tou-

chante; c'est la lettre de douze pages qu'elle m'adressa trois jours après avoir reçu la fatale nouvelle. Il n'est rien là qui doive rester secret, et en la publiant, j'honorerois la mémoire de madame de Staël. Mais cet épanchement d'un cœur déchiré, cette nature dévoilée tout entière dans l'abandon du désespoir; c'est ce que je ne puis me résoudre à livrer. Une autre raison encore m'empêche de transcrire ici aucune lettre de madame de Staël. Je l'ai souvent entendu parler avec une juste indignation de la coutume qui s'est dernièrement introduite, de publier sans respect pour les morts, et sans égards pour les vivans, les correspondances intimes des personnages célèbres. N'osant donc me croire autorisée par mes intentions, je m'abstiendrai religieusement de ce qui auroit pu blesser un sentiment que je partage.

Madame de Staël étoit déjà en route pour Coppet, lorsqu'elle apprit son malheur. Nous allâmes à sa rencontre, mon mari et moi, menant avec nous son second

fils; et l'ayant retrouvée à Zurich, nous revînmes tous ensemble.

J'avois eu la douloureuse satisfaction d'assister aux derniers momens de M. Necker, j'avois contemplé cette mort du juste, du chrétien, du plus tendre père; j'avois vu ses lèvres déjà pâles, ses mains toutes tremblantes, implorer le ciel pour sa fille, pour la France et pour lui; et jamais le ciel n'a reçu des vœux plus purs. Depuis ce moment, mes liens avec madame de Staël ont encore été resserrés; je suis devenue la sœur de ma cousine, et un caractère plus sacré et plus intime a été imprimé à notre amitié.

Je ne décrirai point les scènes cruelles qui se succédèrent pour nous. Ce n'est pas quand la douleur se déploie dans toute sa violence que le génie est reconnoissable. Les convulsions, les horribles angoisses d'un cœur désolé, sont les mêmes chez toute la pauvre race humaine, et il n'y a pas place pour la distinction dans les grands accès des souffrances morales. C'est dans les intervalles un peu calmes que je

retrouve madame de Staël, et c'est dans ceux-là que je la peindrai.

Il y eut quelques-uns de ces momens de trève durant notre sinistre voyage, et jamais peut-être ce qu'il y avoit de merveilleux en elle, ne m'a-t-il frappée davantage. Lorsque l'abattement de la douleur en avoit remplacé les grands éclats, madame de Staël nous prioit de causer dans la voiture, apparemment parce que le bruit des paroles l'aidoit à se maîtriser. Elle amenoit avec elle M. Schlegel, et, comme pour peu qu'elle fût maîtresse d'elle-même, on la voyoit occupée des autres, elle désiroit qu'il se montrât à son avantage, et lui indiquoit en deux mots les sujets qu'il devoit traiter. En conséquence, M. Schlegel nous développoit une grande quantité d'idées nouvelles, et quand l'entretien s'animoit, il arrivoit quelquefois que madame de Staël, reprise par son talent, se lançoit tout à coup dans la conversation. Alors, racontant l'Allemagne, les hommes, les systèmes, la société, elle déployoit un feu, une beauté d'expression extraordi-

naires; mille tableaux éclatans se succédoient; jusqu'à ce que, ressaisie comme par une griffe meurtrière, elle retombât sous l'empire de la douleur. On eût dit de ces feux d'artifice tirés un jour d'orage, dans lesquels une explosion subite fait jaillir des gerbes d'étincelles, que des bourrasques de vent et de pluie viennent éteindre aussitôt.

Il ne faut pas supposer, toutefois, que sa distraction fût complète; un tremblement presque imperceptible, une légère contraction dans les lèvres montroient qu'elle n'avoit pas cessé de souffrir, et qu'elle parloit, si on peut le dire, par-dessus sa douleur.

Au milieu de la désolation de notre arrivée, les singularités de son imagination se firent bientôt sentir; une sorte de vertige s'empara d'elle. Croyant avoir perdu le gardien de tout ce qui lui étoit nécessaire, le lien général des choses lui sembla dissous. Elle s'imagina que sa fortune s'en iroit, que ses enfans ne seroient pas élevés, que ses gens ne lui obéiroient pas,

que rien ne marcheroit, ne se feroit sans son père. Des inquiétudes puériles étoient une des formes de son chagrin, et, lorsque la voyant tourmentée par des minuties, jusqu'alors si étrangères à ses pensées, je lui disois : Qu'est-ce que cela vous fait? *C'est que je n'ai plus mon père,* me répondoit-elle.

Pendant la vie de M. Necker, madame de Staël étoit véritablement restée dans une ignorance d'enfant sur la plupart des choses matérielles; non-seulement elle n'avoit pas voulu lui donner l'idée qu'elle pût se passer un jour de lui, mais cette idée, elle ne l'avoit pas conçue elle-même; en sorte qu'il soignoit en effet toute son existence. La terre sembla donc à sa fille manquer avec lui, et elle eut besoin d'un acte de volonté très-fort et très-difficile pour se mettre au fait de ses affaires au moment du malheur. Néanmoins elle s'y crut obligée; et, soutenue par un sentiment de respect filial, elle y réussit. Ne voulant pas qu'une fortune qui avoit été faite par M. Necker se dilapidât entre ses mains, elle l'a dès lors administrée avec une rare intelligence, et

elle a toujours été généreuse et scrupuleuse à la fois dans l'emploi des biens hérités de son père, et destinés à ses enfans.

Il faudroit raconter chaque journée de madame de Staël, pour donner l'idée de la place que son père mort a constamment tenue dans son cœur. Elle n'a jamais cessé de vivre avec lui. Elle s'est toujours sentie protégée, consolée, secourue par lui. Elle l'invoquoit dans ses prières, et il n'y a jamais eu pour elle d'événement heureux, sans qu'elle ait dit : *mon père a obtenu cela pour moi*. Son portrait ne la quittoit pas, et il étoit l'objet pour elle d'une sorte de superstition. Elle ne s'en est séparée qu'une seule fois; lorsque déjà bien malade elle-même, et trouvant une grande consolation à contempler ce portrait, elle s'imagina que quand sa fille accoucheroit, il produiroit le même effet sur elle. *Regarde-le*, lui écrivoit-elle en le lui envoyant, *regarde-le quand tu souffriras*. Les hommes âgés lui retraçoient aussi la figure de son père, et ils lui causoient une impression particulière. Tout ce qui venoit de leur part lui étoit sin-

gulièrement sensible; et une fois que dans le temps de ses persécutions, un vieillard tint avec elle cette conduite pusillanime si commune alors et sans doute plus excusable à cet âge, elle en éprouva une douleur extraordinaire. *Je ne suis pas raisonnable*, me dit-elle, *mais que voulez-vous, il étoit bon, il étoit vieux, il étoit là assis à ma table, je dérangeois mes heures pour lui, et tout cela me remue le cœur.* Ses aumônes aux personnes âgées qui avoient besoin de ses secours étoient immenses; l'idée de leurs souffrances avoit quelque chose de déchirant pour elle, et de même que les vrais chrétiens voient Jésus-Christ dans tous les pauvres, elle voyoit son père dans tous les vieillards.

Il n'y avoit d'irréparable avec madame de Staël que l'offense faite à M. Necker. Son extrême facilité à oublier les torts qu'on avoit avec elle, auroit pu même la faire passer pour légère, si elle n'avoit pas gardé une éternelle reconnoissance du moindre service. Mais quand il s'agissoit de son père, il n'y avoit pas

moyen de l'apaiser, et elle n'a jamais pu ni oublier le mal qu'on avoit dit de M. Necker, ni se souvenir de celui qu'on a dit d'elle-même. Elle ne se vengeoit pas, mais elle montroit une éternelle froideur. Après avoir lu un livre intitulé *l'Anti-Romantique*, — *L'auteur se moque bien de moi*, dit-elle, *mais c'est de bon goût, et il a de la vraie gaîté françoise: c'est dommage qu'il ait mis deux mots contre mon père, car sans cela je l'aurois prié, à Paris, de venir souvent dîner chez moi.*

On peut être assuré que si l'occasion s'en étoit présentée, elle eût défendu la mémoire de sa mère avec la même chaleur. On connoît sa longue patience envers madame de Genlis, qui n'a cessé de la harceler de critiques amères tandis qu'elle étoit en butte à la persécution. *Elle m'a attaquée*, disoit-elle; *je l'ai louée : c'est ainsi que nos correspondances se sont croisées.* — Mais quand sous le règne de Bonaparte, ce même écrivain vint à parler de madame Necker en termes défavorables, madame de Staël conçut la plus forte irritation

que je lui aie vu éprouver. *S'imagine-t-on,* disoit-elle, *parce que je m'abandonne moi-même, que je ne défendrai pas ma mère? Que madame de Genlis s'en prenne à mes ouvrages, à ma personne tant qu'elle voudra, les uns sont là pour se faire lire, l'autre pour se faire aimer ou craindre. Mais ma mère morte, ma mère qui n'a plus que moi dans le monde pour prendre son parti!... Elle a préféré mon père à moi, et elle a eu bien raison sans doute; je sens d'autant mieux que j'ai tout son sang dans mes veines, et tant que ce sang coulera, je ne la laisserai pas outrager.* On fut long-temps avant de lui persuader qu'il seroit au moins inutile de repousser cette agression, parce qu'écrivant, comme elle y étoit contrainte par l'exil, en pays étranger, son ouvrage ne parviendroit qu'aux hommes du gouvernement françois, et qu'elle multiplieroit les attaques contre ceux qu'elle aimoit, sans obtenir qu'on rendît public en France ce qu'elle diroit pour les défendre.

Il est à regretter cependant, sous bien

des rapports, qu'elle n'ait pas exécuté son dessein, et qu'on ne possède pas le portrait de sa mère, tel qu'elle l'eût tracé dans un pareil moment.

Il y a de la beauté dans l'idée du bas-relief que madame de Staël a fait placer après la mort de M. Necker, sur le monument funéraire de ses parens : une figure légère et comme déjà glorifiée, entraîne vers le ciel une autre figure qui paroît regarder avec compassion une jeune femme voilée et prosternée sur un tombeau. Madame Necker, son époux et leur fille sont représentés sous cet emblème, qui indique aussi le passage de la vie terrestre à la vie éternelle.

Ainsi le respect filial, ce sentiment intermédiaire entre la piété et l'amour, a été un trait saillant du caractère de madame de Staël. Il a rempli sa vie, il a encore adouci sa mort. Et pour nous qui la pleurons à cette heure, l'idée qui l'a tant occupée, celle de sa réunion avec son père, verse sur notre blessure un baume consolateur. Ils sont ensemble maintenant, ils

sont auprès de celui qui a fait leurs cœurs, et la postérité elle-même ne séparera plus leurs noms : ces noms se relèvent réciproquement. Chacun garantit à l'autre un genre particulier d'excellence, et il n'est aucune grandeur, aucune beauté morale qui n'appartienne à leur réunion.

La devise de madame de Staël auroit pu être ce vers, qu'elle répétoit souvent avec émotion :

O liberté de Rome ! ô mânes de mon père !

Lorsque j'ai raconté les premières années de la jeunesse de madame de Staël, je me suis arrêtée au moment de son mariage, parce que mon unique but étoit de faire connoître l'éducation que lui ont donnée ses parens et les circonstances. A présent que j'interroge mes souvenirs, je voudrois y trouver des détails relatifs à M. de Staël, mais il a été à peine connu de moi. Mon intimité avec madame de Staël ne date que de l'année 1792, époque où elle vint se réfugier auprès de son père en Suisse, après avoir échappé comme par miracle à la sanglante journée du 2

septembre. M. de Staël, alors absent de France, n'avoit pu l'accompagner, et dans la suite j'ai eu peu d'occasions de le voir.

Malgré le grand nombre d'aspirans à la main de mademoiselle Necker, le choix d'un époux qui convînt à ses parens et à elle, n'avoit pas été facile à faire. Elle ne vouloit pas quitter la France, et sa mère, protestante zélée, exigeoit qu'elle épousât un homme de sa religion. Dans ces circonstances, le baron de Staël fixa sur lui les regards de M. et de madame Necker. A une grande loyauté, à une grande bonté de caractère, à beaucoup d'admiration pour mademoiselle Necker, il joignoit des manières nobles et une naissance distinguée. Le roi de Suède, Gustave III, dont il étoit fort aimé, favorisoit hautement ses prétentions, et promettoit de lui assurer pour plusieurs années la place d'ambassadeur en France, afin de rassurer mademoiselle Necker contre la crainte de quitter Paris; et d'ailleurs M. de Staël s'engageoit à ne la mener jamais en Suède malgré elle. Telles sont les raisons qui ont décidé son ma-

riage avec un étranger beaucoup plus âgé qu'elle, et qui avoit avec elle peu de rapports dans les goûts. Le cours de cette union, un peu froide sans doute, n'auroit point cependant été interrompu, si la générosité imprévoyante de M. de Staël n'eût pas dégénéré en prodigalité. Quelque désordre s'étant mis dans ses affaires, madame de Staël se crut, par la suite, obligée de chercher à préserver de cette influence la fortune de ses enfans. Mais la séparation qui résulta de là ne fut pas de longue durée. Quand, affoibli par les progrès de l'âge et de la maladie, il eut besoin des soins de sa famille, madame de Staël se rapprocha de lui. Elle revenoit s'établir avec son mari, en Suisse, auprès de M. Necker, lorsqu'au milieu du voyage, la mort enleva M. de Staël, et lui ravit à elle-même et à ses enfans la satisfaction qu'ils auroient trouvée à répandre du bonheur sur ses dernières années.

Madame de Staël a été une très-tendre mère; et si l'amour maternel a eu moins d'éclat chez elle que l'amour filial, c'est

qu'elle s'est fait davantage une loi d'en réprimer l'expression. Déjà dans *Delphine*, ce roman où elle se montre si frappée de la beauté poétique des sentimens exaltés, elle a dit que les démonstrations passionnées ne valoient rien pour l'enfance, et que la bonté et la justice lui convenoient mieux. Plus tard elle s'est imposé la même réserve par d'autres motifs. Ainsi elle m'écrivoit, en parlant de son fils aîné : « Je ne » sais pourquoi je dis moins à Auguste que » je n'éprouve. Il y a une certaine pudeur » maternelle que j'ai toujours eue en moi. » Il faut se séparer dans cette relation. » N'ai-je pas survécu à ce qu'il y avoit de » meilleur sur la terre ! Pourquoi donc » tant s'attendrir sur ce que la mort doit » briser ! »

Malgré cette expression plus contenue, le sentiment maternel, comme elle en a donné mille preuves, participoit chez elle à la nature de tous les autres. Ce n'étoit peut-être pas un amour aveugle, indépendant du mérite de son objet : les défauts de ses enfans se présentoient fortement

aux yeux de madame de Staël; mais il y avoit pourtant de l'instinct en elle; il y en avoit dans son courroux quand ils commettoient des imprudences; il y en avoit dans une sorte d'ardeur courageuse et dévouée lorsqu'il s'agissoit de les protéger; il y en avoit surtout dans ses terreurs quand leur santé étoit menacée. Sa fille, à l'âge de six ans, étant tombée malade à Francfort, la tête fut sur le point de lui tourner de douleur. *Que deviendroit*, écrivoit-elle, *que deviendroit une mère qui craint pour son enfant, sans la prière? Cette situation feroit découvrir la religion si jamais personne ne vous en avoit parlé.* Les succès, les plaisirs de ses enfans, l'opinion qu'on avoit d'eux étoient pour elle des intérêts d'une extrême vivacité, et les scrupules qu'elle se faisoit sur les suites qu'auroient à leur égard les déterminations qu'elle prenoit, étoient fort sujets à la tourmenter. Ainsi, la crainte de la fâcheuse influence que l'exil pouvoit avoir sur leur destinée, a été une des grandes causes de ses chagrins.

Dans l'éducation privée, elle ne croyoit

pas au succès des systèmes extraordinaires. Il faut, selon elle, inspirer à la jeunesse des sentimens élevés et religieux, mais l'initier à ce qu'il y a de plus pur dans le monde réel, plutôt que lui faire un monde à part toujours incomplet et factice. *J'ai présenté à mes enfans la vie telle qu'elle est*, disoit-elle, *et je ne me suis servie d'aucune ruse avec eux.* La vérité étoit la base première sur laquelle elle se fondoit, et, non-seulement toute supercherie, mais toute affectation lui sembloit inutile et dangereuse; elle dédaignoit également de prendre avec les enfans ce ton de niaiserie maniérée par lequel on croit se mettre à leur portée; elle les élevoit jusqu'à son esprit, et s'élevoit jusqu'à leur innocence.

Quand on n'intimidoit pas d'avance les enfans par l'idée qu'on leur donnoit de madame de Staël, elle leur plaisoit naturellement, et il en est à qui elle a inspiré une passion singulière. Il y avoit de l'ingénuité, et par conséquent de la jeunesse dans sa manière de parler; et le génie, avec ses impres-

Digitized by Google

sions inattendues, garde toujours quelque chose d'enfant. Elle observoit le premier âge avec attendrissement et avec curiosité. Je l'ai vue se divertir bien naïvement elle-même des aperçus bizarres, de certaines associations grotesques de cet âge; on en recueilloit afin de les lui raconter, et c'étoit un aliment pour sa pensée.

Elle étoit portée à blâmer ce dévouement trop ostensible des parens aux enfans, qui est un défaut de l'éducation actuelle. De petits êtres qui voient toutes choses se rapporter à eux, deviennent vains et égoïstes, et loin qu'ils prennent de ce qui les entoure l'exemple du dévouement, ils croient travailler à l'œuvre commune, en soignant eux-mêmes leurs intérêts. Ils exercent une capricieuse puissance sur ceux dont ils se supposent l'unique but, et de part et d'autre il s'établit une lutte de finesses. Madame de Staël exprimoit nettement sa volonté. Ayant toujours eu une haute idée du pouvoir paternel, elle donnoit la loi dans sa famille, et ne croyoit

point que l'obéissance religieusement inculquée, avilit le cœur.

Un exercice juste et modéré de l'autorité épargne mille ruses, mille faussetés dans l'éducation. Le raisonnement échoue, la prière abaisse ceux qui y ont recours, le sentiment, employé comme moyen, blase, et finalement endurcit le cœur. Les rapports entre des parens qui ordonnent avec douceur et des enfans qui obéissent, sont les seuls vrais, les seuls sérieux, les seuls paisibles; et l'enfance foible et dénuée, comme elle se sent au fond, ne s'attache pour long-temps qu'à la fermeté protectrice.

Néanmoins, le motif des ordres de madame de Staël étoit beaucoup trop spirituel pour qu'elle se refusât au plaisir de l'énoncer. Elle l'expliquoit clairement, mais sans ouvrir la discussion, et le *considérant* de la loi ne la rendoit pas moins absolue.

Elle a donné elle-même beaucoup de leçons à ses enfans; mais, conformément à son principe sur la nécessité de la bonne

foi, elle rejetoit ces petits jeux au moyen desquels on prétend enseigner les élémens de toutes les connoissances. Lorsque l'intérêt de l'étude est en défaut, ce qui ne peut manquer parfois d'arriver, l'idée simple du devoir doit y suppléer. Cette idée est très-bien conçue par l'enfance, et loin qu'il faille la réserver pour une autre saison de la vie, elle n'a jamais de force que quand elle a jeté lentement de profondes racines dans l'âme. Les enfans ne sont pas long-temps les dupes de ces divertissemens forcés, et mille saillies nuisibles au but proclament le droit qu'ils ont de jouer à leur manière. D'ailleurs comme le principal avantage de l'étude, pour le premier âge, consiste dans les efforts qu'elle fait faire à l'esprit, et celui de l'amusement, dans l'essor qu'il donne à tout un petit être, quand on met la distraction dans la leçon, et la gêne dans le plaisir, on perd le fruit de l'une et de l'autre.

Mais c'est lorsqu'ils ont commencé à entrer dans la jeunesse, que la candeur de madame de Staël avec ses enfans a été le plus remarquable. Sans doute elle ne com-

promettoit pas auprès d'eux par indiscrétion les intérêts des autres ou les siens, mais elle a été naturelle et vraie dans toute sa manière de se présenter à eux ; elle leur a développé son caractère tel qu'il étoit, ne s'épargnant point elle-même, et ne s'attribuant jamais ni une qualité ni un sentiment qu'elle n'eût pas. Ainsi elle s'est toujours donné tort dans ses rapports avec sa mère ; ainsi, elle a dit, à sa fille surtout, que la vivacité de ses affections et de ses opinions l'avoit entraînée dans des routes dangereuses dont nulle autre qu'elle n'auroit pu se tirer ; et, par exemple, que sa trop grande chaleur en politique lui avoit attiré des haines dont les effets, très-douloureux pour son cœur, auroient pu même être redoutables, sans l'éclat de son talent et peut-être sans celui des services qu'elle avoit rendus. Elle avoit trop souffert elle-même pour engager sa fille à marcher sur ses traces. Aussi ne lui a-t-elle point conseillé de chercher la célébrité, et même dans la conversation, tout en la trouvant très-spirituelle, elle l'a détournée de l'imitation ; soit qu'elle jugeât,

avec raison, qu'on ne pouvoit que lui être inférieur dans son propre genre, soit parce que son genre ne lui plaisoit pas dans une autre. Elle n'aimoit pas les copies. *Les échos m'ennuient*, disoit-elle. *J'ai assez de moi en moi, et je veux qu'on me renvoie autre chose que ma voix.*

Son ambition pour ses fils eût été plus grande; et néanmoins elle vouloit développer avant le talent, non-seulement la moralité, mais la capacité dans les affaires, trouvant que quand on va au succès par la route des choses réelles, on peut du moins rester en chemin sans inconvénient. Ainsi elle a placé de bonne heure son fils aîné à Paris au centre du mouvement et des intérêts, en le dirigeant par ses admirables lettres. *Observe les impressions*, lui disoit-elle, *et apprends la vie; cette étude-là en vaut bien une autre.*

Par une confiance et une sincérité bien rares, par une vigilance singulière au milieu de tant d'occupations diverses, par un soin continuel de la moralité, du bonheur, de l'existence entière de ses enfans, madame

de Staël s'est fait adorer d'eux, en même temps qu'elle a mis de toutes parts des contrepoids à l'enthousiasme qu'elle leur inspiroit. Ainsi, à côté de cette imagination, de cette sensibilité qu'ils admiroient en elle, ils trouvoient le sens moral le plus droit, un goût pur, sévère même, dans sa conversation, et cette persuasion raisonnée pour le fond, et presque superstitieuse par sa vivacité, qu'il n'est aucun malheur qui ne provienne d'une faute. Ils trouvoient surtout cette religion du cœur qui, s'unissant en elle à l'idée de son père, ajoutoit aux affections du sang dans leur famille. Elle écrivoit à son fils le jour de l'anniversaire de la mort de M. Necker : « Je » t'écris, cher enfant, un bien triste jour » que mon départ rend encore plus solennel. » J'ai pensé à toi au pied du monument que » tu reverras avant moi, et où tu feras ta » prière. C'est aux saintes pensées, dont il » est l'image, que j'attache mon âme dans » des momens si douloureux. Crois-moi, » cher ami, il n'y a qu'elles contre la vie. »

Je ne puis mieux donner l'idée de l'im-

pression que madame de Staël produisoit sur ses enfans, qu'en citant quelques fragmens d'une lettre que m'écrivoit à ce sujet la duchesse de Broglie.

« Ma mère attachoit une grande importance à notre bonheur, dans l'enfance, » et prenoit une part sensible aux chagrins » de notre âge. Elle avoit quelquefois des » conversations d'égal à égal avec moi à » l'âge de douze ans, et rien ne peut » donner une idée de la joie qu'on éprouvoit quand on avoit passé une demi-heure d'intimité avec elle. On sentoit » une vie nouvelle, on étoit placé plus » haut, et cela donnoit du courage pour » toutes les études.

» Ses enfans l'ont toujours passionnément aimée. Dès l'âge de cinq ou six » ans nous nous disputions pour savoir » celui de nous qui l'aimoit le plus, et » quand elle causoit tête à tête avec un de » nous, c'étoit une récompense dont nous » étions vivement jaloux. On étoit heureux » de cœur et d'amour-propre auprès » d'elle.

» Le dimanche, elle lisoit toujours avec » nous les sermons de mon grand-père; » elle n'a jamais voulu avoir de gouver- » nante pour moi, et elle m'a donné des » leçons tous les jours dans ses plus grands » chagrins. Le développement de notre » esprit étoit une jouissance si vive pour » elle, qu'il n'étoit aucune récompense qui » pût valoir pour nous le spectacle du bon- » heur qu'on lui donnoit.

» Elle s'est mise le plus tôt possible en » relation d'égalité avec ses enfans, et leur » a dit, non-seulement qu'elle avoit besoin » d'eux par le cœur, mais même qu'ils » pouvoient lui prêter une sorte d'appui. » Dans ses chagrins d'exil, elle les consul- » toit souvent. Je lui ai entendu dire à Au- » guste, *j'ai besoin de ton approbation.* » Elle me parloit de ma vie future, et de » tous ses projets sur moi, avec une fran- » chise parfaite.

» Dans de certaines circonstances, elle » auroit remarqué qu'un de ses enfans avoit » été supérieur à elle en courage ou en dé- » cision; elle auroit témoigné du respect

» pour son caractère, et cependant on ne
» cessoit jamais de la respecter elle, et ce
» respect étoit toujours mêlé d'une sorte de
» crainte. Quoiqu'elle montrât la plus
» grande confiance, du moment qu'elle
» rentroit dans l'éducation, elle imposoit.

» Elle poussoit fort loin le scrupule à
» notre égard, se reprochant même nos
» défauts, et nous disant : *Si vous aviez*
» *des torts, non-seulement j'en serois*
» *malheureuse, mais j'en aurois des re-*
» *mords*. Quand elle nous blâmoit en
» disant : *C'est ma faute, je n'ai pas pu*
» *supporter l'exil, je ne vous ai pas*
» *donné l'exemple du courage et de la*
» *résignation*, cela étoit déchirant. Rien
» ne pourra jamais donner l'idée de l'im-
» pression produite par ce mélange de di-
» gnité et de confiance, d'émotion et de
» réserve, qu'il y avoit dans sa manière
» vis-à-vis de ses enfans. Ces paroles qu'elle
» prononçoit avec des larmes contenues
» sont gravées dans leur âme, et l'idée de
» la souffrance qu'ils lui auroient causée
» en se conduisant mal, l'idée des repro-

» ches qu'elle se seroit faits à elle-même, » est une des barrières les plus fortes pour » les retenir dans le bien.

» Personne n'a jamais eu plus qu'elle de » dignité naturelle, et c'est ce qui lui a » permis d'admettre ses enfans à la fami- » liarité la plus intime, de leur inspirer » même parfois de la pitié pour ses cha- » grins, sans qu'ils aient cessé de la révérer. » Jamais une mère n'a été plus confiante » et plus imposante à la fois. »

Il est curieux pour ceux qui réfléchissent sur l'éducation, d'examiner la succession des caractères dans les familles : on peut souvent observer entre les parens et les enfans, des formes assez opposées jointes à une grande ressemblance de fond. Un désir d'originalité, la vue de quelques inconvéniens dans certaines manières d'être, produisent des contrastes extérieurs, tandis que les sentimens se transmettent inaperçus d'une génération à l'autre. Ainsi, madame de Staël a été une personne ardente et passionnée comme l'étoit réellement madame Necker, malgré le vertueux empire

qu'elle exerçoit sur elle-même; et madame de Broglie (qui me permettra de parler d'elle, puisque je fais une remarque avantageuse pour sa mère), madame de Broglie a pris cette élévation, cette candeur, cette pureté d'âme qui, à travers des singularités d'imagination, ont toujours percé chez madame de Staël.

Relations de choix.

J'ose mettre au nombre des liaisons volontaires, celle que j'ai eu le bonheur de former avec madame de Staël, puisque nos rapports de famille en ont été l'occasion plus que la cause. Or, c'est dans le cours de ces liaisons, que le naturel se déploie le plus librement. Les devoirs y sont moins étroits, l'égalité y est toujours supposée; et, comme la durée de l'intimité n'est garantie que par celle du sentiment, on y éprouve des craintes d'éloignement ou de rupture qui mettent davantage en jeu tous les ressorts. Ici donc l'on contemplera dans la vie réelle ces contrastes entre des qua-

lités opposées qui rendent le talent de madame de Staël si remarquable, et l'on retrouvera dans la personne l'originalité de l'écrivain.

Madame de Staël a dû former beaucoup de relations d'amitié. Elle inspiroit ce sentiment presque dès la première vue, et elle étoit touchée de l'effet qu'elle produisoit. De plus, tout sembloit pour elle motif d'aimer : elle aimoit pour les vertus, pour les talens, pour la grâce, pour le bonheur qu'on lui donnoit, pour le malheur qu'on éprouvoit soi-même. Toute admiration, pour peu qu'elle s'étendît aux qualités du cœur, étoit en elle une affection tendre; la reconnoissance en étoit une, et le plus léger attrait, la bienveillance même avoient quelque chose de vif et d'animé qui faisoit naître le sentiment chez les autres, et par contre-coup chez elle. Et, comme elle ne changeoit jamais, comme elle n'oublioit personne, comme après dix ans de séparation *on renouoit*, ainsi qu'elle l'exprimoit elle-même, *la phrase interrompue*, il est résulté de là qu'elle a conçu de l'amitié à un

nombre infini de degrés, et de l'amitié solide à tous ces degrés.

Mais qu'on ne s'y méprenne pas toutefois, les rangs éminens dans son cœur étoient difficiles à atteindre. On étoit plus ferme encore aux premières places qu'aux autres, et il y avoit peu d'usurpations. Les oscillations inévitables avec une imagination telle que la sienne, avoient lieu pour chacun de ses amis autour d'un point fixe auquel son cœur revenoit toujours. *Il y a quatre-vingt-dix degrés invariables dans toutes mes affections*, disoit-elle, *et il n'y en a que dix de mobiles.*

Quand on parle de madame de Staël, il semble qu'on voudroit donner aux mots une signification plus active et plus pénétrante. Ainsi, la pitié étoit un trait douloureux qui la transperçoit, et dont elle ne pouvoit se délivrer qu'en soulageant le malheur. Sa bonté avoit quelque chose d'inspiré, si on peut le dire. L'idée d'un plaisir à procurer la poursuivoit comme celle d'une douleur à calmer, et elle ne trouvoit de repos qu'après l'action bienfaisante. Le mot

d'aimer est foible aussi pour exprimer ce qu'elle sentoit, et pourtant il ne faut pas employer une autre nuance, car le malheur seul donnoit à ses affections les plus puissantes les grands caractères de la passion.

En effet, et c'est ici que le contraste est surtout frappant, elle démêloit avec une sagacité extrême le côté foible de ces mêmes amis qui lui étoient si nécessaires et si chers, et elle sentoit leurs défauts avec une vivacité douloureuse. Comme je l'ai remarqué pour les auteurs qui lui plaisoient le plus, son enthousiasme même exalté, étoit circonscrit, et n'embrassoit pas tout un ensemble. Le scalpel de son analyse n'a épargné aucun des objets de son attachement, et peut-être n'a-t-il laissé intact que son père; mais les qualités que l'examen le plus rigoureux leur laissoit, ces qualités faisoient une si forte impression sur son cœur, frappoient tellement son imagination, qu'elles lui sembloient uniques, inappréciables pour son bonheur; et une admiration limitée produisoit en elle une tendresse sans bornes.

Cette évaluation continuelle de ses amis, non-seulement pour chacun, mais pour chaque jour de chacun, cette évaluation faite sans cesse en leur présence, les blessoit parfois et les portoit à douter de son affection. *Il faut se soumettre avec vous à être jugé sur nouveaux frais chaque matin,* lui disois-je. *Qu'importe,* me répondit-elle, *si j'aime davantage chaque soir! — J'irois à l'échafaud,* disoit-elle encore, *que je jugerois les amis qui m'accompagneroient.*

Au reste, cet examen s'étendoit sur elle-même. Elle étoit, si on peut le dire, curieuse de ses impressions, et l'on étoit bien venu à diriger ses regards sur son propre cœur par des observations et même par des reproches. Elle s'étudioit dans toutes les circonstances; et si elle a un peu trop souvent fait dire aux personnages de ses romans, *Tel est mon caractère, telle est ma nature,* c'est que ces expressions lui étoient familières. Elle cherchoit à bien connoître ses penchans, la tournure particulière de son imagination, afin d'en

faire abstraction autant que possible dans ses jugemens. Ainsi, elle se récusoit quelquefois dans ses trop fortes antipathies, quoiqu'elle fût portée à croire que son tact étoit juste au fond, et que l'avenir justifieroit ses pressentimens.

Elle a souvent dit qu'après s'être accusée elle-même de précipitation dans sa manière d'évaluer le mérite, la connoissance plus approfondie d'une personne l'avoit presque toujours ramenée à la première idée qu'elle s'en étoit formée. *Un jour ou dix ans*, disoit-elle, *voilà ce qu'il faut pour connoître les hommes; les intermédiaires sont trompeurs.*

Jamais on ne se fera l'idée de madame de Staël, si on ne lui attribue pas la clairvoyance la plus complète. Elle voyoit clair et toujours clair; clair dans l'opinion générale de la société, clair dans les impressions, dans les motifs de chaque individu; clair dans le cœur de ses amis et de ses proches. Ses illusions, quand elle s'en est fait, n'ont porté que sur l'avenir; non que souvent elle ne devinât aussi l'a-

venir quand elle y pensoit, mais parce qu'elle étoit peu sujette à s'en occuper. Et de même que dans le feu du discours le plus animé, son esprit observateur ne la quittoit point, de même qu'elle apercevoit à l'extrémité de la chambre tel sourire improbateur, tel amour-propre souffrant, tel visage préparé à l'objection; de même dans les actions, soit que ses affections ou ses opinions en fussent le mobile, elle savoit parfaitement si elle exposoit ou non sa destinée. Elle a marché à un but choisi par la volonté ou imposé par le malheur, sans méconnoître un seul des obstacles ou des dangers qui devoient se rencontrer sur la route. Sa vie étoit un drame d'une haute poésie, une tragédie où tous les rôles ont été fortement conçus et amplement développés. La sagesse, la prudence y étoient en plein représentées; nul ne pouvoit rien ajouter à la beauté, à la force de leurs raisonnemens; mais un sentiment dominateur y jouoit souvent le rôle de la destinée chez les anciens, et faisoit pencher la balance.

Madame de Staël avoit une constance extrême dans ses attachemens ; jamais elle n'a pu rompre avec personne, jamais elle n'a pu cesser d'aimer. L'affection une fois conçue devenoit une maladie de son cœur, dont les torts la guérissoient bien difficilement. Ces torts, elle les sentoit au plus vif, mais elle ne demandoit qu'à être soulagée d'un tel souvenir. Peut-être savoit-elle au fond qu'il n'y auroit plus de sécurité fondée, et que les mêmes occasions ramèneroient les mêmes fautes; mais elle n'en pardonnoit pas moins parce qu'elle aimoit. Elle étoit indulgente par sa nature et aussi par un effet de sa supériorité. Elle voyoit toutes choses de haut, et après un premier moment, souvent bien douloureux, elle ne s'étonnoit d'aucune imperfection. A sa connoissance, à sa compassion profonde de la nature humaine se joignoit, pour ceux qu'elle aimoit, la puissance que leurs traits, leurs mouvemens, le son de leur voix exerçoient sur elle. Ils étoient *eux*, c'étoit là leur excuse : ils lui plaisoient encore et ils lui sembloient justifiés. Un certain

attendrissement sur leur foiblesse, sur cet alliage imposé à toute excellence, à toute grandeur dans ce monde, venoit à s'emparer de son cœur, et elle allégeoit, en l'étendant sur l'humanité entière et jusque sur elle-même, le poids des torts de ses amis.

On peut voir dans *Delphine*, ce livre où elle a tout dit, la preuve de ce que j'avance. Au moment où Delphine apprend que tout espoir d'épouser Léonce lui a été ravi par la perfidie de madame de Vernon, sa plus impétueuse douleur porte sur l'amitié trahie. Elle exhale son courroux en reproches violens. Mais madame de Vernon, se voyant démasquée, ne prend plus la peine de se justifier; elle dédaigne de chercher encore à plaire, et répondant avec sécheresse, elle se montre sous un aspect nouveau et singulièrement désagréable : ce changement frappe Delphine d'une espèce d'effroi; sentant pour la première fois qu'elle a tout-à-fait perdu son amie, l'idée qu'elle ne la reverra plus telle qu'elle étoit jadis l'occupe seule, et dès lors les rôles sont intervertis. C'est Delphine qui

devient suppliante, et qui, par toute son émotion, voudroit reproduire au moins un mouvement de pitié chez celle qu'elle a tant aimée. Telle étoit exactement madame de Staël; elle eût voulu effacer du cœur d'un ami, jusqu'au souvenir de ses torts envers elle, de peur que le remords ne lui ôtât de l'abandon, et qu'il n'eût moins de bonheur et de charme.

Quant aux indifférens, elle pardonnoit leurs offenses sans y songer, et sans qu'il lui en coûtât même de la magnanimité. Ils étoient pour elle des choses matérielles qui obéissent aveuglément à la loi de leur intérêt. Elle ne donnoit à leur ingratitude aucune prise sur son bonheur, trouvant par trop insensé de laisser troubler ce bonheur par ceux qui ne peuvent y contribuer. *Comment se fâcher*, disoit-elle, *contre d'autres que ceux qu'on aime !*

Lors donc que son estime pour ses amis n'étoit pas foncièrement altérée, madame de Staël supportoit tous leurs torts : ce qu'elle étoit hors d'état de soutenir, c'est la crainte de ne plus les revoir, c'est l'idée d'une sépara-

tion éternelle. Voilà le fantôme qui la poursuivoit, voilà le monstre dont les formes mobiles lui causoient sans cesse un nouvel effroi ; et lorsque, durant son exil à Coppet, ses alentours commencèrent aussi à devenir les objets de la proscription, et que le désert lui parut se former autour d'elle, ce qu'elle a souffert de ce genre de terreur est affreux. Toutes les puissances de son âme conjuroient ensemble pour la déchirer, et son talent, mort pour toute œuvre utile, exerçoit contre elle-même sa force avec cruauté. Néanmoins dans ses momens les plus douloureux, sa conversation étoit parfois très-brillante. Elle l'étoit au point de m'étonner d'abord; mais pourtant en examinant madame de Staël avec attention, on voyoit l'état de son âme. *C'est une sonate que j'ai exécutée*, disoit-elle ensuite; *je suis un musicien exercé qui joue la difficulté sans y songer. Je parle sans que je m'en mêle, et je n'ai pas un instant cessé de souffrir.*

Mais de toutes les séparations, celle qui naît de la rupture étoit encore la plus dé-

chirante pour madame de Staël. L'amour-propre entroit si peu dans ses affections, qu'elle aimoit mieux voir ses anciens amis refroidis et changés pour elle, que ne pas les revoir du tout. Cette impossibilité où elle se sentoit de briser aucun lien, la plaçoit même, à ce qu'elle disoit, dans une sorte d'infériorité vis-à-vis de ceux qu'elle aimoit. La partie, selon elle, n'étoit pas égale; on pouvoit la menacer de la rupture dont elle ne menaçoit jamais, et chercher à usurper ainsi un cruel empire. Ses véritables amis lui étoient à la lettre nécessaires, ils l'étoient plus qu'ils ne se sentoient portés à le croire. La voyant toujours entourée, toujours étincelante d'esprit, toujours occupée de mille objets divers, ils croyoient ou feignoient de croire qu'ils pouvoient se retirer inaperçus; mais il n'en étoit pas ainsi; tous ces intérêts, si vifs en apparence, se seroient évanouis pour elle avec le bonheur de l'amitié. *Jamais*, disoit-elle souvent bien à tort, mais avec une persuasion intime et douloureuse, *jamais je n'ai été aimée comme j'aime.*

Dans le tête-à-tête, sa conversation étoit quelque chose d'inouï. Nul n'a pu la connoître hors de l'intimité. Ses plus belles pages, ses discours les plus éloquens dans la société sont loin d'égaler par leur force entraînante ce qu'elle disoit, lorsque n'étant point obligée de se conformer aux dispositions de tel auditoire, elle agissoit sur un instrument unique, qu'elle-même avoit accordé. Alors son grand esprit déployant ses ailes, prenoit librement son vol; alors elle ne se prévoyoit pas, et, témoin plutôt que maîtresse de sa propre inspiration, elle exerçoit une influence surnaturelle qu'elle paroissoit subir aussi; influence bien ou malfaisante, mais dont elle n'avoit pas la responsabilité. Tantôt animée d'une verve amère et mordante, elle desséchoit d'un souffle de mort toutes les fleurs de la vie, et portant le fer et le feu au fond du cœur, elle détruisoit l'illusion des sentimens, le charme des relations les plus chères. Tantôt se livrant à une gaîté singulièrement originale, elle avoit la grâce ingénue et la confiance d'un enfant naïf qui est

dupe de toutes choses; tantôt enfin s'élevant plus haut, elle s'abandonnoit à la sublime mélancolie du génie religieux qui pénètre le néant de l'existence terrestre.

Mais c'étoit auprès de ses amis malheureux qu'elle déployoit encore sa plus grande puissance. Entraînée par un sentiment rapide et profond, il sembloit qu'elle parcourût le ciel et la terre pour trouver du soulagement à leurs peines. Rien d'ingénieux, rien de bon comme ce qu'elle inventoit pour les distraire, pour éclaircir un moment les sombres nuages de la tristesse : elle paroissoit disposer de l'avenir et en créer un exprès pour eux, dans lequel, à force d'amitié, elle remplaçoit toutes choses. Les maux d'imagination, toujours compris dans leur genre, étoient allégés par des moyens aussi singuliers qu'eux-mêmes. Avec quelle avidité elle écoutoit! Une ardente curiosité pour les impressions des personnes sincères, se mêloit si évidemment à sa tendre pitié, que jamais on ne craignoit de la fatiguer quand on lui confioit ses peines. Il n'y avoit plus

ni elle ni soi, les âmes se confondoient, et elle vous élevoit à une telle hauteur, on planoit sur une telle immensité, que le bonheur, le malheur, le passé, le présent, la destinée de tous et la vôtre s'évanouissoient. Un sentiment solennel avoit remplacé tous les autres, et l'on croyoit assister ensemble au plus auguste des spectacles, celui de la Divinité accomplissant son œuvre régénératrice sur la créature, par le moyen terrible et pourtant salutaire de la douleur.

Ah! qu'il est affreux d'avoir à souffrir sans elle! Que faire des sentimens qu'elle avoit tous partagés! Il y a presque un remords dans le chagrin de l'avoir perdue; c'est que les regrets ne sont pas assez désintéressés. On se sent exilé d'une région délicieuse où l'on éprouvoit des jouissances que l'on ne retrouvera plus. Elle étoit elle-même avec ses dons ravissans, et puis elle étoit encore le milieu à travers lequel on recevoit tout ce qu'il y a de curieux, d'instructif, de digne d'attention sur la terre. On sent comme un

rétrécissement, comme un appauvrissement de l'existence; on se perd soi-même avec elle, et il y a de la personnalité à la pleurer.

Pour donner l'idée de la manière dont elle sentoit les peines des autres, je citerai un trait qui me concerne, parce que, comme il est naturel, rien ne m'a jamais autant frappée. On verra ce qu'elle étoit, même après avoir perdu la vivacité de la jeunesse.

Dans l'année 1816, l'âme encore ébranlée par le plus affreux malheur, la perte d'une fille angélique, j'étois à Nice avec mon autre fille fort malade elle-même. Il survint une crise violente dans son état; et durant ces heures décisives, ce que j'éprouvai fut si cruel, que ne voulant pas épouvanter ma famille par mes lettres, il n'y avoit que madame de Staël au monde à qui j'osasse ouvrir mon cœur. Elle ne me répondit point sur ce sujet, et notre correspondance ordinaire ayant continué, je crus que ma lettre s'étoit perdue, et je n'y avois nul regret; car je craignois, même après

avoir été rassurée, que la réponse ne renouvelât mon émotion. Quelques mois après, je fus entièrement confirmée dans cette idée. Nous nous étions déjà revues plusieurs fois sans qu'elle m'eût parlé de ma lettre, quand un jour à Coppet, comme nous causions depuis long-temps ensemble, elle cesse tout à coup de me répondre : je la regarde, et la voyant pâle et troublée, *qu'avez-vous?* lui dis-je avec effroi; *c'est*, reprit-elle, *que je n'ai jamais pu vous écrire.... vous dire....* Elle hésitoit tellement qu'il m'étoit impossible de la comprendre. *Votre lettre*, s'écria-t-elle enfin, *n'en parlons plus, n'en parlons jamais....* et elle sortit de la chambre tout en larmes.

Comme je n'écris pas l'histoire de madame de Staël, je dois m'abstenir de multiplier des récits qui donneroient à cette notice l'apparence d'une biographie incomplète. Néanmoins, je me reprocherois de passer sous silence un événement aussi important que celui de son second mariage, et la circonstance de sa vie qui a dû exciter

le plus d'étonnement, m'oblige à quelques détails.

Un jeune homme bien né inspiroit beaucoup d'intérêt dans Genève par ce qu'on racontoit de son brillant courage, et par le contraste de son âge avec sa démarche chancelante, sa pâleur, et l'état de foiblesse auquel il étoit réduit. Des blessures reçues en Espagne, des blessures dont les dernières suites ont été funestes l'avoient mis aux portes de la mort, et il étoit resté malade et souffrant. Deux mots de pitié, adressés par madame de Staël à cet infortuné, produisirent sur lui un effet prodigieux. Elle avoit quelque chose de céleste dans le langage. Madame de Tessé disoit : *Si j'étois reine, j'ordonnerois à madame de Staël de me parler toujours.* Cette musique ravissante renouvela l'existence du jeune homme, sa tête et son cœur s'enflammèrent; il ne mit point de bornes à ses vœux, et forma tout de suite les plus grands projets. *Je l'aimerai tellement,* a-t-il dit de très-bonne heure à un de ses amis,

qu'elle finira par m'épouser, mot singulier que pouvoient inspirer divers motifs, mais que l'enthousiasme, le dévouement le plus soutenu obligent à interpréter favorablement.

De si hautes prétentions furent secondées par les circonstances. Madame de Staël étoit excessivement malheureuse et lasse de malheur; son âme pleine de ressort tendoit à se relever, et ne demandoit qu'une espérance. Lors donc qu'au moment où sa captivité se resserroit de plus en plus, et où de sombres nuages s'amonceloient de toutes parts sur sa tête, un nouveau jour vint à luire pour elle, le bonheur, dans son cœur désolé, renaquit comme de ses cendres, et le rêve de toute sa vie, l'amour dans le mariage, lui sembla pouvoir se réaliser. On sait ce qu'une telle union étoit à ses yeux. Cette plaisanterie d'elle qu'on a citée : *Je forcerai ma fille à faire un mariage d'inclination*; cette plaisanterie renfermoit une opinion sérieuse. Jamais la pensée de former elle-même de pareils nœuds ne lui avoit été complétement étrangère. En par-

lant de l'asile qu'elle espéroit trouver un jour en Angleterre, elle avoit dit quelquefois, *j'ai besoin de tendresse, de bonheur et d'appui; et si je trouve là un noble caractère, je sacrifierai ma liberté.* Le noble caractère se trouva tout à coup près d'elle. Sans doute, elle auroit pu faire un choix mieux assorti, mais l'inconvénient des mariages d'inclination, c'est précisément qu'on ne choisit pas.

Toutefois il est certain que cette union l'a rendue heureuse. Elle avoit bien jugé l'âme élevée de M. Rocca : une tendresse extrême, une constante admiration, des sentimens chevaleresques ; et, ce qui plaisoit toujours à madame de Staël, un langage naturellement poétique, de l'imagination, du talent même, comme l'ont prouvé quelques écrits, de la grâce dans la plaisanterie, une sorte d'esprit irrégulier et inattendu qui excitoit le sien et mettoit de la variété dans sa vie ; voilà ce qu'elle a trouvé en lui. A cela se joignoient une profonde pitié pour les maux qu'il enduroit, et des craintes toujours renaissantes qui en-

tretenoient son émotion et enchaînoient sa pensée.

Elle eût sans doute mieux fait de déclarer ce mariage ; mais une timidité dont son genre de courage ne l'affranchissoit point, mais l'attachement pour le nom qu'elle avoit illustré l'ayant retenue, tout son esprit s'est employé à parer aux difficultés de sa situation. Faut-il dire qu'il valoit mieux ne pas se mettre dans cette situation? faut-il dire que madame de Staël ne doit pas en tous points servir d'exemple ? Elle l'eût avoué bien volontiers : c'est là ce qu'elle a dit à ses enfans, c'est là ce qu'elle indique dans ses écrits, autant que le lui a permis une âme fière, qui a la conscience de sa grandeur. Elle étoit un phénomène unique sur la terre. On oublie avec elle les conditions de notre nature ; on oublie que la société s'étant arrangée sur la moyenne des facultés, les dons prodigieux sont en désaccord avec l'organisation de la vie. Ce qui seroit plus étonnant encore que madame de Staël, c'est que son génie seul eût été extraordinaire en elle ; c'est qu'une exi-

stence intérieure si active, la source de son talent même, ne se fût manifestée que par son talent.

L'heureuse imprévoyance de son caractère l'a bien servie dans le cours de cette union. Après des alarmes cruelles sur la santé de M. Rocca, elle revenoit promptement à croire que sa vie n'étoit pas attaquée, et que ses maux n'étoient qu'accidentels. Il ne lui restoit de l'inquiétude, qu'une attention continuelle, et remarquable chez une personne si vive, pour les soins nécessaires à sa conservation. Toute cette grande intelligence étoit employée à le servir. Mais qui dira ce qu'elle a souffert dans les momens de crises! A Pise où il fut près d'expirer, elle se comparoit elle-même au maréchal Ney qui attendoit alors sa sentence d'un instant à l'autre. Douée d'un talent qui ne la préservoit d'aucune douleur et qui s'agrandissoit de toutes, elle a dit ensuite qu'elle écriroit un ouvrage ayant pour titre : *Un seul malheur dans la vie, la perte d'un objet qu'on aime.*

Ce malheur a été celui du jeune et in-

fortuné Rocca; cette vie menacée, ce frêle roseau qui avoit un moment servi d'appui à une existence en apparence si forte, ce roseau a été moins fragile encore qu'elle-même. Toutefois il ne lui a pas long-temps survécu. La douleur, l'indifférence pour ses jours ont achevé de trancher cette courte destinée. Il est allé mourir sous le beau ciel de la Provence, où un frère a recueilli ses derniers soupirs!

Société et conversation.

Au milieu de sa société habituelle, madame de Staël étoit pleine de charme. Elle avoit une simplicité de manières, et même une apparence d'insouciance qui mettoit chacun à l'aise. Il n'existoit aucune contrainte avec elle. Les cercles, les dissertations en forme, l'esprit obligé ne lui plaisoient pas; elle aimoit trop l'imprévu en toutes choses pour ne pas laisser beaucoup à décider au hasard, et il régnoit autour d'elle un mouvement animé et facile. Observant toujours, elle n'avoit jamais l'air d'examiner; et comme son attention paroissoit

se porter sur le sujet de l'entretien plutôt que sur la manière dont chacun le soutenoit, l'on ne se croyoit point en présence d'un juge. Sa supériorité ne pesoit donc sur personne; elle demandoit qu'on lui donnât de l'amusement, et non qu'on fît ses preuves auprès d'elle.

Madame de Staël avoit de la grâce dans tous ses mouvemens; sa figure, sans satisfaire entièrement les regards, les attiroit d'abord, et les retenoit ensuite, parce qu'elle avoit, comme un organe de l'âme, un avantage fort rare; il s'y déployoit subitement une sorte de beauté, si on peut le dire, intellectuelle. Ses pensées successives se peignoient d'autant mieux sur son visage, qu'à l'exception de ses yeux qui étoient d'une rare magnificence, aucun trait bien saillant n'en avoit déterminé d'avance le caractère. Elle n'avoit aucune de ces expressions permanentes qui à la longue ne signifient rien, et sa physionomie étoit, pour ainsi dire, créée sur place par son émotion. Peut-être auroit-elle même eu dans le repos les paupières un peu pesantes; mais le génie écla-

toit tout à coup dans ses yeux, son regard s'allumoit d'un noble feu, et annonçoit, comme l'éclair, la foudre de sa parole.

De même elle n'avoit point dans sa contenance, ni dans ses traits, cette mobilité inquiète qui est un indice d'esprit si trompeur. Une sorte d'indolence extérieure régnoit plutôt chez elle; mais sa taille un peu forte, ses poses marquantes et bien dessinées donnoient une grande énergie, un singulier aplomb à ses discours; il y avoit quelque chose de dramatique en elle, et même sa toilette, quoique exempte de toute exagération, tenoit à l'idée du pittoresque plus qu'à celle de la mode.

Lorsque madame de Staël entroit dans un salon, sa démarche étoit assez grave et solennelle; un peu de timidité l'obligeoit à recueillir sérieusement ses forces, quand elle alloit attirer les regards. Et, comme cette nuance d'embarras ne lui avoit permis de rien distinguer d'abord, il sembloit que son visage s'illuminât à mesure qu'elle reconnoissoit les personnes. On pouvoit juger que tous les noms étoient inscrits chez

elle avec bienveillance, et bientôt ces mots charmans, dont elle étoit si généreuse, montroient qu'elle avoit présentes à la pensée les actions et les qualités les plus distinguées de chacun. Ses louanges partoient du cœur et y arrivoient, parce qu'elles étoient données avec sincérité. Elle louoit sans flatter : *la politesse*, selon madame de Staël, *n'étant que l'art de choisir dans ce qu'on pense.* Peut-être des yeux fins auroient-ils aperçu la borne de tous les éloges, mais elle avoit un désir si réel d'obliger, qu'on ne chicanoit pas ses expressions, et sa cordialité imposoit silence à l'amour-propre.

Quelles que fussent les peines intérieures de madame de Staël, elle portoit presque toujours dans la société cette liberté d'esprit qui seule permet d'en jouir. Une cause de la vivacité et de la netteté de ses conceptions, c'est qu'il n'existoit en elle aucune préoccupation trop tenace. Ses impressions venoient toutes du dehors et étoient en conséquence parfaitement justes. Les images se formoient en elle comme sur une toile

bien lisse, et leurs couleurs étoient encore relevées par la légère nuance de mélancolie dont le fond étoit empreint. De là vient que chaque objet produisoit son plein effet sur elle, et qu'elle retiroit du commerce social un soulagement réel et infaillible.

Ce soulagement lui étoit, comme je l'ai dit, nécessaire; l'instinct conservateur de son talent répugnoit à l'engourdissement. Peut-être sa constitution, plus foible qu'on ne l'a cru, exigeoit le stimulant de la distraction; car une sorte de terreur la saisissoit à l'idée de la stagnation de l'existence. Dans sa jeunesse, elle ne pouvoit pas supporter la solitude, et les impressions mélancoliques qui sont peintes avec tant de beauté dans ses ouvrages avoient chez elle une réalité redoutable; ce n'est que bien tard dans la vie, et lorsqu'elle a su tenir à distance les monstres créés par son imagination, qu'elle a pu, selon son expression, *vivre en société avec la nature*.

En conséquence, l'ennui qui, dans le monde ou ailleurs, est une solitude où

l'on n'a pas même soi, l'ennui étoit extrêmement redouté par elle. Il ne lui suffisoit pas qu'on fût spirituel, il falloit qu'on fût animé, et peut-être les gens d'esprit qui ne se mettent nullement en frais pour la société lui donnoient-ils un peu plus d'humeur que les hommes médiocres. Elle ne pouvoit pas souffrir qu'on parlât sans intérêt. *Comment veut-on que je l'écoute*, disoit-elle, *quand il ne se fait pas l'honneur de s'écouter lui-même?* Elle supportoit mieux certains défauts de caractère que l'esprit blasé et dégoûté, et elle disoit un jour d'un homme égoïste et chicaneur : *Il ne parle que de lui; mais cela ne m'ennuie pas, parce qu'au moins je suis sûre qu'il s'intéresse à ce qu'il dit.*

Aussi la franche gaîté étoit toujours bien venue auprès d'elle; et pourvu que cette gaîté n'eût rien d'ignoble ni de mauvais goût (condition indispensable avec madame de Staël), elle ne lui cherchoit jamais querelle. Il y avoit de l'attendrissement, une vive reconnoissance dans ce qu'elle éprouvoit pour ceux qui l'amusoient; un bon mot,

une histoire comique, étoient pour elle un petit bienfait dont elle parloit avec effusion; et à chaque nouveau survenant, elle vouloit qu'on répétât les traits qui l'avoient divertie. Le piquant, l'originalité, l'imagination, voilà ce qui lui plaisoit avant tout; voilà ce qui donnoit de l'élan à son esprit, et des ailes à son génie. La médiocrité phrasière, les répertoires vivans d'idées reçues, les chefs-d'œuvre de l'éducation routinière n'étoient rien pour elle; et ce qu'elle pouvoit trouver dans sa bibliothéque ne lui étoit pas indispensable dans sa société. Elle n'exigeoit pas que tous réunissent tout; un seul avantage marquant lui plaisoit mieux qu'un assortiment d'avantages médiocres; et ayant en elle-même le complément de ce qui manquoit à chacun, elle ne demandoit aux autres que de certaines pensées en saillie, dont elle pût former un ensemble avec les siennes. *Ma fille a besoin d'un premier mot,* disoit M. Necker, et peut-être avoit-il raison; mais ce premier mot eût été nul ou absurde pour tout autre. C'étoit le panier près de la

feuille d'acanthe qui a fait inventer le chapiteau corinthien ; c'étoit la muraille inégalement noircie par l'humidité qui fournissoit des sujets de tableau à un grand peintre.

Voilà pourquoi certains auteurs étrangers l'enchantoient si fort. Lord Byron, en particulier, avoit à ses yeux une valeur inépuisable. Il mettoit en jeu toute son imagination, et elle créoit de nouveau sur les conceptions de ce poète. *Convenez que votre Richard-Cœur-de-Lion sera un Lara*, lui dis-je une fois. *Peut-être*, me répondit-elle en souriant; *mais je vous promets que personne au monde ne s'en doutera.* En effet elle n'a jamais rien imité; mais des germes inaperçus se développoient chez elle sous une forme originale, et tandis qu'elle s'est toujours enrichie de l'esprit des autres, elle n'a jamais montré que le sien.

On doit bien distinguer, même sous le rapport purement intellectuel, ses goûts d'avec son estime. Personne n'a jamais mieux connu que madame de Staël le prix des bonnes proportions; personne n'a fait

plus de cas dans les choses sérieuses de cette justesse qui naît de l'équilibre. Si elle eût été appelée à former une évaluation, elle eût accordé la plus haute place à l'esprit le plus solide. Nul n'auroit eu le droit d'être mécontent de son numéro, mais le chiffre le plus élevé ne lui étoit pas toujours le plus nécessaire.

Toutefois elle finissoit par s'impatienter de l'absurdité, et l'extravagance la fatiguoit vite. Le point de conciliation entre l'imagination et le bon sens étoit toujours cherché et souvent trouvé par elle. *La folie peut être poétique*, disoit-elle un jour, *mais la déraison ne l'est pas.*

Les imprudences de parole, que madame de Staël a pu commettre, ont bien plus souvent été causées par l'ennui que par l'entraînement. Quand la langueur paroissoit sans remède, il lui arrivoit quelquefois de faire une révolution dans la société; elle rompoit la glace d'une conversation insipide par un coup d'éclat, et portoit le trouble parmi les gravités diverses. Alors, par momens, elle pouvoit manquer de

mesure; mais plus elle étoit animée, plus sa marche étoit sûre et ferme. Une fois lancée dans la carrière il n'y avoit plus un faux mouvement. Certaine de ses forces, elle couroit au centre du péril, traitoit en passant les questions les plus épineuses, touchoit aux points les plus délicats, et faisoit trembler ses amis pour elle, les indifférens pour eux-mêmes. On ne savoit sur qui tomberoit le feu de cette artillerie volante; on entendoit les balles siffler à côté de soi, l'effroi passoit des uns aux autres; mais bientôt chacun étoit rassuré : la modification, l'exception désirées arrivoient à point nommé; un éloge relevoit tout à coup celui qui se croyoit l'objet de l'attaque, et elle sortoit triomphante des difficultés qu'elle avoit accumulées autour d'elle. Il y avoit de la peur dans le plaisir qu'elle donnoit, comme il y en a dans celui qu'on prend à voir voltiger sur la corde.

Mais c'est surtout dans la dispute qu'elle étoit extraordinairement brillante. Sa véhémence la plus impétueuse n'étoit jamais accompagnée d'aigreur ni de mépris. Au-

cune arrogance, aucune ironie, aucun sarcasme ne pouvoient lui être reprochés, et il y avoit quelque chose de flatteur pour son antagoniste jusque dans les forces qu'elle jugeoit nécessaire de déployer contre lui. S'il échappoit à celui-ci quelque expression inconvenante, elle le réprimandoit avec vivacité; mais bientôt elle le tenoit pour pardonné, et passoit outre. Elle aimoit qu'on fît usage de tous ses moyens contre elle; et véritablement plus on se montroit fécond en ressources, plus on constatoit sa supériorité. Elle avoit tout l'esprit de son adversaire et quelque chose par-delà. Quand la question étoit épuisée, et que la dispute menaçoit de traîner en longueur, alors, rassemblant ses raisonnemens les plus victorieux, elle entonnoit une espèce de finale en fanfare dont il n'y avoit pas à appeler. L'arrêt étoit toujours équitable; elle avoit fait une bonne part au vaincu, et s'arrêtoit définitivement au point où toutes les opinions se rencontrent.

Ce goût pour les conversations animées s'étendoit jusque sur les discussions aux-

quelles elle ne prenoit point part. On l'amusoit en soutenant avec vivacité toutes sortes d'opinions singulières, et chacun s'en donnoit le plaisir. On se battoit à outrance dans sa société; il se portoit d'énormes coups d'épée, mais personne n'en gardoit le souvenir. Coppet étoit cette salle d'Odin dans le paradis des Scandinaves où les guerriers tués se relèvent sur leurs pieds et recommencent à se battre.

La diversité des esprits et des caractères étant pour madame de Staël le sujet d'une étude constante, elle avoit dans la société une occupation très-différente de celle de briller et de plaire; elle étoit le naturaliste qui observe une espèce, autant que l'orateur qui veut persuader.

Mais ce qui la dérangeoit complétement dans cette étude, ce qui lui ôtoit tout intérêt pour les paroles humaines, c'est l'affectation. Ce défaut qui efface tous les traits saillans, qui substitue un idéal faux et monotone à l'immense variété de la nature morale, ce défaut l'ennuyoit profondément et ne l'impatientoit guère moins.

Elle s'exprimoit ainsi à ce sujet : *Il n'y a jamais de tête-à-tête avec les gens affectés; le personnage adopté arrive en tiers, et c'est celui-là qui répond quand on s'adresse à l'autre. — Les gens affectés sont les seuls avec lesquels il n'y ait rien à apprendre.* L'exagération lui déplaisoit aussi beaucoup. *Quand on met cent au lieu de dix, on n'a pas plus d'imagination pour cela*, disoit-elle. Par là même, les grandes démonstrations de sensibilité lui étoient suspectes; *tous les sentimens naturels ont leur pudeur*, a-t-elle remarqué.

On étoit, pour ainsi dire, forcé à la vérité, avec madame de Staël, non pas qu'on fût à l'abri de la blesser quand on parloit franchement, mais parce que le contraire étoit trop insipide. Il valoit mieux se quereller que s'annuller avec elle; et, selon sa propre expression, elle demandoit surtout *qu'on fût quelqu'un*; de plus, elle vouloit être instruite de tout, à tout prix : elle pensoit qu'un signe certain de décadence, soit dans l'esprit, soit dans le caractère, c'est la répugnance à apprendre la

vérité. *J'ai connu que Bonaparte baissoit*, a-t-elle dit, *quand j'ai vu qu'il ne se soucioit plus de savoir le fond des choses.*

Elle-même donnoit trop fortement le ton à cet égard pour qu'on ne dût pas le prendre. Elle écrivoit une fois à sa fille, à propos de je ne sais quelle discussion : *J'ai le tort de soutenir trop vivement le vrai, mais c'est toujours le vrai qui dispose de moi.*

Ce goût pour le vrai étoit encore chez elle une source d'indulgence, en ce qu'il balançoit le trop d'attrait qu'elle eût pu avoir pour l'esprit. Partout où elle trouvoit, je ne dis pas seulement le naturel de l'expression, qui est une grâce, mais un sentiment réel, mais une persuasion profonde et intime, elle éprouvoit de l'intérêt. Une femme entièrement dévouée à ses enfans, ou sincèrement pieuse, un homme plein d'honneur et d'intégrité, lui étoient agréables par cela seul ; elle faisoit cas de toutes les connoissances, de toutes les expériences positives ; les négocians, les gens d'affaires, tous ceux enfin qui ont appris

à traiter avec leurs semblables, et cela, parmi le peuple même, fixoient son attention et lui donnoient à penser. Les êtres humains avoient plus de valeur proportionnelle à ses yeux, qu'ils n'en ont les uns pour les autres. Elle savoit tirer parti de certaines gens qui ennuient tout le monde.

Madame de Staël étoit convaincue au fond de son cœur de l'égalité de toutes les créatures, enfans de la divinité; et, bien qu'elle eût la conscience de son génie, elle ne s'est jamais véritablement crue au-dessus de qui que ce fût. Dans ses disputes avec M. Schlegel, elle soutenoit toujours qu'il n'y a aucune différence réelle entre les hommes, et que tout est compensé. Elle ne pouvoit souffrir ces mystères d'Éleusis des gens distingués, ces initiations à de prétendues vérités qu'on croit utile de cacher au vulgaire. Aussi le dédain étoit-il l'objet de son antipathie; elle y voyoit le signe de quelque infériorité cachée. *Je ne dédaignerois pas*, disoit-elle, *l'opinion du dernier de mes domestiques*,

si la moindre de mes impressions à moi tendoit à justifier la sienne.

Même pour les facultés intellectuelles, elle étoit portée à croire que ce qui élève les hommes distingués au-dessus du niveau général, est très-peu de chose à côté de ce qui appartient à tous les êtres bien organisés. L'effet universel que produit le talent lui paroissoit prouver une grande analogie entre les esprits, et un fond de richesses communes à tous, auprès duquel les différences individuelles sont peu de chose. *Quand les gens sont bêtes*, disoitelle, *il y a toujours de leur faute; et si j'avois de la puissance, j'obligerois tout le monde à avoir de l'esprit.*

Aussi ne pouvoit-elle souffrir qu'on se crût supérieur aux autres, en raison de ce qu'on n'étoit pas compris d'eux. Comme à mesure que son talent avoit grandi, elle s'étoit corrigée d'un peu d'obscurité dans le style, elle avoit le droit de dire que plus on s'élève, et plus on trouve le moyen de répandre la lumière sur les grands sujets, et d'être intelligible et profond à la fois.

Suite de la conversation, opinions politiques, reparties.

Ce qui mettoit à l'aise les gens les plus médiocres auprès de madame de Staël, c'étoit son délicieux enjouement; la gaîté, cette région charmante où les esprits de toutes les portées se rencontrent, la gaîté étoit son moyen de communication avec tous. Elle établissoit l'égalité par une douce moquerie dont elle ne demandoit pas mieux que de devenir l'objet; elle avouoit qu'après ses amis, ce qui lui avoit le plus manqué dans les pays étrangers, c'étoient des gens qui entendissent la plaisanterie. La moquerie étoit un signe d'amitié chez elle; et quand elle disoit à quelqu'un : *pour vous, vous n'avez pas de ridicule;* il y avoit dans son ton un peu de sécheresse.

Il lui étoit désagréable qu'on eût peur d'elle. Ne perdant jamais de vue les intérêts bien placés d'aucun amour-propre, elle récompensoit la confiance avec laquelle on se remettoit entre ses mains. Chacun se retrouvoit embelli dans le por-

trait vivement colorié qu'elle lui traçoit de lui-même, portrait piquant et flatteur à la fois, où les défauts toujours indiqués n'étoient pas sans quelque charme.

Un des sujets favoris de madame de Staël, dans la conversation, c'étoit la défense des plus beaux dons de la nature, contre l'espèce de dénigrement dont ils sont parfois l'objet. Ainsi elle ne pouvoit souffrir qu'on médît de l'esprit, et qu'on représentât un tel avantage comme nuisible au bon sens, et par là même au bonheur. Prenant toujours le mot d'esprit dans l'acception la plus étendue, elle l'appliquoit à la haute intelligence, à la vue nette de toutes choses, à l'appréciation de tous les rapports : les inconvéniens faussement attribués à l'esprit partent tous, selon elle, du point où l'esprit est en défaut. Lorsqu'on lui citoit les sottises de tel homme spirituel : *donnez-lui plus d'esprit encore,* répondoit-elle, *et tout cela disparoîtra.* Un Suédois de ses amis lui ayant dit un jour : *Les gens d'esprit, quoi que vous prétendiez, ont bien des travers.*

C'est vrai, reprit-elle, *mais malheureusement, les bêtes en ont aussi, quoiqu'il ne vaille pas la peine d'y faire attention.* Une autre fois elle disoit : *Les sottises des gens d'esprit sont les revenans-bon des gens médiocres.*

Elle prenoit de même la défense de l'imagination, de la beauté, de la jeunesse; et les avantages acquis, ceux même qui dérivent de certains préjugés, trouvoient encore en elle un avocat. Ainsi la richesse, une naissance illustre avoient quelque prix à ses yeux. Ces petits raisonnemens, enfans de l'envie et consolation de la médiocrité; ces sophismes par lesquels on s'attache à prouver que les biens ne sont pas des biens; ces sophismes, dis-je, ne lui plaisoient pas; elle trouvoit plus de vraie grandeur à supporter les privations qu'à les nier.

Tout cela tend à la mort, disoit-elle, en parlant de cette philosophie négative qui fait cession, les uns après les autres, des plus beaux dons comme des plus innocentes jouissances, de peur qu'on n'ait à souffrir

un jour, ou de leur abus, ou de leur perte. On défigure, on affadit, selon elle, une conception de génie, quand on efface les grands traits de la nature intellectuelle. Et si elle a vanté la morale chrétienne, c'est encore parce que, dans le christianisme, la mort aux intérêts du monde est le signe d'une vie nouvelle, d'une vie immortelle au fond du cœur.

En général, madame de Staël a toujours embrassé le côté simple, le côté positif de chaque question, celui qu'eût choisi de préférence un enfant ou un sauvage. On a pu l'amuser en soutenant des thèses bizarres; mais elle-même prenoit presque toujours le parti du sens commun. Outre qu'elle ne pouvoit parler que par conviction, elle pensoit qu'il y a plus d'esprit réel à déployer dans la cause de la vérité que dans celle de l'erreur; car il n'est pas absolument nécessaire de défendre la raison par des trivialités. C'est parce que madame de Staël a mis la raison de son côté, que sa réputation s'accroîtra avec le temps. A mesure que les hommes s'occu-

pent davantage de leurs vrais intérêts, l'esprit paradoxal doit passer de mode.

L'activité morale étant à la fois pour madame de Staël un besoin et un système, il n'est pas étonnant qu'elle ait beaucoup souffert de l'exil. Elle pouvoit exercer sa pensée dans la retraite, dira-t-on; et qui le savoit mieux qu'elle? S'occuper d'idées générales, quand le sort de tous est en suspens, c'est un tour de force dont elle s'est montrée capable. Mais, principalement dans sa jeunesse, l'étude n'étoit pas une ressource suffisante contre le chagrin d'être séparée de ses amis, contre celui d'être, ainsi que son père, l'objet éternel de l'injustice, contre la douleur, surtout, de voir l'arbitraire planer sur la destinée de la France. Elle aimoit la France avec passion. *J'ai un chagrin rongeur sur cette France, que j'aime plus que jamais*, écrivoit-elle; et ailleurs, *j'ai senti distinctement que je ne pouvois vivre sans cette France.* Au temps où il lui étoit encore permis d'habiter les provinces françoises, c'étoit un plaisir pour elle que d'entendre l'accent

national dans les plus petites villes, et l'idée qu'elle étoit en France lui a fait supporter patiemment des séjours assez insipides. Mais il faut convenir que la patrie étoit surtout pour elle dans Paris.

Montrez-moi la rue du Bac, répondoit-elle autrefois à ceux qui vouloient lui faire admirer l'aspect resplendissant du Leman et de ses rives. *Je voudrois vivre à Paris,* disoit-elle encore, *avec cent louis par an, et logée à un quatrième étage.* En 1806, année où elle passa quatre jours cachée à Paris, son plus grand plaisir étoit de se promener à pied la nuit, pour voir les rues au clair de la lune. *J'ai une constance dans le cœur,* écrivoit-elle, *et une inconstance dans l'esprit, pour lesquelles est fait le pays où les tableaux se renouvellent sans cesse, et où j'ai mes anciens amis.*

Toutefois, après avoir retrouvé cette patrie tant regrettée, elle s'est de nouveau exposée volontairement à l'exil, car elle composoit son dernier ouvrage en 1815; et, avant le 5 septembre, elle étoit convaincue qu'elle ne pourroit le publier sans être

forcée à sortir de France ; mais cette persuasion ne l'ébranloit pas.

Les opinions politiques de madame de Staël étoient tellement dans la ligne de son caractère que, son naturel étant donné, on ne peut guère lui supposer une autre doctrine. Le culte qu'elle rendoit à la liberté étoit à la fois romain et chrétien. Elle avoit cet élan de fierté, cette haine de la tyrannie qui caractérisoient les anciens ; et puis elle éprouvoit une compassion tout-à-fait évangélique pour les malheureux des classes inférieures. Elle eût voulu, non-seulement soulager, mais relever à leurs propres yeux ceux qui souffrent le plus de l'organisation sociale. Et quand à cette double impulsion se joignoit celle des plus vifs sentimens de son cœur, quand tout ce qu'elle admiroit parmi les pensées, et chérissoit parmi les mortels la portoit sur la même route, il n'est pas étonnant que les idées libérales aient, pour ainsi dire, passé dans son sang. Aussi, elle est rentrée dans le domaine de la politique avec des

forces toujours plus exercées, après que ses divers talens ont exigé qu'elle traitât d'autres genres.

Dans un temps où il étoit à peine permis d'écrire des romans, et où elle a paru se renfermer dans la pure littérature, les grands intérêts de l'humanité ont toujours fait indirectement le sujet de sa conversation. Bonaparte ne s'y est pas trompé ; il sentoit, comme par instinct, que toutes les paroles de madame de Staël devoient lui nuire. *Elle ne parle ni de politique ni de moi, à ce qu'on prétend*, disoit-il ; *mais je ne sais comment il arrive qu'on m'aime toujours moins quand on l'a vue. Elle monte les têtes*, a-t-il dit encore, *dans un sens qui ne me convient pas*. Telle est la véritable cause de l'exil auquel il l'a condamnée ; à quoi il faut ajouter le succès indépendant de lui, et par conséquent désagréable pour lui, qu'avoit madame de Staël à Paris.

Elle a certainement soutenu ses opinions politiques avec une grande vivacité, et pourtant sa véhémence n'avoit rien d'hostile.

Digitized by Google

Quand elle venoit à heurter quelque sentiment douloureux, elle s'en apercevoit à l'instant, parce qu'il y avoit toujours dans son cœur quelque disposition analogue à celle de son adversaire. Ainsi, le passé, le culte des pères, l'attendrissoient, et tout ce qui étoit une religion touchôit son cœur. Cette brillante création des temps barbares, l'esprit chevaleresque dans lequel sembloit jadis s'être réfugié tout ce que la nature morale avoit de noble et de grand, au milieu de la désorganisation universelle, l'esprit chevaleresque lui plaisoit singulièrement, et l'exemple de l'Angleterre lui prouvoit qu'il peut s'allier avec la liberté. Les grands noms étoient pour elle de l'histoire vivante, et parloient à son imagination. Cette classe à laquelle on a peine à pardonner des souvenirs, cette classe dont les regrets sont légitimes, si les prétentions ne le sont pas, et dont on peut plaindre les malheurs sans désirer le triomphe, cette classe et sa destinée ont toujours tenu une grande place dans les pensées de madame de Staël. Elle

ne pouvoit oublier que parmi les anciens nobles avoient été ses premiers amis, qu'au milieu d'eux elle avoit vu luire ses premiers beaux jours. Objet de leur ressentiment éternel, ainsi que son père, il avoit fallu toute leur injustice, parfois toute leur orgueilleuse âpreté, pour combattre un fond de sympathie qu'elle se sentoit avec eux. Assurément, ni les principes, ni les intérêts de madame de Staël, ne la portoient à désirer le succès de leur cause : mais il y avoit pour son cœur quelque chose de très-douloureux dans l'idée de leurs peines; on sait tout ce qu'elle a fait pour les servir, et c'étoit pour les servir encore qu'elle mettoit un si grand prix à les persuader. Elle voyoit la marche des choses, la force irrésistible des événemens : évitez, sembloit-elle leur dire, évitez une lutte inutile, ne vous brisez pas contre la nécessité de fer; ainsi veulent le siècle, l'avenir, la destinée. Au nom du ciel, faites place au temps qui s'avance, ne vous laissez pas écraser sous les roues de son char.

Il est bien remarquable que tranchant toujours dans le vif, touchant dans la dispute au point le plus sensible, elle se soit constamment concilié en présence ceux qu'une idée vague d'elle-même avoit rendus ses ennemis. On pouvoit avoir été froissé, meurtri dans le combat; mais toujours on s'en alloit guéri, ou du moins elle avoit mis un appareil sur la blessure.

Vous voulez donc ma perte ou mon déshonneur? lui disoit en Suisse un émigré qui alloit se battre à la frontière. *Non,* lui répondit-elle, *je veux votre défaite et votre gloire; je veux, à la mort près, que vous soyez, ainsi qu'Hector, le héros d'une armée vaincue.*

Il étoit curieux de la voir se retourner contre les auxiliaires de sa propre cause, lorsqu'ils défendoient ses opinions par des moyens blâmables, ou qu'ils manquoient aux lois de cette bonté, l'instinct naturel de son âme. Son besoin de vérité la ramenoit à la justice, et par là même à la modération. Ainsi, un homme connu sous plus

d'un régime lui ayant dit, après la bataille de Waterloo, que Bonaparte n'avoit ni talent, ni courage : *C'est aussi par trop rabaisser la nation françoise et l'Europe,* lui répondit-elle, *que de prétendre qu'elles aient obéi quinze ans à une bête et à un poltron.*

L'exagération dans les opinions ainsi que la violence dans le caractère, n'ont jamais rien obtenu de madame de Staël. Tout extrême la rejetoit plutôt vers l'extrême opposé ; et, si elle a jamais semblé dévier de sa ligne, c'est par là qu'il faut l'expliquer. Ainsi l'intolérance religieuse a pu la faire paroître incrédule ; le culte de l'arbitraire, démocrate ; et l'esprit anarchique des niveleurs, aristocrate : mais ces balancemens n'atteignoient pas le fond, et n'étoient que l'effet subit d'un grand contrepoids qu'elle se croyoit obligée de mettre du côté où la raison l'exigeoit.

Madame de Staël imaginoit si peu qu'on pût se haïr pour des opinions, qu'elle répondoit aux attaques les plus vives sans soupçonner d'intention hostile. Mais, si tout à coup

elle venoit à découvrir une malveillance réelle, cette personne si prompte à la repartie se déconcertoit entièrement, et n'étoit plus elle-même. Dans sa jeunesse, il lui est arrivé de fondre en larmes, lorsqu'elle a rencontré de la malignité; et si, par la suite, sa fierté l'a davantage soutenue, la haine lui a toujours causé de l'étonnement et une espèce de stupéfaction. *Je n'ai plus de talent avec les méchans*, disoit-elle, *et je leur donne simplement un coup de poing moral, si tant est que je le puisse.* Ne reconnoissant pas ses semblables dans ceux qui cherchoient à blesser, elle ne vouloit rien avoir à faire avec une espèce étrangère et féroce. La femme se retrouvoit toujours chez madame de Staël, par le besoin qu'elle avoit d'affection.

La première fois qu'elle fut exilée, en 1803, elle écrivit dans des notes faites pour elle seule: « J'ai bien pensé à mes amis en » passant le Rhin; mais je ne sais si le » souvenir de ceux qui me haïssent s'est » offert à moi: j'ai toujours regardé la haine, » quand j'en ai été victime, comme une

» sorte d'accident extraordinaire et passa-
» ger. Je n'y crois que par ses effets, tant
» j'en conçois mal la nature; quand je ren-
» contre un ennemi, je suis tentée de lui
» dire : est-ce sérieusement que vous me
» haïssez? ignorez-vous donc que je n'ai pas
» un sentiment amer dans le cœur? »

Après avoir traversé une révolution si violente, elle a dit mille fois qu'elle ne concevoit ni l'animosité, ni la vengeance; et jamais on ne lui a entendu souhaiter un mal réel à qui que ce fût. Aussi oublioit-elle toutes les différences d'opinion auprès des victimes successives des diverses tyrannies. *Ma maison est l'hôpital des partis vaincus*, a-t-elle dit.

Il y a comme une jouissance physique, disoit-elle, *dans la résistance à un pouvoir injuste.*

On a pu trouver que les discussions politiques ont tenu, vers les derniers temps, trop de place dans la conversation de madame de Staël, et c'est là ce dont se plaignoit amèrement M. Schlegel. Mais étant profondément convaincue que les institu-

tions forment en entier le caractère hu main, tout ce qu'il y a de beau et de grand lui paroissoit devoir être le résultat d'une bonne organisation sociale. *S'occuper de politique est religion, morale et poésie, tout ensemble*, disoit-elle.

Je citerai ici au hasard quelques mots de madame de Staël, sur les événemens publics, parce que s'ils ne sont pas tous remarquables en eux-mêmes, ce sont du moins des traits de caractère.

Étant en Angleterre en 1814, on crut devoir la féliciter sur la prise de Paris, qui terminoit son exil; elle répondit à ces démonstrations de politesse : *De quoi me faites-vous votre compliment, je vous prie? de ce que je suis au désespoir?* C'est à dater de la bataille de Leipsick qu'elle a commencé a souffrir pour la France.

En 1815, lorsque Bonaparte étoit déjà entré à Lyon, une femme qui étoit attachée à ce parti, vint dire à madame de Staël : *L'empereur sait, madame, combien vous avez été généreuse pour lui,*

durant ses malheurs. J'espère, répondit-elle, *qu'il saura combien je le déteste.*

Pendant les cent jours, elle disoit : *Si l'on avoit enrôlé toutes les phrases déclamatoires qui se sont prononcées cet hiver contre la révolution, on auroit eu bien des soldats le* 20 *mars.*

En 1816, M. Canning ayant choisi le salon du premier gentilhomme de la chambre au château des Tuileries, pour dire à madame de Staël : *Il ne faut plus se faire d'illusions, madame; la France nous est soumise, et nous vous avons vaincus. Oui,* lui répondit-elle, *parce que vous aviez avec vous l'Europe et les Cosaques; mais accordez-nous le tête-à-tête et nous verrons.* Elle a encore dit à M. Canning : *On trompe le peuple anglois; il ne sait pas qu'on l'emploie à priver les autres peuples de la liberté qu'il possède, à protéger l'intolérance envers ses frères en religion; s'il le savoit, il renieroit ceux qui abusent de son nom.*

L'occupation de la France par les étrangers causoit un chagrin amer à madame

de Staël; elle étoit décidée à quitter Paris en 1817, et à n'y plus revenir que les armées alliées ne fussent parties. Elle écrivoit à son gendre, le duc de Broglie : *Il faut bien du bonheur dans les affections privées, pour supporter la situation de la France vis-à-vis des étrangers.*

Il faut, disoit-elle, *que la France fasse le mort pendant tout le temps qu'elle sera occupée par les étrangers. L'indépendance d'abord, on songera ensuite à la liberté.*

Elle a dit de M. de Bonald : *C'est le philosophe de l'anti-philosophie, mais cela ne peut pas mener loin.*

Le parti ministériel, remarquoit-elle, *voit le côté prosaïque de l'humanité, et l'opposition, le côté poétique. Voilà pourquoi j'ai toujours eu du penchant pour ce dernier genre d'opinions.*

Quelqu'un soutenoit un jour qu'il étoit impossible que des ministres d'état se bornassent à l'emploi de moyens parfaitement légitimes. *Que voulez-vous que je vous dise*, répondit-elle; *avec du génie on n'auroit jamais besoin d'immoralité; et*

sans génie, il ne faut pas accepter des places difficiles.

En 1816, elle disoit du ministère : *Je ne l'aime pas, mais je le préfère. C'est une barrière de coton contre le retour des anciens abus, mais enfin c'est une barrière.*

A propos des nombreux anoblissemens, elle a dit : *Il faudroit une fois pour toutes, créer la France marquise.* . . . .

Elle ne faisoit aucun cas des calembourgs, et cependant elle en a dit quelquefois avec sa promptitude ordinaire. Dans une dispute sur la traite des Nègres, avec une grande dame de France, celle-ci lui dit : *Eh quoi! madame, vous vous intéressez donc beaucoup au comte de Limonade et au marquis de Marmelade?* — *Pourquoi pas autant qu'au duc de Bouillon?* répondit-elle.

Bonaparte lui ayant fait dire en 1815 qu'il falloit qu'elle revînt à Paris, parce qu'on avoit besoin d'elle pour les idées constitutionnelles, elle refusa en disant : *Il s'est bien passé de constitution et de moi pendant douze ans, et à présent même, il ne nous aime guère plus l'une*

que l'autre. Cependant, à cette époque, lorsqu'il passoit à Coppet des François qui alloient rejoindre l'armée des alliés, elle cherchoit à les détourner de leur dessein, n'approuvant pas que l'on compromît l'indépendance nationale, fût-ce pour conquérir la liberté.

Elle étoit déjà dangereusement malade, lorsque le manuscrit venu de Saint-Hélène causa en France une si vive sensation. Malgré l'état de foiblesse auquel madame de Staël étoit réduite, elle voulut que ses enfans lui fissent la lecture de cet ouvrage, et elle le jugea avec toute la force de son esprit. *Les Chaldéens adoroient le serpent,* dit-elle, *les bonapartistes en font de même pour ce manuscrit de Saint-Hélène; mais je suis loin de partager leur admiration. Ce n'est que le style des notes du Moniteur; et si jamais je me rétablis, je crois pouvoir réfuter cet écrit de bien haut.*

Je finirai par une remarque générale sur l'effet de la conversation de madame de Staël. En laissant de côté des jugemens politiques sur lesquels on ne peut encore

s'accorder entièrement, il est certain que son influence a toujours été salutaire. Non-seulement, elle foudroyoit de sa rapide indignation toute parole répréhensible sous le rapport de la religion ou de la morale, mais rien de douteux et d'équivoque dans les sentimens ne pouvoit subsister en sa présence. On paroissoit, pour un moment du moins, abjurer sincèrement tout ce qui étoit vain, puéril ou égoïste. Il falloit avouer ses motifs à soi et aux autres, et chacun étoit forcé à cet examen de ses propres mouvemens, qui est toujours si utile aux consciences délicates. La vie se simplifioit avec madame de Staël ; devoir, gloire, affection, plaisir, voilà à quoi tout se réduisoit à ses yeux ; et les prétextes tomboient en poussière auprès d'elle.

De plus, elle n'a jamais agi sur les autres qu'au moyen de leurs qualités. Jamais elle n'a pris qui que ce fût par des intérêts ignobles, par des motifs bas et personnels ; car elle étoit convaincue qu'il y a au fond de tous les cœurs un principe de générosité auquel on doit s'adresser.

Différente en cela de son père, si j'ose le dire, qui méprisoit assez les individus, mais qui avoit une grande idée de l'humanité prise en masse, madame de Staël a parlé aux nations de leurs intérêts, et aux hommes isolés de leurs vertus; et elle a été mieux entendue des uns et des autres.

Voilà sans doute une des raisons de la tendresse extraordinaire qu'elle a inspirée à ses alentours; ses enfans, ses domestiques, les pauvres qu'elle secouroit, sentoient tous leur existence ennoblie auprès d'elle. Elle distribuoit à chacun des jouissances inconnues; et comme elle sembloit proposer à tous les efforts généreux la récompense d'un plus haut degré d'affection, le bonheur de s'estimer soi-même se joignoit à celui d'être aimé d'elle.

Genre de vie, affaires, études, correspondance, théâtre de société.

Il s'est passé beaucoup de temps avant que madame de Staël pût s'astreindre à régler l'emploi de ses heures. Depuis qu'elle a été forcée à vivre dans la retraite, elle a senti

la grande utilité d'une distribution raisonnée des occupations; trouvant non-seulement que c'est un moyen de travailler davantage, mais ayant encore observé que dans une vie dénuée d'événemens, la monotonie des journées berce et assoupit pour ainsi dire la trop grande activité de l'âme.

Néanmoins, elle n'a mis aucune roideur dans la règle qu'elle s'imposoit, et n'a point contracté d'habitude tenace. Jamais le mécanisme de l'organisation humaine ne s'est moins fait sentir que chez madame de Staël; aucune puissance aveugle ne la dominoit; et chaque fois que l'occasion l'exigeoit, elle pouvoit changer subitement de manière de vivre. Éprouvant très-peu de besoins matériels, ignorant ce que c'est que la langueur et le découragement, elle n'étoit jamais lasse d'agir ni de penser. Le froid, le chaud, les variations de la saison, n'exerçoient sur elle aucune influence. Si elle avoit un grand besoin de mouvement moral, l'exercice corporel ne lui étoit nullement nécessaire. Aussi elle croyoit peu à la foiblesse des nerfs, et méprisoit assez le

soin minutieux de la santé : *J'aurois pu être malade tout comme une autre,* me dit-elle un jour, *si je n'avois pas vaincu la nature physique;* mais hélas ! avec cette nature on n'a jamais le dernier mot.

Elle consacroit donc la matinée aux affaires, c'est-à-dire au soin de sa fortune et à l'étude, et le soir, à la société ou à sa correspondance. Je vais la considérer un instant encore sous quelques-uns de ces rapports.

Malgré la libéralité et la noble facilité du caractère de madame de Staël, il régnoit un grand ordre dans l'administration de sa maison et de ses biens ; en sorte que sa fortune a constamment prospéré pendant qu'elle l'a gouvernée. Elle avoit pris de l'humeur contre ceux qui lui supposoient une mauvaise tête, parce qu'elle avoit un beau génie ; et comme il lui étoit souvent arrivé que ses débiteurs lui avoient annoncé, ainsi qu'une chose simple et qui alloit sans dire, avec une personne aussi distinguée, qu'ils ne la payeroient pas, ce genre d'hommage l'impatientoit singulière-

ment. Regardant l'esprit comme propre à tout, elle s'en seroit moins cru à elle-même, si elle n'avoit pas su conserver son patrimoine. Elle n'eût pas été inaccessible aux soucis de fortune, et son imagination se seroit aisément transportée dans ces sortes de peines. Durant les temps de révolution, elle a souvent craint d'être ruinée ; alors l'idée qu'elle feroit subsister ses enfans par son travail la soutenoit, et elle entroit dans des calculs précis à cet égard. Plus tard elle a exigé que son fils mît beaucoup de persévérance dans l'affaire du recouvrement de ses biens ; mais il y avoit de la dignité et de la philosophie dans toutes ses recommandations : *Ne te tourmente pas sur le non-succès*, lui écrivoit-elle, *fais ce que dois, advienne que pourra; tout ce qui ne touche pas au cœur laisse la vie libre.*

Un ministre de Bonaparte lui ayant fait dire que l'empereur la paieroit, si elle l'aimoit : *Je savois bien*, répondit-elle, *que pour recevoir ses rentes il falloit un certificat de vie ; mais je ne savois pas qu'il fallût une déclaration d'amour.*

L'essentiel pour madame de Staël dans les affaires de fortune, étoit de n'avoir rien à se reprocher. En conséquence, les dépenses superflues lui déplaisoient, et si elle aimoit beaucoup à procurer du plaisir, elle n'accordoit rien à la vanité. On vouloit un jour lui faire honte de ce que sa chambre à Coppet n'étoit pas plafonnée, et de ce qu'on y voyoit les poutres. *Voit-on les poutres?* dit-elle; *je n'y avois jamais pris garde. Permettez que cette année, où il y a tant de misérables, je ne me passe que les fantaisies dont je m'aperçois.*

Le seul luxe auquel elle mît du prix, étoit la facilité de loger ses amis chez elle, et de donner à dîner aux personnes qu'elle avoit envie de connoître. *J'ai pris un cuisinier qui court la poste*, disoit-elle, *n'est-ce pas là exactement ce qu'il me faut pour donner à dîner au débotté dans toute l'Europe?*

Madame de Staël étoit singulièrement aimable et naïve, quand elle rendoit compte de l'impression que produisoit sur elle tout le matériel de la vie. Les petites ruses des

subalternes, leur genre d'esprit, la finesse des paysans, l'amusoient à observer. Elle prenoit un plaisir d'enfant à certains petits détails, et croyoit s'être arrangé un cabinet superbe, lorsqu'elle y avoit fait mettre un papier neuf.

Sa manière de travailler étoit d'accord avec tout le reste, et elle n'a mis aucune pédanterie dans sa vocation d'auteur. L'étude et la composition étoient pour madame de Staël une ressource nécessaire, un moyen de calmer et de retremper à la fois son âme agitée, de maintenir son esprit à sa véritable hauteur. La route et le but convenoient également à sa destinée; et cependant, ses amis avoient sans cesse le tort de la détourner de ses occupations, parce qu'ils étoient toujours bien veuus auprès d'elle. Il n'y a pas d'exemple que dans le moment où elle écrivoit avec le plus de feu et de rapidité, elle ait témoigné autre chose que du plaisir en voyant entrer ceux qu'elle aimoit.

Dès sa plus tendre jeunesse elle avoit contracté l'habitude de prendre en gaîté les interruptions. Comme M. Necker avoit

interdit à sa femme la composition, dans la crainte d'être gêné par l'idée de la déranger en entrant dans sa chambre, mademoiselle Necker, qui ne vouloit pas s'attirer une telle défense, s'étoit accoutumée à écrire, pour ainsi dire, à la volée; en sorte que la voyant toujours debout, ou appuyée sur un angle de cheminée, son père ne pouvoit imaginer qu'il lui fît suspendre un travail sérieux. Elle a tellement respecté ce petit foible de M. Necker, que ce n'est que long-temps après l'avoir perdu, qu'elle a eu dans sa chambre le moindre établissement pour écrire. Enfin, lorsque Corinne eut fait un grand fracas dans les pays étrangers, elle me dit: *J'ai bien envie d'avoir une grande table, il me semble que j'en ai le droit à présent.*

Pour s'accommoder de cette manière décousue de travailler, il falloit un cœur aussi avide d'amitié que celui de madame de Staël, et il falloit encore un esprit aussi présent que le sien. Elle retrouvoit à volonté le cours et le mouvement de ses idées. Il n'y avoit point de hasard dans sa

verve, et elle eût écrit dans tous les momens ses pages les plus éloquentes; on pouvoit remarquer en elle la double faculté de ne point perdre de vue un objet, et de n'en être point trop préoccupée. Ainsi elle tournoit souvent la conversation sur le sujet du travail qu'elle avoit entrepris, pour essayer l'effet de ses propres idées, et recueillir celles des autres; mais cela arrivoit sans que l'on s'en doutât, souvent même sans intention précise de sa part, et parce qu'elle pensoit tout haut avec ses amis.

Je n'ai jamais compris où elle prenoit du temps pour méditer ses ouvrages; l'organisation de sa vie prouve même qu'elle ne consacroit particulièrement aucun moment à la réflexion. Elle m'a toujours développé le plan de son prochain écrit, et nous discutions ce plan en détail. Une fois, à Genève, il m'arriva de lui dire: mais vous qui dormez toute la nuit et qui agissez ou causez tout le jour, quand avez-vous donc songé à cette ordonnance? *Eh mais, dans ma chaise à porteurs*, me répondit-elle en riant. Or, cette chaise à por-

teurs, elle n'y étoit jamais plus de cinq minutes; cependant elle avoit déterminé le titre et la matière de tous les chapitres.

Il y a eu, en conséquence, dans sa vie peu de momens où elle ait tout-à-fait abandonné le travail. Ses facultés dominoient le plus souvent sa douleur; et, comme il existoit toujours une relation entre ce qu'elle écrivoit et le sujet de ses peines, elle pouvoit encore composer, lorsque la lecture ne lui offroit pas une distraction suffisante. *Je ne comprends rien à ce que je lis*, disoit-elle, *et je suis obligée d'écrire.*

Mais, si son esprit aimoit à former des projets littéraires, il perdoit en revanche très-promptement de vue ses anciennes productions. *Quand un ouvrage est imprimé*, disoit-elle, *je ne m'en occupe plus; il fait bien ou mal son affaire tout seul*. A l'exception de *Delphine* qu'elle a examinée avec soin, parce qu'on l'avoit inquiétée sur l'effet moral de ce roman, je ne crois pas qu'il lui soit arrivé de relire ses propres livres; elle y pensoit même si peu qu'elle les oublioit tous successivement. Lorsqu'on

lui en citoit quelque phrase, elle étoit tout étonnée, et répondoit : *Eh mais! vraiment, est-ce moi qui ai écrit cela? j'en suis charmée, c'est dit à merveille.* Une fois, deux de ses amis avoient arrangé ensemble son chapitre sur l'Amour, dans *l'Influence des passions,* en mettant l'amour divin à la place de l'amour terrestre. Lorsqu'ils vinrent lui lire ce morceau, elle l'écouta jusqu'à la fin avec la plus grande attention, toujours enchantée et toujours impatiente d'en connoître l'auteur.

L'ennui d'avoir à revenir sur de vieilles idées et de vieilles rédactions, entroit pour quelque chose dans la magnanimité qu'elle a eue de ne répondre à aucune critique. Si on l'eût menacée de détruire tous ses livres déjà publiés, on ne l'auroit pas fort effrayée. Les oracles une fois rendus, elle eût volontiers, comme la Sibylle, laissé emporter au vent les feuilles de chêne.

Elle avoit même le besoin d'écrire plus que celui de publier; elle supporta très-patiemment la saisie de son ouvrage sur l'Allemagne; et quand on lui vint dire que

le général Savary mettoit l'édition au pilon pour en faire du carton : *Je voudrois bien au moins*, répondit-elle, *qu'il m'envoyât ces cartons pour mes bonnets.*

Jamais auteur n'a moins vécu en présence de sa réputation, jamais on n'a moins été enivré par le succès. Il y avoit toujours quelque triste retour sur le reste de sa destinée dans les jouissances de son amour-propre, et elle sembloit dire de ce genre de plaisir, *n'est-ce donc que cela?*

Toutefois, elle n'affectoit nullement de désavouer sa gloire ni ses droits à cette gloire même. Elle avoit eu la conscience de sa supériorité, et parfois elle a dit de tel auteur cité : *Il n'est pas mon égal, et si jamais nous nous battons, il sortira boiteux de la lutte.* Très-jeune encore, et dans un temps où on avoit le pressentiment plutôt que la preuve de ses forces, je lui ai entendu porter si haut ses espérances, qu'il m'est arrivé de douter qu'elle parvînt à les réaliser. On pouvoit quelquefois être étonné de certaines phrases peu reçues qu'elle prononçoit fort simplement : *Avec*

tout l'esprit que j'ai; avec mon talent, ma réputation, etc. Elle répétoit souvent à ses amis les louanges qu'on lui donnoit en lui écrivant; mais il y avoit une extrême bonhomie dans son amour-propre. Il n'étoit point toujours là, et quand il s'y trouvoit, il disoit franchement *me voici*. Ce qui est vraiment insupportable dans la vanité, c'est quand on la découvre tout à coup à la place du sentiment ou de la dignité du caractère. Lorsqu'elle se donne naïvement pour ce qu'elle est, et qu'elle n'a jamais ni dédain, ni arrogance, ce n'est point un principe dominant dans l'âme.

D'ailleurs, les momens de vanité étoient courts chez madame de Staël; la louange lui donnoit du plaisir; mais on voyoit bientôt briller en elle quelque nouvel éclair de talent ou de sensibilité. Une preuve encore que son amour-propre n'avoit nulle âpreté, c'est, comme elle l'a dit mille fois, que les éloges lui ont toujours donné plus de satisfaction que les critiques ne lui ont causé de peine.

Si l'on a beaucoup vanté les lettres de madame de Staël, c'est parce qu'on y retrouvoit une foible image d'elle-même. Il ne me semble pas qu'elle eût, comme madame de Sévigné, pour le style épistolaire, un talent particulier, un de ces dons surnaturels qui paroissent presque indépendans des facultés de la personne. Ses lettres, pour le feu et la verve, n'égaloient pas sa conversation; elle n'y mettoit que l'esprit qu'elle ne pouvoit pas s'empêcher d'avoir; mais cela même étoit beaucoup sans doute. Il y régnoit un grand charme de sensibilité, et une teinte douce de tristesse qui en faisoit tour à tour le mérite et le défaut. Au reste, elle ne regardoit les lettres que comme des moyens indispensables de communication, et ne les envisageoit jamais sous le rapport littéraire. *Depuis que j'ai visé tout ouvertement à la célébrité par mes livres, je n'ai plus donné aucun soin à mes lettres*, disoit-elle; en conséquence, elle prenoit souvent, pour sa correspondance, le temps de la société, et écrivoit tout en soutenant la conversation.

Les plus remarquables des lettres de madame de Staël, après celles qu'elle adressoit à son père, sont celles qu'elle a écrites dans l'intimité. Sa longue correspondance avec moi, est un trésor d'amitié, de candeur, une source de larmes, et néanmoins de bonheur pour le reste de ma vie. Elle a encore été prodigieusement distinguée dans les lettres qu'elle écrivoit au moment de l'inquiétude, de l'indignation ou de la douleur. Alors, entraînée par un sentiment impérieux, elle entassoit, sans y songer, de nombreuses pages, toutes brillantes de la plus admirable éloquence.

Je ne ferai pas le même éloge des lettres que madame de Staël a tracées dans un mouvement d'enthousiasme passager, ou sans mouvement véritable. Elle n'a pas toujours été exempte, dans ces sortes de lettres, d'un peu d'exagération, et on y reconnoît parfois le talent du romancier qui tire parti pour l'effet de l'impression du moment ou d'une supposition chimérique, et qui ne sait pas résister à l'attrait des couleurs éclatantes. Ainsi, une nuance d'in-

térêt foible et fugitive la jetoit dans l'idéal du sentiment, et elle s'exaltoit sur ce qu'elle auroit pu éprouver. Elle-même disoit que quand elle tenoit la plume, sa tête se montoit, et elle racontoit qu'à l'âge de quatorze ans sa mère l'ayant chargée d'écrire à un vieux ami de la maison, elle se servit d'expressions si vives et si passionnées qu'on fut obligé de lui faire recommencer trois fois sa lettre avant que le style en fût assez calme pour qu'on pût l'envoyer à son adresse.

Madame de Staël a connu la meilleure partie de la littérature européenne, sans avoir jamais employé un temps considérable à l'étude; elle lisoit vite sans lire superficiellement, et elle n'a jamais rien passé d'intéressant, ni donné une minute à rien d'inutile. Elle jugeoit de génie, si on peut le dire; un tact très-sûr lui indiquoit bientôt l'esprit, le caractère et l'intention secrète d'un auteur; et elle se servoit ensuite de cette connoissance pour apprécier l'ouvrage. Aussi nul mérite d'exécution ne pouvoit la réconcilier avec un but ou des

sentimens moralement équivoques, ou avec la stérilité d'idées, et c'étoit toujours en leur qualité d'hommes qu'elle évaluoit les écrivains. Et comme le style offre, selon elle, la couleur propre à l'individu, elle a toujours lu en original les auteurs étrangers, et elle a eu le courage d'apprendre dans l'âge mûr les langues qu'on ne lui avoit pas enseignées durant sa jeunesse. Elle attachoit un prix infini à ce genre d'étude, trouvant que la pensée s'ouvre de nouvelles routes en changeant d'idiome. Apprendre et juger les langues étoit, suivant son avis, l'exercice le plus salutaire pour l'esprit, et le seul moyen de connoître le caractère des peuples. Elle citoit avec plaisir le mot du vieux poète Ennius, qui disoit qu'il avoit trois âmes parce qu'il parloit trois langues.

Une fois on lui demanda quel seroit le livre qu'elle choisiroit, si elle étoit condamnée à n'en posséder qu'un. Après avoir excepté la *Bible* et le *Cours de morale religieuse*, de son père, elle dit que pour la pensée elle prendroit Bacon ; c'est l'auteur qui lui sembloit le plus inépuisable.

Dans le domaine de la pure littérature, elle ne tenoit compte que des effets; la difficulté vaincue n'étoit rien pour elle; il lui falloit de la beauté; mais il n'est aucune beauté qui ne la touchât. Extrêmement sensible au charme des sons, elle répétoit avec ravissement des mots ou des phrases harmonieuses; certaines strophes lyriques lui donnoient un plaisir tout-à-fait indépendant de leur signification, et après les avoir pompeusement récitées, elle s'écrioit : *Voilà de la poésie! ce que j'aime là dedans, c'est qu'il n'y a pas une idée.* Elle se moquoit d'elle-même, sous ce rapport, avec beaucoup de grâce, et disoit qu'elle n'avoit jamais pu entendre sans avoir des larmes dans les yeux, ce vers :

Votre nom? — Moncassin. — Votre pays? — La France.

Elle citoit encore cette phrase : *Les orangers du royaume de Grenade, et les citronniers des rois maures,* comme produisant sur elle un grand effet.

C'est ainsi que les plaisirs de la littérature et même ceux du monde étoient pour

elle ce qu'ils ne sont pour personne : il y avoit de l'émotion, et, si on peut le dire, du talent dans tout ce qu'elle éprouvoit. Une musique, une danse la frappoient; un mauvais orgue dans la rue la ravissoit. Une fois qu'elle vit danser le menuet à mademoiselle Bigottini, elle fut dans l'enchantement, et dit à sa fille : *Pendant ce temps, j'aurois voulu le rétablissement de l'ancien régime.*

Mais, pour en revenir à ses goûts littéraires, ce qui la transportoit au-delà de toute idée, c'étoient les morceaux d'imagination. Elle avoit à cet égard des impressions d'une vivacité extraordinaire, et quand elle faisoit quelque découverte dans ce genre, elle en parloit et reparloit sans cesse. Elle avoit besoin de donner à lire à tous ses amis les endroits qui l'avoient frappée, et sa joie faisoit événement dans sa société. René, l'épisode de Velleda, dans *les Martyrs;* la scène de l'enterrement, dans *l'Antiquaire*, et les premiers poëmes de lord Byron, lui ont causé des émotions inexprimables, et ont

pour un temps renouvelé son existence.

Cette grande sensibilité lui donnoit en littérature un tact très-sûr, parce qu'elle étoit certaine que ce qui ne la touchoit pas n'avoit point de beauté réelle. *Cela est bien,* disoit-elle quelquefois de certains morceaux; *mais cela n'est pas prenant,* ou *cela n'est pas impressif. On peut m'en croire dans mes observations sur l'effet, parce que je suis peuple par l'imagination.*

Aussi elle ne s'est jamais trompée sur le succès futur d'un ouvrage; ses conseils aux littérateurs étoient tous remarquables, parce qu'elle avoit la connoissance la plus précise, soit des moyens de l'auteur, soit de la manière propre au sujet, soit des dispositions d'une nation ou d'un public. Elle parloit aux écrivains qui la consultoient avec cette énergique franchise, que sa supériorité, la qualité de femme, et surtout l'intérêt extrême qu'elle mettoit à leurs succès lui donnoient le droit de montrer.

Sans doute, quelques amours-propres irritables ont pu être froissés par ses obser-

vations; mais elle avoit un sentiment si vif de chaque mérite, qu'elle renvoyoit pleins d'espérance ceux que sa bonne foi avoit un moment contristés; souvent elle a découvert, réchauffé le germe du talent qui s'ignoroit lui-même. Rien n'enflammoit l'émulation comme ses encouragemens; et quand c'étoient ses amis qui se lançoient dans l'arène, quelle vivacité, quel feu pour les servir! quel désir de leur voir tirer le meilleur parti de leur talent, de leur sujet, de leurs moindres pensées! Quand elle examinoit avec eux leurs écrits, aucun détail n'étoit trop minutieux pour sa patience. Elle relevoit les plus petits défauts d'élégance et d'exactitude, s'engageant parfois dans les distinctions grammaticales les plus subtiles; et souvent on lui voyoit déployer une telle sagacité, un tel tact d'imagination, que même pour un tiers, ces discussions étoient très-intéressantes.

Non-seulement l'ensemble de sa société et de sa conversation ont fourni l'occasion d'un grand développement aux hommes distingués qui ont vécu dans son atmo-

sphère, mais ses conseils positifs leur ont été d'une extrême utilité; et je ne crois pas qu'un seul d'entre eux osât soutenir, que sans elle, il eût atteint le degré de hauteur auquel il est parvenu dans la suite.

Et moi qui m'essaie ici à tracer cette foible esquisse d'elle-même; moi qui, dépourvue à la fois de jeunesse et d'expérience, me hasarde à écrire pour la première fois, j'ai besoin d'elle à tout instant; je l'interroge à chaque ligne; je ne sais si j'exprime ce que je sens, et toujours l'espoir d'être approuvée d'elle est la chimère qui me soutient.

Parmi les beaux-arts, le plus habituellement nécessaire à madame de Staël étoit la musique. Musicienne elle-même, et douée d'une belle et grande voix, elle n'a cessé d'exercer son talent que lorsque ses enfans ont pu lui procurer le genre de distraction qu'elle demandoit à l'harmonie. Elle vouloit y puiser à la fois du calme et de l'inspiration, l'oubli de la réalité, et le pressentiment d'une autre existence. Cet

art qui imprime du mouvement à notre esprit sans le secours des pensées, et excite des émotions tendres sans celui des affections, avoit pour madame de Staël un charme que rien ne pouvoit remplacer.

Cependant tous les genres de musique ne lui plaisoient pas. Les airs dont le rhythme et la mélodie sont marqués, faisoient seuls impression sur elle. La musique savante, la musique spirituelle ne lui disoient rien ; et quand je lui faisois remarquer que certains morceaux pleins de piquant et d'originalité, tels qu'Hayden en offre un si grand nombre, produisent sur nous un effet très-analogue à celui de l'esprit : *J'aimerois mieux que cet esprit fût parlé*, me répondoit-elle. Elle s'impatientoit comme d'une espérance trompée de tout ce qui ne l'attendrissoit pas, mais elle éprouvoit aussi quelquefois d'inconcevables ravissemens. Je l'ai vue fondre en larmes en écoutant la romance de Marie Stuart exécutée par des instrumens à vent ; et comme les im-

pressions vives étoient créatrices chez elle ; c'est pendant qu'elle entendoit certains airs touchans ou sublimes, que lui est venue comme d'en haut, l'idée de ses morceaux les plus poétiques.

Mais de tous les amusemens de société, le plus vif pour elle étoit celui des représentations théâtrales ; et sans parler ici des plaisirs qu'ont donnés à une personne si sensible, si mobile d'imagination, les chefs-d'œuvre de la scène exécutés par les plus grands artistes, je dirai le plaisir qu'elle a trouvé comme actrice au milieu de la petite troupe d'amis qu'elle avoit formée elle-même. Jouer la tragédie surtout, exciter en parlant une langue divine de profondes émotions, se mettre tellement en harmonie avec les sentimens d'une assemblée nombreuse, qu'un regard, un geste, une inflexion de voix retentisse au fond de tous les cœurs, étoit, selon madame de Staël, un développement de l'existence, une jouissance exaltée et sympathique dont rien ne peut donner l'idée.

Google

Elle produisoit véritablement de très-grands effets; l'enthousiasme dont elle étoit saisie imprimoit à sa figure un caractère frappant et élevé; la blancheur éclatante de ses bras, ses gestes nobles et gracieux, ses poses pittoresques, et son regard surtout, son regard tour à tour sombre, pénétrant, enflammé, et toujours naturel, donnoient à l'ensemble de sa personne un genre de beauté en rapport avec l'art, et tel que le poëte tragique l'eût choisie; sa voix sonore et nuancée remplissoit la salle, et jamais on n'a maîtrisé avec plus de force l'attention des spectateurs.

Elle n'avoit pas sans doute un talent d'artiste, mais son jeu étoit spirituel et pathétique au dernier point; elle faisoit verser beaucoup de larmes, et la vérité de son expression remuoit le fond du cœur. Sa troupe entière étoit électrisée par elle, un assemblage un peu hétérogène se mettoit en harmonie sous son influence; et de même que dans la conversation, elle faisoit de tous ses interlocuteurs des gens d'esprit,

sur son petit théâtre, elle changeoit en héros tous ses amis.

Comme elle déclamoit d'inspiration, son jeu varioit beaucoup d'une représentation à l'autre : assez sujette à se blaser sur les effets prévus d'avance, elle se plaisoit tour à tour à tromper et à surpasser l'attente. Ainsi elle repoussoit souvent dans l'ombre ces mots fameux qui sont regardés comme l'épreuve du talent, et puis elle relevoit avec tant d'éclat telle autre expression jusqu'alors peu remarquée, qu'elle la faisoit paroître sublime. S'éloignant à chaque instant par là des routines théâtrales, elle trouvoit moyen d'être originale avec ce que tout le monde sait par cœur.

Son émotion en jouant la tragédie étoit très-forte; dans Zaïre, par exemple, elle n'a jamais pu apprendre à détacher sa croix sans la casser. Cependant cette émotion ne produisoit aux yeux des spectateurs aucun effet irrégulier, et sembloit lui donner de l'élan et non du trouble ; elle avoit l'esprit parfaitement présent aux divers incidens

de la scène, et ne perdoit point la direction d'elle-même ni des autres.

Mais rien n'étoit plus piquant que de lui voir jouer la comédie; toute sa verve, toute sa gaîté éclatoient dans son jeu; les rôles de soubrettes l'amusoient surtout, et il y avoit déjà du comique dans le contraste, senti par elle et par tous, du petit manége, des ruses intéressées du personnage, avec l'élévation des pensées et des sentimens de l'acteur.

Peut-être pour la perfection de l'art se laissoit-elle un peu trop reconnoître dans tous ses rôles; elle transportoit ses personnages en elle, plutôt qu'elle ne se transportoit dans ses personnages; et il est étonnant qu'elle ait pu rendre toutes les nuances des caractères les plus opposés au sien, en restant madame de Staël dans son plus parfait naturel; mais c'est ainsi qu'elle a été dans ses écrits et dans la société, toujours variée et toujours elle-même.

Cependant il est des rôles qu'elle n'a jamais bien saisis; quand, par exemple, un

caractère lui rappeloit un certain idéal dont elle s'étoit long-temps occupée, elle le ramenoit à cet idéal sans tenir compte des différences. Ainsi, soit qu'elle ait voulu jouer ou composer des *Nina*, elle a toujours échoué. Elle n'imitoit jamais que le délire poétique, et représentoit des Sapho ou des Corinne. La véritable folie, l'incohérence des pensées n'a pu être comprise d'elle; sa tête étoit foncièrement trop bien organisée pour la concevoir.

Ceci me rappelle une anecdote qui fera connoître madame de Staël sous un autre rapport. Il y a environ vingt ans que dans un séjour qu'elle faisoit chez moi à la campagne, il fut question de jouer des proverbes : on fit choix d'un canevas de Carmontel, intitulé *le Bavard*, dans lequel une grande dame, malade et vaporeuse, consent à s'intéresser en faveur d'un vieux militaire qui sollicite une pension, mais sous la condition expresse qu'il lui expliquera son affaire en peu de mots. Le Bavard à qui l'on a fait sa leçon d'avance, se laisse néanmoins entraîner à une telle in-

tempérance de paroles, qu'il excède sa protectrice, et qu'elle ne veut plus entendre parler de lui. Madame de Staël représentoit la grande dame. Elle remplit d'abord fort bien son rôle; elle contrefit à merveille la langueur, puis l'ennui, puis le dépit et l'impatience; mais quand vint le moment d'affliger le vieux soldat, il lui fut impossible de s'y résoudre. Il avoit parlé de sa femme et de ses enfans, c'étoit au fond le meilleur homme du monde; il falloit trop de dureté pour le refuser. Sortant donc tout-à-fait de son rôle, et manquant net l'épigramme de la pièce, elle lui dit avec une émotion véritable, qu'une autre fois il feroit mieux de ne pas tant parler, mais que quant à présent elle se chargeoit de son affaire. Telle étoit en effet madame de Staël; non-seulement elle n'a jamais pu affliger volontairement qui que ce fût, mais cette personne si sujette à l'ennui n'en éprouvoit réellement aucun, dès qu'il s'agissoit d'être utile aux autres.

La gaîté vive et piquante qui animoit la conversation de madame de Staël, n'ayant

laissé que des traces éparses dans ses écrits, il est curieux d'en retrouver l'expression dans de petites comédies qu'elle composoit pour son théâtre de société. Ces pièces étoient pleines d'originalité, et les idées favorites de l'auteur s'y montroient travesties de la manière la plus plaisante.

Tantôt c'étoit une Corinne bourgeoise, une Signora Fantastici, musicienne, comédienne, poète, qui arrive dans une petite ville de Suisse, où depuis deux cents ans chacun faisoit chaque jour la même chose. Elle tourne d'abord la tête à un des fils de la maison, puis à l'autre, puis au père, puis à la mère elle-même, puis jusqu'au commissaire qu'on envoie pour l'arrêter; et elle emmène tous ces personnages avec elle en Italie. Tantôt c'étoit un fat qui échange le portrait de sa maîtresse contre deux copies de son propre portrait, qui renonce à une femme pleine d'esprit et de grâce, parce qu'elle l'éclipse en société, et finit par demander en mariage une personne du mérite le plus modeste, mais

qui, par malheur, se trouve n'être qu'un mannequin.

De toutes ces petites pièces, celle où il y a le plus de force comique, c'est une comédie qui n'a point de but précis, et qui est intitulée : *Le Capitaine Kernadec.* Le sel d'une telle plaisanterie ne sauroit passer dans un extrait; et il ne resteroit que l'invraisemblance de l'idée principale. Mais partout où il se trouvera de bons acteurs, on pourra juger de l'effet original de cette bagatelle au théâtre.

Madame de Staël a composé aussi quelques drames sérieux sur des sujets tirés de la Bible ou de la Légende. La beauté pathétique de son langage, la grandeur, et je dirai la sincérité de ses sentimens, étoient bien nécessaires pour qu'elle se crût certaine de disposer religieusement toute une assemblée préparée au plaisir, et pour qu'elle n'eût pas également à redouter l'indifférence ou les scrupules de ses juges. Cette difficulté étoit peut-être d'autant plus grande, que les spectateurs la pressentoient, et néanmoins

elle en a toujours triomphé. Elle avoit quelque chose de si pénétré ; il régnoit tant de douceur dans sa manière, tant de modeste et noble candeur dans une sorte d'application faite confusément de ses rôles à elle-même, qu'on étoit attendri dès le début. Cette mère, ces enfans, principaux acteurs de ces pièces, touchoient sous mille rapports, et une suite de tableaux enchanteurs que madame de Staël avoit l'art d'amener, répandoient une magie puissante sur l'ensemble. *Agar dans le désert*, entre autres, drame que mademoiselle de Staël, alors âgée de six ans, embellissoit de tout son charme en remplissant le rôle du petit Ismaël, Agar dans le désert offroit une succession de poses et de groupes dignes d'inspirer un grand artiste.

Un de ces drames, le plus distingué peut-être par la couleur antique et orientale du langage, *la Sunamite*, donna lieu à un singulier développement de caractère chez madame de Staël, et nous fit voir comment son talent pouvoit réagir

sur elle-même. Elle avoit voulu peindre la vanité maternelle dans la personne d'une femme, qui, ayant obtenu du ciel le bonheur inespéré de devenir mère, jouit avec trop d'ivresse des dons brillans dont sa fille a été comblée, et ne peut se résoudre à tenir la promesse qu'elle a faite, de vouer cet enfant au Seigneur. Une scène très-frappante montroit la punition de la Sunamite : à une époque qui devoit être particulièrement sacrée pour cette mère, elle avoit préparé une fête mondaine où sa fille pût paroître avec éclat. Déjà la jeune personne avoit fait entendre sa belle voix; déjà elle commençoit à déployer ses grâces dans une danse figurée, quand on la voit tout à coup défaillir et tomber, comme atteinte d'un trait mortel au milieu de ses compagnes. Cette situation, dont madame de Staël n'avoit peut-être pas prévu toute la force, fit sur elle une telle impression, que le lendemain, sa fille (qui avoit joué le rôle de la jeune personne) ayant été légèrement indisposée,

elle fut dans l'état d'inquiétude le plus violent, et crut s'être attiré le malheur de la Sunamite.

On a pu juger, par ces légères productions, que madame de Staël avoit à un haut degré le talent de l'effet théâtral; talent difficile à analyser, en ce qu'il ne paroît dépendre d'aucune qualité appréciable, et qu'il tient sans doute à un genre particulier d'imagination. Ses pièces produisoient toujours beaucoup plus d'impression à la répétition qu'à la lecture, et à la représentation qu'à la répétition; plus l'assemblée étoit nombreuse, et plus l'effet en étoit fort et remarquable. De même ses ouvrages nous ont toujours frappé davantage, étant imprimés que manuscrits; et plus ils ont été répandus, plus ils ont gagné aux yeux de leurs premiers juges. Elle avoit l'art de s'emparer des esprits en grand, et possédoit le don d'agir sur les masses.

Quand on songe aux titres qu'avoit madame de Staël à une gloire solide, on peut s'étonner de l'intérêt prodigieux qu'elle met-

toit à ces représentations théâtrales ; mais elle trouvoit là ce qui lui étoit le plus agréable dans tous les succès, la certitude de s'entendre avec les autres, le plaisir de faire vibrer fortement certaines cordes au fond des cœurs. Elle n'en demandoit pas davantage à la gloire. C'est dans les yeux de ses contemporains qu'elle aimoit à lire le présage du rang que lui accorderoient les siècles futurs ; et elle jouissoit du moment présent, comme si elle n'eût pas espéré l'immortalité.

Effets du temps.

Un Suédois homme d'esprit, qui a tracé le portrait de madame de Staël, a dit que chaque année de sa vie valoit moralement mieux que la précédente, comme le dernier de ses ouvrages est toujours le plus parfait pour le style et la composition. Puis donc que les traits que j'ai rassemblés appartiennent surtout à la jeunesse, il m'importe d'indiquer les changemens qui se sont

graduellement opérés chez madame de Staël.

Et d'abord, elle a eu plus de naturel à mesure qu'elle s'est éloignée de la jeunesse. A la sincérité du caractère qu'elle avoit toujours eue, elle a joint de plus en plus la vérité de l'expression. Il est des âmes qui se montrent mieux à découvert au commencement de la vie, il en est d'autres qui semblent comme enveloppées dans les brillantes vapeurs de leurs illusions. Madame de Staël a été plus elle-même avec l'âge, soit comme elle me l'écrivoit, que le succès l'eût encouragée à mettre au jour ce qu'elle appeloit ses bizarreries, soit qu'elle se fût défaite de certaines formes romanesques qui voiloient sa véritable originalité. Peut-être y a-t-il eu un temps où la vie, la mort, la mélancolie, le dévouement passionné, jouoient un trop grand rôle dans sa conversation. Mais quand la contagion de ses phrases a envahi tout son salon et menacé son antichambre, il lui en a pris un ennui mortel. L'affectation de ses imi-

tateurs a constamment guéri madame de Staël de tout ridicule : *Je marche avec des sabots sur la terre,* me disoit-elle, *quand on veut me forcer à vivre dans les nuages.*

En outre, lorsqu'elle a cessé de se placer dans le point de vue de la jeunesse, qui pour être le plus brillant n'est pas le plus étendu, elle a vu que les sentimens exaltés ne tenoient pas dans la vie une si grande place qu'elle l'avoit cru, et elle a été mieux en accord avec tout le monde. La race humaine s'étoit long-temps divisée à ses yeux en deux classes, celle des êtres sensibles, dont elle étoit, et celle des êtres froids, qui ne l'intéressoit guère : comme la statue dans Pygmalion, elle sembloit dire successivement de tout ce qu'elle voyoit, c'est moi, ce n'est plus moi, c'est encore moi. Moins jeune elle a dit davantage, c'est moi, de toutes les dispositions des âmes honnêtes.

De plus, par une suite de cette justesse toujours croissante, elle a su mieux apprécier les véritables biens de la vie, et

elle a perdu quelque chose non pas de sa pitié, mais de sa trop grande estime pour le malheur. Plus heureuse elle-même, elle a regardé davantage l'existence comme un bienfait. *Quand je n'aurois pas l'espérance d'une vie à venir*, disoit-elle, *je rendrois encore grâce à Dieu d'avoir vécu, d'avoir connu et aimé mon père.*

Par la même raison elle redoutoit moins la solitude, et savoit mieux jouir soit des beautés de la nature, soit de l'exercice de la pensée. Elle disoit à son fils, en l'excitant à l'étude: *Lorsqu'il n'y a pas de malheurs extraordinaires, je ne sens aucune peine jusqu'à cinq heures après midi, que finit pour moi le moment du travail.* Elle citoit souvent l'exemple de Horn-Tooke, qui dans un âge très-avancé, disoit à lord Erskine: *Si vous aviez obtenu pour moi dix ans de vie au fond d'un cachot, avec des plumes et des livres, je vous en aurois remercié.*

Il ne me semble pas que les années aient fait essuyer aucune perte réelle à madame de Staël; elle avoit été dans sa jeunesse

une improvisatrice merveilleuse, mais jamais elle n'a cessé d'employer en poète les matériaux qu'elle avoit continuellement rassemblés au moyen de l'étude et de l'observation; la sphère de ses idées s'est toujours agrandie, plusieurs mondes nouveaux se sont présentés l'un après l'autre à ses regards, et ses découvertes successives ont fait naître ses divers ouvrages. Ainsi, la connoissance des tourmens infligés par l'opinion a créé *Delphine*; celle de la nature et des arts *Corinne*; celle des idées métaphysiques et de la philosophie idéaliste, l'*Allemagne*; celle de l'état politique et social de l'Angleterre, son dernier ouvrage. Chaque événement avoit laissé un résultat dans son esprit, chaque sentiment lui avoit enseigné quelque chose. La jeunesse éternelle du génie conservoit ses droits, tandis qu'elle s'enrichissoit des fruits de l'âge.

Le temps avoit encore pour elle des trésors en réserve; et par exemple, elle écrivoit au sujet de son poëme de *Richard*: *Je crois que je ferai une belle peinture des effets de l'imagination dans l'âge mûr; cet*

âge où les objets qui vont bientôt s'obscurcir sont encore illuminés par les rayons pourprés du soleil qui baisse.

Mais ce qu'on a surtout remarqué chez madame de Staël à mesure qu'elle a fait route dans la vie, c'est une réserve plus grande, ce sont des manières plus contenues. S'étant quelquefois mal trouvée d'avoir accordé aux indifférens le droit de la blesser, elle se laissoit moins facilement aborder sur les sujets intimes. Aussi certaines personnes lui ont trouvé moins de charme, mais il n'y avoit pourtant en elle aucune froideur : redoutant les émotions et voulant les éviter, elle avoit substitué à la généreuse noblesse de son ancien abandon, cette dignité qui tient les autres à quelque distance. Elle ne désiroit plus étendre le cercle de ses affections, et ne cherchoit pas à en inspirer de nouvelles. Autrefois elle avoit dit : *Il y a toujours un peu de coquetterie dans les services que rendent les femmes, puisqu'elles cherchent ainsi à se faire aimer.* Vers la fin de sa vie, elle vouloit à peine de la reconnois-

sance, et la satisfaction de faire le bien lui suffisoit. *La porte de mon cœur est fermée,* disoit-elle, et en cela elle se trompoit. Jamais aucun genre d'excellence n'a cessé d'intéresser sa sensibilité ; mais il y avoit quelque chose de doux pour ses anciens amis, dans l'idée de cette barrière par laquelle elle les séparoit de tout l'univers.

Les qualités de madame de Staël ont pris un caractère plus solide avec l'âge, et elle a fait plus de cas chez les autres de la solidité. Toute la théorie de l'exaltation a fait place à celle de la moralité ; son estime pour les dons naturels s'est transportée sur les vertus acquises ; le courage et la résignation ont obtenu l'admiration qu'elle avoit eue pour les grands mouvemens de la sensibilité. Elle-même a eu plus de calme, et quand il n'y avoit pas de sujets véritables de peine, elle ne s'en forgeoit pas de chimériques. Il pouvoit y avoir des vagues majestueuses, mais non de l'orage dans son cœur.

Dans l'intérieur de sa maison, je l'ai trouvée également plus intéressante, plus

occupée des autres pour eux-mêmes ; sa bonté, sa générosité s'exerçoient avec plus de prudence et moins de distraction. Ses paroles, plus mesurées, comptoient davantage ; ses éloges, plus justement flatteurs, donnoient plus de plaisir. Moins irrésistiblement entraînée par le torrent de ses pensées et de son enthousiasme, elle cédoit librement au désir de persuader ou de plaire ; ce qu'elle avoit perdu en vivacité se retrouvoit en profondeur et en harmonie. Peut-être sa figure plus pâle étoit-elle plus touchante ; peut-être le brillant éclair du génie frappoit-il encore davantage sur son visage un peu abattu. Et qui sait si, dans les derniers temps, quelques signes précurseurs de l'orage qui alloit assaillir sa vie, quelques signes dont nous craignions d'interpréter les sinistres avertissemens, n'ajoutoient pas au prix de ses moindres paroles, et à la grande et solennelle impression qu'elle produisoit sur nous ?

Dans une sphère plus étendue, chez les nations étrangères, par exemple, elle n'a jamais produit autant d'effet que pendant

ses dernières années. A Paris, on lui a trouvé une modération, une sagesse remarquables. Soutenant toujours les grands intérêts de la liberté, dans les questions de politique intérieure, elle a conseillé d'observer vis-à-vis des étrangers, tous les ménagemens que réclamoit la situation de la France. Elle s'est attachée aux amis les plus purs et les plus sincères de la monarchie constitutionnelle, et a fait, politiquement, beaucoup de bien, à ce qu'on assure. On l'écoutoit avec un grand respect; ses prédictions avoient été si souvent justifiées par l'événement, que ce qu'on avoit pris pour de l'inspiration paroissoit être de l'expérience. Plus certaine elle-même de porter la conviction, et sachant que désormais elle ne pouvoit être ni méconnue, ni calomniée, elle parloit avec plus d'autorité.

Madame de Staël avoit certainement pris de la confiance en elle-même, mais sans aucun mélange de présomption. Elle paroissoit d'autant plus imposante, qu'elle ne parloit point en son propre nom; mais qu'on la voyoit comme l'interprète des

éternelles lois de l'équité. Ce n'étoit plus un grand maître en éloquence qui se plaît à déployer son talent, c'étoit un missionnaire profondément pénétré des vérités qu'il annonce; et l'admiration dont elle étoit l'objet s'absorboit pour ainsi dire dans l'attention excitée par la question qu'elle traitoit. Il ne s'agissoit plus d'elle-même, il s'agissoit pour chacun de ce qui lui importoit le plus; et comme elle parloit aux hommes de leurs intérêts les plus pressans, c'étoit leur affaire que de l'entendre. Elle a peint sous les couleurs les plus fortes, et le moment présent et ses suites inévitables; elle a expliqué les classes, les nations les unes aux autres, les besoins, les sentimens de tous à chacun: on sentoit qu'elle annonçoit vrai, et que le fait répéteroit avec dûreté ce qu'on se seroit refusé à apprendre d'elle.

Voilà pourquoi les souverains eux-mêmes l'ont écoutée avec avidité, et souvent avec émotion. Et lorsque, usant de son pouvoir surnaturel pour ébranler les âmes, elle montroit dans ces mêmes dispositions de la Providence qu'elle dévoiloit,

le soulagement d'une masse de misères; quand elle plaidoit la cause sacrée, et de son pays, et de l'humanité, on étoit entraîné, attendri, électrisé par elle. C'est ainsi que la renommée de madame de Staël s'est constamment accrue, que sa gloire déjà grande dans la France y a été comme importée de nouveau par l'enthousiasme des autres nations, et que, sans étonner les témoins de l'effet qu'elle produisoit, on a pu dire que son éloquence avoit hâté le renvoi de trois cent mille soldats étrangers et la libération de sa patrie.

Il faut comprendre parmi les heureux effets du temps sur madame de Staël, la fixité toujours plus grande des idées religieuses dans son esprit, et l'habitude mieux contractée de les appliquer à la vie réelle. Ses scrupules, qui avoient toujours eu pour objet les conséquences de ses actions, se sont davantage attachés à leurs motifs. La prière, ce besoin de sentiment pour elle, la mettant sans cesse en communication avec la source de toute excellence, a fait

pénétrer une pure lumière dans son cœur : *Toutes les fois que je suis seule, je prie*, disoit-elle à ses enfans. Elle m'écrivoit de Suède, au sujet de M. de Montmorency : *Il n'y a point d'absence pour les êtres religieux, parce qu'ils se retrouvent dans le sentiment de la prière.* A tout moment on voit dans ses lettres la demande de prier pour elle et pour ses enfans.

Madame de Staël pensoit qu'il y a de l'orgueil dans l'homme à vouloir pénétrer le secret de l'univers; et en parlant de la haute métaphysique, elle disoit: *J'aime mieux l'Oraison dominicale que tout cela.* Durant ses longues insomnies, elle répétoit sans cesse cette prière pour se calmer. Des soupirs, de certaines exclamations, dont elle avoit l'habitude, étoient chez elle des invocations pieuses; ainsi ces mots qui lui échappoient souvent : *Pauvre nature humaine! hélas! qu'est-ce que de nous? ah! la vie, la vie!* étoient un sentiment religieux qui s'exhaloit.

C'étoit encore de la piété en elle que cette conviction si profonde et si souvent exprimée, que la justice divine commence

déjà à s'exercer sur cette terre. *La vie*, disoit-elle à sa fille en appliquant à la religion une comparaison déjà connue, *la vie ressemble à ces tapisseries des Gobelins, dont vous ne discernez pas le tissu quand vous les voyez du beau côté, mais dont on découvre tous les fils en regardant l'autre face. Le mystère de l'existence, c'est le rapport de nos fautes avec nos peines. Je n'ai jamais eu un tort qu'il n'ait été la cause d'un malheur.*

Une chose qui peut paroître bizarre, c'est qu'elle appliquoit cette idée de rétribution à la vie présente, plus encore qu'à la vie à venir. *Les auteurs catholiques*, écrivoit-t-elle, *font constamment usage de l'enfer; sans oser juger une telle croyance, je n'ai jamais senti qu'elle rendît meilleur.* Néanmoins pendant ses accès de chagrin elle lisoit souvent Fénelon, trouvant chez cet auteur une connoissance admirable des peines de l'âme. *L'Imitation de Jésus-Christ*, qui ne lui avoit pas plu d'abord, étoit aussi une ressource pour elle vers la fin de sa vie.

Le Suédois (1) dont j'ai parlé a fait sur madame de Staël cette remarque qu'il faut prendre dans un sens favorable ; *elle avoit une vénération d'enfant pour la religion chrétienne.*

C'est dans son dernier ouvrage qu'elle a dit ces mots sublimes : *L'homme est réduit en poussière par l'incrédulité* ; et cet autre : *La religion est la vie de l'âme.*

En 1815, comme l'intolérance et les excès du fanatisme religieux étoient continuellement l'objet de son animadversion, je craignois que la religion même n'eût souffert dans son esprit de l'abus que l'on faisoit de ce nom sacré. Lui ayant témoigné mes doutes à cet égard : *Je vous proteste que cela n'est pas*, me répondit-elle. *Il entre de la piété dans mon indignation, et il n'est pas un quart d'heure, je pourrois peut-être dire moins, où l'idée de la Divinité ne soit présente à mon cœur.*

Néanmoins on doit s'exprimer avec modestie lorsqu'on parle des sentimens religieux de ceux qu'on a aimés. On le doit

(1) M. Brinckman.

même pour le monde, puisque bien des gens se croient en droit d'exiger des vertus plus qu'humaines du cœur qui nourrit ces sentimens; mais on le doit surtout en pensant à leur objet sublime. Ce n'est pas quand on élève ses regards vers l'Être suprême, qu'on peut louer aucun mortel. *Dieu seul est grand;* ce beau mot qui a retenti sur le cercueil de Louis XIV, ce mot peut aussi être prononcé sur le tombeau de ceux qui ont régné par la pensée. Madame de Staël parloit avec une modeste défiance de sa piété; elle n'a jamais eu aucun orgueil, mais sous le rapport religieux, elle étoit véritablement humble de cœur. Le sentiment de sa supériorité l'abandonnoit, soit devant ces hommes consacrés à Dieu auxquels il a communiqué des clartés merveilleuses, soit devant ces âmes simples qu'il a purifiées à son feu. Elle se croyoit en marche et non arrivée; et quoique la religion ne puisse encore donner ici-bas, ni la perfection ni le bonheur, elle n'y voyoit pas moins le seul moyen puissant d'avancer vers l'un et vers l'autre.

Que cette marche ait été arrêtée, que

madame de Staël nous ait été ravie au moment où s'annonçoit le plus beau développement de ses qualités comme de son talent, ce sont là des voies qu'il ne nous appartient pas de sonder. Le juge suprême évaluera tout; il sera clément envers le génie. Ce n'est pas pour l'exposer à plus de périls, qu'il lui a confié une sublime mission; et si les hautes lumières qu'il lui a départies, étoient envers lui un motif de sévérité, le malheur, le trouble, la fièvre ardente auxquels il semble l'avoir condamné sur la terre, en seroient un plus grand d'indulgence.

Maladie. Conclusion.

PARLERAI-JE du dépérissement d'une telle personne? Évoquerai-je des images que le sort m'a épargnées, en la montrant aux prises pendant des mois entiers avec la souffrance, avec la mort? Oserai-je me représenter cette imagination si redoutable, cet esprit si pénétrant, portés sur les progrès de la maladie qui livroit peu à peu à l'engourdissement les organes de l'être le

plus actif, le plus mobile, le plus vivant de tous? Ah! que cet affreux tableau qui ne s'offre que trop à ma pensée soit tracé par d'autres que par moi! Mais comme dans la maladie de madame de Staël il est des circonstances moins douloureuses pour ses amis, comme il en est de consolantes même, c'est sur celles-là, sans doute, qu'il me sera permis de m'arrêter.

Pendant cette cruelle épreuve son caractère ne s'est point altéré; et si elle a montré parfois, ce qui est bien naturel, sa grande capacité de douleur morale, jamais ses plaintes n'ont été des murmures, jamais elle ne s'est révoltée. Au milieu des agitations terribles qui passent si rapidement du physique au moral dans des maux de cette espèce, son inaltérable douceur ne s'est pas un instant démentie. Elle a été, jusqu'à son dernier soupir, tendre, confiante comme un pauvre enfant, et profondément reconnoissante envers ceux qui l'entouroient, et envers l'amie incomparable (mademoiselle Randall), dont les soins ont été aussi touchans que son attachement étoit

profond. On lui a vu constamment exercer les vertus qui l'ont distinguée, et dans ses jours les plus douloureux, elle s'est occupée à rendre des services. La grâce d'un condamné (Barry) qu'elle avoit sollicitée pendant sa maladie, a même été obtenue de la bonté du Roi, le lendemain de sa mort; en sorte qu'elle a fait du bien même après avoir expiré.

On a encore entendu d'elle des mots charmans dans son genre particulier. *J'ai toujours été la même, vive et triste*, a-t-elle dit à M. de Châteaubriand ; *j'ai aimé Dieu, mon père, et la liberté.*

En citant ces paroles de Fontenelle : « Je suis François, j'ai quatre-vingts ans, » et je n'ai jamais donné le moindre ridi- » cule à la plus petite vertu », elle ajoutoit: *Voilà ce que je puis dire de la plus petite peine.*

Sans doute elle a vivement regretté ses enfans et ses amis. Le stoïcisme ou le genre particulier d'exaltation qui peuvent fermer le cœur aux douleurs de la séparation, n'étoient pas dans son caractère. Sa fille,

surtout, lui a coûté bien des soupirs. *Avec une telle fortune de cœur,* a-t-elle dicté pour moi, en parlant des objets de ses affections, *avec une telle fortune de cœur, il est triste de quitter la vie.* Je serois bien fâchée, a-t-elle dit encore, *que tout fût fini entre Albertine* (madame de Broglie) *et moi dans un autre monde.* Mais elle a regretté la vie, plutôt qu'elle n'a véritablement redouté la mort. Elle a pu craindre les dernières souffrances, une imagination telle que la sienne a pu concevoir quelque horreur à l'idée, terrible pour tous, de la dissolution matérielle; mais le trépas moralement considéré ne lui a pas causé d'effroi. Elle avoit conservé assez de calme pour désirer encore dicter à M. Schlegel la peinture de ce qu'elle éprouvoit. Toujours sa pensée s'est portée, avec espérance, vers son père et vers l'immortalité. *Mon père m'attend sur l'autre bord,* disoit-elle. Elle voyoit son père auprès de Dieu, et ne pouvoit voir dans Dieu même autre chose qu'un père. Ces deux idées étoient confondues dans son cœur, et celle d'une bonté pro-

tectrice étoit inséparable de l'une et de l'autre. Un jour, en sortant d'un état de rêverie, elle dit : *Je crois savoir ce que c'est que le passage de la vie à la mort, et je suis sûre que la bonté de Dieu nous l'adoucit. Nos idées se troublent, et la souffrance n'est pas très-vive.*

Sa confiance n'a pas été trompée ; la plus profonde paix a présidé à ses derniers momens. Long-temps avant qu'elle eût expiré, la grande lutte étoit terminée, et son âme s'est envolée avec douceur.

Telle a été la fin de madame de Staël, le génie le plus aimant qui ait peut-être jamais existé. L'histoire des regrets, du vide affreux qui ont suivi sa perte, est celle du reste de notre vie, et n'appartient plus à la sienne ; mais pour laisser une impression moins douloureuse et plus salutaire, j'essaierai d'embrasser le cours de ses pensées sous le point de vue religieux, le seul qui permette de saisir l'ensemble d'une destinée et ses rapports avec le sort général de l'humanité.

S'il est intéressant pour le moraliste de

connoître l'effet de la vie, de savoir quel est dans un esprit éclairé le résultat naturel des scènes qui se succèdent assez régulièrement dans notre existence, jamais cet examen ne sera plus instructif que lorsque madame de Staël en deviendra l'objet. Trop avide de bonheur, trop ardente dans tous ses vœux pour s'être soustraite aux grandes chances, et avoir évité les vicissitudes du sort, chaque événement a fait impression sur un cœur très-sensible, et laissé sa leçon dans un esprit singulièrement observateur. Elle a donc subi l'action de la vie dans toute sa force, et tiré de la vie même tout l'enseignement qu'elle peut donner.

Mais quel est cet enseignement? Y a-t-il un dessein bienfaisant dans l'ordonnance générale de la destinée humaine? c'est ce dont madame de Staël étoit persuadée. Elle vouloit écrire un livre qu'elle auroit intitulé, *Éducation du cœur par la vie :* le projet seul de composer un tel ouvrage montre en elle le sentiment d'une continuelle amélioration.

Examinons rapidement l'éducation que lui a donnée la vie. Douée de l'âme la plus expansive, dans cet âge où l'agrandissement des facultés semble être commandé à toute la création animée, elle étend, elle exerce sans cesse son esprit; l'amitié, la tendresse filiale ont en elle un caractère exalté. Les premières impressions religieuses sont reçues comme un sentiment de plus, et peut-être comme la source des plus sublimes émotions. Mais bientôt arrive la jeunesse, cet âge à la fois raisonneur et enthousiaste, où le cœur croit tout et où l'esprit ne croit rien, où l'examen de toutes les questions conduit à la récusation de tous les jugemens, et où, bien souvent, un âpre stoïcisme dans les principes ne laisse que plus de prise aux sophismes des passions. L'influence de cette saison de la vie, et celle d'un siècle en accord avec elle, peut se faire sentir chez madame de Staël; mais l'idée de la divinité n'est pas altérée dans son cœur, et une faculté d'observation prématurée l'amène bientôt à ce grand résultat, c'est que dans les passions

il n'est pas de bonheur. Tous les sentimens terrestres sont déclarés dangereux par elle; et dans le naufrage des espérances, elle ne voit pour ressource assurée que la charité et la résignation, deux vertus éminemment chrétiennes auxquelles elle rend hommage sous d'autres noms. Mais ensuite portant son regard investigateur sur l'histoire et sur les travaux de l'esprit humain, elle s'étonne de ce qu'elle découvre, et le christianisme se montre à elle sous son vrai jour. Frappée de sa grande influence, elle l'est davantage de sa beauté. Elle sent qu'une harmonie secrète avec le cœur, avec tout ce qu'il y a de bon et d'élevé dans notre nature peut seule expliquer de tels effets, et peu à peu elle se prépare à recevoir, comme une loi divine, une loi salutaire pour le genre humain; l'expérience du secours, de l'intime consolation attachée à la prière fortifie en elle cette disposition; mais il appartenoit à la douleur de régénérer son âme entière et d'ouvrir son cœur à la foi chrétienne.

Quand on pense que cette même route

parcourue avec tant d'éclat par madame de Staël dans une région supérieure, est suivie par d'innombrables créatures, dans la sphère assignée à chacune d'elles; quand nous voyons se succéder, dans presque toutes les destinées, les illusions des passions, puis leurs espérances déçues, puis cette observation des individus et de la société, qui conduit à sentir les avantages de la religion, pour la moralité, pour la paix, pour l'union des familles; puis enfin ces douleurs inévitables de l'âge mûr, ces douleurs dénuées des pompeuses émotions de la jeunesse, ces douleurs où le cœur, privé du pouvoir de se distraire et conservant celui de souffrir, ne peut plus écouter que la voix qui promet une autre existence; quand, dis-je, nous considérons l'ensemble de cette ordonnance, ne nous semble-t-il pas qu'elle a été calculée pour soumettre le cœur à l'empire de la religion? et que l'Être qui est le commencement et la fin, l'origine et le terme, ne nous a lancés un moment sur le fleuve de

la vie, que parce que le cours de l'onde tend à nous ramener à lui ?

Madame de Staël a fait beaucoup de bien dans son siècle; et je ne considère ici ni les secours de tout genre qu'elle a prodigués à l'infortune, ni la masse immense de plaisir et d'instruction qu'ont répandue sa conversation et ses ouvrages; ce que je me plais surtout à penser à cette heure, c'est qu'elle a été utile à la cause sacrée de la religion. Elle l'a peut-être été d'autant plus, qu'elle n'a pas professé le but formel de plaider cette cause, mais qu'une persuasion profonde, un sentiment intime et puissant, éclatent involontairement dans ses écrits.

Comme elle n'annonçoit aucun dessein, l'incrédulité n'a pu s'armer d'avance contre elle. C'est toujours avec douceur, avec simplicité qu'elle s'est présentée. Elle n'a point parlé en docteur de la loi, ni en prédicateur sévère; mais tirant un nouveau genre de force, précisément de ce qu'elle a connu, de ce qu'elle a aimé tout ce qui peut

charmer le cœur et l'esprit sur la terre, elle a dit aux gens du monde, aux hommes d'état, aux littérateurs : tous les intérêts qui vous animent m'ont occupée; mais j'ai senti qu'il n'existoit rien de grand ou de durable sans la religion; il n'y a qu'elle pour la morale, appui de la société; il n'y a qu'elle dans l'infortune; et sans elle le talent même est privé de sa plus haute inspiration. Ceux qui ne se sont jamais élancés vers le ciel n'ont pas ravi l'étincelle créatrice, et ils n'obtiendront pas même l'ombre d'immortalité que dispense la renommée.

Un génie pareil à celui de madame de Staël est le seul missionnaire possible dans un monde savant et raisonneur, frivole et dédaigneux. Sans entrer dans le temple même, elle s'est placée sur le parvis, et a préludé aux chants sacrés devant cette multitude païenne de cœur, qui encense les muses et lapide les prophètes.

Mais c'est aux êtres sensibles qu'elle s'est adressée de préférence. Et, comme le grand

apôtre qui avoit trouvé dans Athènes un autel consacré à une divinité inconnue, elle a dit aux âmes tendres et enthousiastes : *Le Dieu inconnu que vous adorez, c'est celui que nous vous annonçons.*

Digitized by Google

LETTRES

SUR

LES ÉCRITS ET LE CARACTÈRE

DE J. J. ROUSSEAU.

PRÉFACE

A LA PREMIÈRE ÉDITION, EN 1788.

Il n'existe point encore d'éloge de Rousseau : j'ai senti le besoin de voir mon admiration exprimée. J'aurois souhaité sans doute qu'un autre eût peint ce que j'éprouve; mais j'ai goûté quelque plaisir en me retraçant à moi-même le souvenir et l'impression de mon enthousiasme. J'ai pensé que si les hommes de génie ne pouvoient être jugés que par un petit nombre d'esprits supérieurs, ils devoient accepter du moins tous les tributs de reconnoissance. Les ouvrages dont le bonheur du genre humain est le but, placent leurs auteurs au rang de ceux que leurs actions immortalisent; et quand on n'a pas vécu de leur temps, on peut être impatient de s'acquitter envers leur ombre, et de déposer sur leur tombe l'hommage que le sentiment de sa foiblesse même ne doit pas empêcher d'offrir.

Peut-être ceux dont l'indulgence daignera présager quelque talent en moi, me reprocheront-ils de m'être hâtée de traiter un sujet au-dessus même des forces que je pouvois espérer un jour. Mais qui sait si le temps ne nous ôte pas plus qu'il ne nous donne? Qui peut oser prévoir les progrès de son esprit? Comment consentir à s'attendre, et renvoyer à l'époque d'un avenir incertain l'expression d'un sentiment qui nous presse? Le temps, sans doute, détrompe des illusions, mais il porte quelquefois atteinte à la vérité même, et sa main destructrice ne s'arrête pas toujours à l'erreur. D'ailleurs n'est-ce pas dans la jeunesse qu'on doit à Rousseau le plus de reconnoissance? Celui qui a su faire une passion de la vertu, et qui a voulu persuader par l'enthousiasme, s'est servi des qualités et des défauts même de cet âge pour s'en rendre le maître.

SECONDE PRÉFACE,

EN 1814.

Ces Lettres sur les écrits et le caractère de J. J. Rousseau ont été composées dans la première année de mon entrée dans le monde; elles furent publiées sans mon aveu, et ce hasard m'entraîna dans la carrière littéraire. Je ne dirai point que j'y ai du regret, car la culture des lettres m'a valu plus de jouissances que de chagrins. Il faut avoir une grande véhémence d'amour-propre pour que les critiques fassent plus de peine que les éloges ne donnent de plaisir; et d'ailleurs il y a dans le développement et le perfectionnement de son esprit une activité continuelle, un espoir toujours renaissant, que ne sauroit offrir le cours ordinaire de la vie. Tout marche vers le déclin dans la destinée des femmes, excepté la pensée, dont la nature immortelle est de s'élever toujours.

On n'a presque jamais nié que les goûts et les études littéraires ne fussent un grand avantage pour les hommes, mais on n'est pas d'accord sur l'influence que ces mêmes études peuvent avoir sur la destinée des femmes. S'il s'agissoit de leur imposer un esclavage domestique, il faudroit craindre d'accroître leur intelligence, de peur qu'elles ne fussent tentées de se révolter contre un tel sort; mais la société chrétienne n'exigeant rien que de juste dans les relations de famille, plus la raison est éclairée, plus elle porte à se soumettre aux lois de la morale. On aperçoit clairement, en réfléchissant sur ces lois, qu'elles gouvernent le monde tôt ou tard avec non moins d'infaillibilité que les forces physiques.

Les sentimens, il est vrai, peuvent entraîner malgré les lumières, mais ce n'est pas à cause d'elles. Il arrive souvent que les femmes d'un esprit supérieur sont en même temps des personnes d'un caractère très-passionné; toutefois la culture des lettres diminue les dangers de ce caractère, au lieu de les augmenter; les jouissances de

l'esprit sont faites pour calmer les orages du cœur.

La société, telle qu'elle est organisée de nos jours, nous menace bien plus des défauts négatifs, la froideur et l'égoïsme, que de l'exaltation en quelque genre que ce puisse être. Les hommes et les femmes du peuple peuvent avoir de très-belles et de très-grandes qualités, sans que leur esprit ait été cultivé; mais dans la classe élégante et oisive, les habitudes qu'on prend dessèchent le cœur, si l'on n'y supplée point par des études vivifiantes; l'usage du monde, quand il n'est pas réuni à une instruction littéraire très-étendue, n'enseigne qu'à répéter facilement des choses communes, à mettre ses opinions en formules et son caractère en révérences. Si vous n'avez pas dans une éducation distinguée une compensation à tous ces sacrifices; si vous ne trouvez pas le naturel dans l'élévation de l'âme, et la candeur dans la connoissance de la vérité; si vous ne respirez pas enfin l'air dans une région plus vaste, vous n'êtes qu'une poupée bien apprise, qui chante

toujours sur le même ton, lors même qu'elle change de paroles; et quand il seroit vrai, ce qui ne l'est pas, qu'une femme ainsi disciplinée se soumît plus facilement à l'autorité conjugale, que devient la communication des âmes, si les esprits n'ont pas une sorte d'analogie? et que devroit-on penser d'un époux assez orgueilleusement modeste pour aimer mieux rencontrer dans sa femme une obéissance aveugle qu'une sympathie éclairée? Les plus touchans exemples d'amour conjugal ont été donnés par des femmes dignes de comprendre leurs maris et de partager leur sort, et le mariage n'est dans toute sa beauté que lorsqu'il peut être fondé sur une admiration réciproque.

Néanmoins beaucoup d'hommes préfèrent les femmes uniquement consacrées aux soins de leur ménage; et pour plus de sûreté à cet égard, ils ne seroient pas fâchés qu'elles fussent incapables de comprendre autre chose : cela dépend des goûts; d'ailleurs, comme le nombre des personnes distinguées est très-petit, ceux

qui n'en veulent pas auront toujours assez d'autres choix à faire.

Nous n'excluons point, dira-t-on, la culture d'esprit dans les femmes; mais nous voulons que cet esprit ne leur inspire pas le désir d'être auteurs, de se distraire ainsi de leurs devoirs naturels, et d'entrer en rivalité avec les hommes, tandis qu'elles sont faites seulement pour les encourager et les consoler. Je me sentirois, je l'avoue, une considération plus respectueuse encore pour une femme d'un génie élevé qui n'auroit point ambitionné les succès de l'amour-propre, que pour celle qui les rechercheroit avec ardeur; mais il ne faut dédaigner que ce qu'on pourroit obtenir. Un homme à Paris se baissoit toujours en passant sous la porte Saint-Denis, bien qu'elle fût haute de cent pieds; il en est de même des femmes qui se vantent de craindre la célébrité, sans avoir jamais eu les talens nécessaires pour l'acquérir. Ces talens ont sans doute leurs inconvéniens, comme toutes les plus belles choses du monde; mais ces inconvéniens même me semblent préfé-

rables aux langueurs d'un esprit borné, qui tantôt dénigre ce qu'il ne peut atteindre, ou bien affecte ce qu'il ne sauroit sentir. Enfin, en ne considérant que nos rapports avec nous-mêmes, une plus grande intensité de vie est toujours une augmentation de bonheur : la douleur, il est vrai, entre plus avant dans les âmes d'une certaine énergie; mais, à tout prendre, il n'est personne qui ne doive remercier Dieu de lui avoir donné une faculté de plus.

LETTRES

SUR

LES ECRITS ET LE CARACTÈRE DE J. J. ROUSSEAU.

LETTRE PREMIÈRE.

Du style de Rousseau, et de ses premiers discours sur les sciences, l'inégalité des conditions, et le danger des spectacles.

C'EST à l'âge de quarante ans que Rousseau composa son premier ouvrage; il falloit que son cœur et son esprit fussent calmés pour qu'il pût se consacrer au travail; et tandis que la plupart des hommes ont besoin de saisir cette première flamme de la jeunesse, pour suppléer à la véritable chaleur, l'âme de Rousseau étoit consumée par un feu qui le dévora longtemps avant de l'éclairer : des idées sans nombre le dominoient tour à tour; il n'en pouvoit suivre aucune, parce qu'elles l'entraînoient toutes également. Il appartenoit

Digitized by Google

trop aux objets extérieurs pour rentrer en lui-même ; il sentoit trop pour penser ; il ne savoit pas vivre et réfléchir à la fois. Rousseau s'est donc voué à la méditation, quand les événemens de la vie ont eu moins d'empire sur lui, et lorsque son âme, sans objet de passion, a pu s'enflammer tout entière pour des idées et des sentimens abstraits. Il ne travailloit ni avec rapidité, ni avec facilité ; mais c'étoit parce qu'il lui falloit, pour choisir entre toutes ses pensées, le temps et les efforts que les hommes médiocres emploient à tâcher d'en avoir : d'ailleurs ses sentimens sont si profonds, ses idées si vastes, qu'on souhaite à son génie cette marche auguste et lente. Le débrouillement du chaos, la création du monde, se peint à la pensée comme l'ouvrage d'une longue suite d'années, et la puissance de son auteur n'en paroît que plus imposante.

Le premier sujet que Rousseau a traité, c'est la question sur l'utilité des sciences et des arts. L'opinion qu'il a soutenue est certainement paradoxale ; mais elle est d'accord avec ses idées habituelles ; et tous les ouvrages qu'il a donnés depuis, sont comme le développement du système dont ce discours est le premier germe. On a trouvé dans tous ses écrits

la passion de la nature, et la haine pour ce que les hommes y ont ajouté : il semble que, pour s'expliquer le mélange du bien et du mal, il l'avoit ainsi distribué. Il vouloit ramener les hommes à une sorte d'état dont l'âge d'or de la fable donne seul l'idée, également éloigné des inconvéniens de la barbarie et de ceux de la civilisation. Ce projet sans doute est une chimère; mais les alchimistes, en cherchant la pierre philosophale, ont découvert des secrets vraiment utiles. Rousseau de même, en s'efforçant d'atteindre à la connoissance de la félicité parfaite, a trouvé sur sa route plusieurs vérités importantes. Peut-être, en s'occupant de la question sur l'utilité des sciences et des arts, n'a-t-il pas assez observé tous les côtés de l'objet qu'il traitoit; peut-être a-t-il trop souvent lié les arts aux sciences, tandis que les effets des uns et des autres diffèrent entièrement. Peut-être, en parlant de la décadence des empires, suite naturelle des révolutions politiques, a-t-il eu tort de regarder le progrès des sciences comme une cause, tandis que ce n'étoit qu'un événement contemporain; peut-être n'a-t-il pas assez distingué dans ce discours la félicité des hommes de la prospérité des empires; car quand il seroit vrai que l'amour des connoissances eût distrait les peuples guer-

riers de la passion des armes, le bonheur du genre humain n'y auroit pas perdu. Peut-être enfin, avant de décider cette question, falloit-il mieux balancer les inconvéniens et les avantages des deux partis. C'est la seule manière de parvenir à la vérité. Les idées morales ne sont jamais assez précises pour ne pas offrir des ressources à la controverse : le bien et le mal se trouvent partout, et celui qui ne se serviroit pas de la faculté de comparer et d'additionner, pour ainsi dire, l'un et l'autre, se tromperoit, ou resteroit sans cesse dans l'incertitude. C'est à la raison plutôt qu'à l'éloquence qu'il appartient de concilier des opinions contraires. L'esprit montre une puissance plus grande, lorsqu'il sait se retenir, se transporter d'une idée à l'autre; mais il me semble que l'âme n'a toute sa force qu'en s'abandonnant; et je ne connois qu'un homme qui ait su joindre la chaleur à la modération, soutenir avec éloquence des opinions également éloignées de tous les extrêmes; et faire éprouver pour la raison la passion qu'on n'avoit jusqu'alors inspirée que pour les systèmes.

Le second discours de Rousseau traite de l'origine de l'inégalité des conditions : c'est peut-être de tous ses ouvrages celui où il a mis le plus d'idées. C'est un grand effort du génie,

que de se reporter aux simples combinaisons de l'instinct naturel. Les hommes ordinaires ne conçoivent pas ce qui est au-dessus ni au-dessous d'eux ; ils restent fixés à leur horizon. On voit à chaque page combien Rousseau regrette la vie sauvage : il avoit son genre de misanthropie; ce n'étoient pas les hommes, mais leurs institutions qu'il haïssoit : il vouloit prouver que tout étoit bien en sortant des mains du Créateur; mais peut-être devoit-il avouer que cette ardeur de connoître et de savoir étoit aussi un sentiment naturel, don du ciel, comme toutes les autres facultés des hommes; moyens de bonheur, lorsqu'elles sont exercées; tourment, quand elles sont condamnées au repos. C'est en vain qu'après avoir tout connu, tout senti, tout éprouvé, il s'écrie : « N'allez pas » plus avant; je reviens, et je n'ai rien vu qui » valût la peine du voyage. » Chaque homme veut être à son tour détrompé, et jamais les désirs ne furent calmés par l'expérience des autres. Il est remarquable qu'un des hommes les plus sensibles et les plus distingués par ses connoissances et son génie ait voulu réduire l'esprit et le cœur humain à un état presque semblable à l'abrutissement; mais c'est qu'il avoit senti plus qu'un autre toutes les peines que ces avantages, portés à l'excès, peuvent

faire éprouver. C'est peut-être aux dépens du bonheur qu'on obtient ces succès extraordinaires, dus à des talens sublimes. La nature, épuisée par ces superbes dons, refuse souvent aux grands hommes les qualités qui peuvent rendre heureux. Qu'il est cruel de leur accorder avec tant de peine, de leur envier avec tant de fureur cette gloire, seule jouissance qu'il soit peut-être en leur pouvoir de goûter!

Mais avec quelle finesse Rousseau suit les progrès des idées des hommes! Comme il inspire de l'admiration pour les premiers pas de l'esprit humain, et de l'étonnement pour le concours de circonstances qui put les lui faire faire! Comme il trace la route de la pensée, compose son histoire, et fait un effort d'imagination intellectuelle, de création abstraite au-dessus de toutes les inventions d'événemens et d'images dont les poètes nous ont donné l'idée! Comme il sait, au milieu de ces systèmes, exagérés peut-être, inspirer de justes sentimens de haine pour le vice, et d'amour pour la vertu! Il est vrai, ses idées positives, comme celles de Montesquieu, ne montrent pas à la fois le mal et le remède, le but et les moyens; il ne se charge pas d'apprendre à exécuter sa pensée; mais il agit sur l'âme, et remonte ainsi plus haut à la première source.

On a souvent vanté la perfection du style de Rousseau ; je ne sais pas si c'est là précisément l'éloge qu'il faut lui donner : la perfection semble consister plus encore dans l'absence de défauts, que dans l'existence de grandes beautés; dans la mesure, que dans l'abandon ; dans ce qu'on est toujours, que dans ce qu'on se montre quelquefois; enfin la perfection donne l'idée de la proportion plutôt que de la grandeur. Mais Rousseau s'élève et s'abaisse tour à tour; il est tantôt au-dessous, tantôt au-dessus de la perfection même ; il rassemble toute sa chaleur dans un centre, et réunit, pour brûler, tous les rayons qui n'eussent fait qu'éclairer s'ils étoient restés épars. Cependant Rousseau joignant à la chaleur et au génie, ce qu'on appelle précisément de l'esprit, cette faculté de saisir des rapports fins et éloignés, qui, sans reculer les bornes de la pensée, trace de nouvelles routes dans les pays qu'elle a déjà parcourus; il remplit souvent, par des pensées ingénieuses, les intervalles de son éloquence, et retient ainsi toujours l'attention et l'intérêt des lecteurs. Une grande propriété de termes, une simplicité remarquable dans la construction grammaticale de sa phrase, donnent à son style une clarté parfaite : son expression rend fidèlement sa pensée; mais le charme

de son expression, c'est à son âme qu'il le doit. M. de Buffon colore son style par son imagination; Rousseau l'anime par son caractère: l'un choisit les expressions, elles échappent à l'autre. L'éloquence de M. de Buffon ne peut appartenir qu'à un homme de génie; la passion pourroit élever à celle de Rousseau. Mais quel plus bel éloge peut-on lui donner, que de lui trouver, presque toujours et sur tant de sujets, la chaleur que le transport de l'amour, de la haine, ou d'autres passions, peuvent inspirer une fois dans la vie à celui qui les ressent? Son style n'est pas continuellement harmonieux, mais lorsque son âme est émue, on trouve dans ses écrits, non cette harmonie imitative dont les poètes ont fait usage, non cette suite de mots sonores, qui plairoit à ceux même qui n'en comprendroient pas le sens; mais, s'il est permis de le dire, une sorte d'harmonie naturelle, accent de la passion, et s'accordant avec elle, comme un air parfait avec les paroles qu'il exprime. Il a le tort de se servir souvent d'expressions de mauvais goût; mais on voit au moins, par l'affectation avec laquelle il les emploie, qu'il connoît bien les critiques qu'on peut en faire: il se pique de forcer ses lecteurs à les approuver; et peut-être aussi que, par une sorte d'esprit républicain, il ne veut point

reconnoître qu'il existe des termes bas ou relevés, des rangs même entre les mots. Mais s'il hasarde des expressions que le goût rejetteroit, comme il a su se le concilier par des morceaux entiers, parfaits sous tous les rapports, celui qui s'affranchit des règles, après avoir su si bien s'y soumettre, prouve au moins qu'il ne les blâme pas par impuissance de les suivre.

Un des discours de Rousseau qui m'a le plus frappée, c'est sa lettre contre l'établissement des spectacles à Genève. Il y a une réunion étonnante de moyens de persuasion, la logique et l'éloquence, la passion et la raison. Jamais Rousseau ne s'est montré avec autant de dignité : l'amour de la patrie, l'enthousiasme de la liberté, l'attachement à la morale, guident et animent sa pensée. La cause qu'il soutient, surtout appliquée à Genève, est parfaitement juste ; tout l'esprit qu'il met quelquefois à soutenir un paradoxe est consacré dans cet ouvrage à appuyer la vérité ; aucun de ses efforts n'est perdu, aucun de ses mouvemens ne porte à faux ; il a toutes les idées que son sujet peut faire naître, toute l'élévation, la chaleur qu'il doit exciter. C'est dans cet ouvrage qu'il établit son opinion sur les avantages qui doivent résulter pour les hommes et les femmes de ne pas se voir souvent en

société. Sans doute, dans une république, cet usage est préférable : l'amour de la patrie est un mobile si puissant, qu'il rend les hommes indifférens même à ce que nous appelons la gloire ; mais dans les pays où le pouvoir de l'opinion affranchit seul de la puissance du maître, les applaudissemens et les suffrages des femmes deviennent un motif de plus d'émulation dont il est important de conserver l'influence. Dans les républiques, il faut que les hommes gardent jusqu'à leurs défauts même; leur âpreté, leur rudesse fortifient en eux la passion de la liberté. Mais ces mêmes défauts dans un royaume absolu rendroient seulement tyrans tous ceux qui pourroient exercer quelque pouvoir. D'ailleurs, dans une monarchie, les femmes conservent peut-être plus de sentimens d'indépendance et de fierté que les hommes ; la forme des gouvernemens ne les atteint point ; leur esclavage, toujours domestique, est égal dans tous les pays : leur nature n'est donc pas dégradée, même dans les états despotiques; mais les hommes, faits pour la liberté, se sentent avilis quand ils s'en sont ravi l'usage, et tombent souvent alors au-dessous d'eux-mêmes. Quoique Rousseau ait tâché d'empêcher les femmes de se mêler des affaires

publiques, de jouer un rôle éclatant, qu'il a su leur plaire en parlant d'elles! Ah! s'il a voulu les priver de quelques droits étrangers à leur sort, comme il leur a rendu tous ceux qui leur appartiennent à jamais! S'il a voulu diminuer leur influence sur les délibérations des hommes, comme il a consacré l'empire qu'elles ont sur leur bonheur! S'il les a fait descendre d'un trône usurpé, comme il les a replacées sur celui que la nature leur a destiné! S'il s'indigne contre elles, lorsqu'elles veulent ressembler aux hommes, combien il les adore quand elles se présentent à lui avec les charmes, les foiblesses, les vertus et les torts de leur sexe! Enfin il croit à l'amour; sa grâce est obtenue : qu'importe aux femmes que sa raison leur dispute l'empire, quand son cœur leur est soumis; qu'importe même à celles que la nature a douées d'une âme tendre, qu'on leur ravisse le faux honneur de gouverner celui qu'elles aiment? Non, il leur est plus doux de sentir sa supériorité, de l'admirer, de le croire mille fois au-dessus d'elles, de dépendre de lui, parce qu'elles l'adorent; de se soumettre volontairement, d'abaisser tout à ses pieds, d'en donner elles-mêmes l'exemple, et de ne demander d'autre retour que celui du cœur, dont en aimant

elles se sont rendues dignes. Cependant le seul tort qu'au nom des femmes je reprocherois à Rousseau, c'est d'avoir avancé, dans une note de sa Lettre sur les Spectacles, qu'elles ne sont jamais capables de peindre la passion avec chaleur et vérité. Qu'il leur refuse, s'il veut, ces vains talens littéraires, qui, loin de les faire aimer des hommes, les mettent en lutte avec eux; qu'il leur refuse cette puissante force de tête, cette profonde faculté d'attention dont les grands génies sont doués: leurs foibles organes s'y opposent, et leur cœur, trop souvent occupé, s'empare sans cesse de leur pensée, et ne la laisse pas se fixer sur des méditations étrangères à leur idée dominante; mais qu'il ne les accuse pas de ne pouvoir écrire que froidement, de ne savoir pas même peindre l'amour. C'est par l'âme, l'âme seule, qu'elles sont distinguées: c'est elle qui donne du mouvement à leur esprit; c'est elle qui leur fait trouver quelque charme dans une destinée dont les sentimens sont les seuls événemens, et les affections les seuls intérêts; c'est elle qui les identifie au sort de ce qu'elles aiment, et leur compose un bonheur dont l'unique source est la félicité des objets de leur tendresse; c'est elle enfin qui leur tient lieu d'instruction et d'expérience,

Digitized by Google

et les rend dignes de sentir ce qu'elles sont incapables de juger. Sapho, seule entre toutes les femmes, dit Rousseau, a su faire parler l'amour. Ah! quand elles rougiroient d'employer ce langage brûlant, signe d'un délire insensé plutôt que d'une passion profonde, elles sauroient du moins exprimer ce qu'elles éprouvent; et cet abandon sublime, cette mélancolique douleur, ces sentimens tout-puissans, qui les font vivre et mourir, porteroient peut-être plus avant l'émotion dans le cœur des lecteurs, que tous les transports nés de l'imagination exaltée des poètes.

LETTRE II.

D'Héloïse.

La profondeur des pensées, l'énergie du style, font surtout le mérite et l'éclat des divers discours dont j'ai parlé dans ma lettre précédente; mais on y trouve aussi des mouvemens de sensibilité qui caractérisent d'avance l'auteur d'*Héloïse*. C'est avec plaisir que je me livre à me retracer l'effet que cet ouvrage a produit sur moi; je tâcherai surtout de me défendre d'un enthousiasme qu'on pourroit attribuer à

la disposition de mon âme plus qu'au talent de l'auteur. L'admiration véritable inspire le désir de faire partager ce qu'on éprouve; on se modère pour persuader, on ralentit ses pas afin d'être suivi. Je me transporterai donc à quelque distance des impressions que j'ai reçues, et j'écrirai sur *Héloïse* comme je le ferois, je crois, si le temps avoit vieilli mon cœur.

Un roman peut être une peinture des mœurs et des ridicules du moment, ou un jeu de l'imagination, qui rassemble des événemens extraordinaires pour captiver l'intérêt de la curiosité, ou une grande idée morale mise en action et rendue dramatique : c'est dans cette dernière classe qu'il faut mettre *Héloïse*. Il paroît que le but de l'auteur étoit d'encourager au repentir, par l'exemple de la vertu de Julie, les femmes coupables de la même faute qu'elle. Je commence par admettre toutes les critiques que l'on peut faire sur ce plan. On dira qu'il est dangereux d'intéresser à Julie; que c'est répandre du charme sur le crime, et que le mal que ce roman peut faire aux jeunes filles encore innocentes est plus certain que l'utilité dont il pourroit être à celles qui ne le sont plus. Cette critique est vraie. Je voudrois que Rousseau n'eût peint

Julie coupable que de la passion de son cœur. Je vais plus loin; je pense que c'est pour les cœurs purs seuls qu'il faut écrire la morale: d'abord, peut-être perfectionne-t-elle plutôt qu'elle ne change, guide-t-elle plutôt qu'elle ne ramène; mais d'ailleurs quand elle est destinée aux âmes honnêtes, elle peut servir encore à celles qui ont cessé de l'être. Combien on fait rougir d'une grande faute en peignant les remords et les malheurs que de plus légères doivent causer! Il me semble aussi que l'indulgence est la seule vertu qu'il est dangereux de prêcher, quoiqu'il soit si utile de la pratiquer. Le crime, abstraitement considéré, doit exciter l'indignation. La pitié ne peut naître que de l'intérêt qu'inspire le coupable; l'austérité doit être dans la morale, et la bonté dans son application. J'avoue donc, avec les censeurs de Rousseau, que le sujet de Clarisse et de Grandisson est plus moral; mais la véritable utilité d'un roman est dans son effet bien plus que dans son plan, dans les sentimens qu'il inspire bien plus que dans les événemens qu'il raconte. Pardonnons à Rousseau si, à la fin de cette lecture, on se sent plus animé d'amour pour la vertu, si l'on tient plus à ses devoirs, si les mœurs simples, la bienfaisance, la retraite, ont plus d'attraits

pour nous. Cessons de condamner ce roman, si telle est l'impression qu'il laisse dans l'âme. Rousseau lui-même a paru penser que cet ouvrage étoit dangereux; il a cru qu'il n'avoit écrit en lettres de feu que les amours de Julie, et que l'image de la vertu, du bonheur tranquille de madame de Wolmar, paroîtroit sans couleur auprès de ces tableaux brûlans. Il s'est trompé; son talent de peindre se retrouve partout; et dans ses fictions comme dans la vérité, les orages des passions et la paix de l'innocence agitent et calment successivement.

C'est un ouvrage de morale que Rousseau a eu l'intention d'écrire; il a pris, pour le faire, la forme d'un roman; il a peint le sentiment qui domine dans ce genre d'ouvrage; mais s'il est vrai qu'on ne peut émouvoir les hommes sans le ressort d'une passion; s'il est vrai qu'il en est peu qui s'enflamment par la pensée, s'élèvent par sa puissance à l'enthousiasme de la vertu, sans qu'aucun sentiment étranger à elle ait donné du charme et de la vie à cet amour abstrait de la perfection; si le langage des anges ne fait plus effet sur les hommes, un ange même ne devroit-il pas y renoncer! S'il faut, pour ainsi dire, entraîner les hommes à la vertu; si leur imperfection force à recourir,

pour les intéresser, à l'éloquence d'une passion, faut-il blâmer Rousseau d'avoir choisi l'amour? Quel autre eût été plus près de la vertu même? Seroit-ce l'ambition? toujours la haine et l'envie l'accompagnent : l'ardeur de la gloire? ce sentiment n'est pas fait pour tous les hommes, il n'est pas même entendu par ceux qui ne l'ont jamais éprouvé. Quel théâtre et quel talent ne faut-il pas à cette passion! à qui l'inspirer, si ce n'est à ceux que rien ne peut empêcher de la ressentir! Que font les livres au petit nombre d'hommes qui devancent l'esprit humain? Non, l'amour seul pouvoit intéresser universellement, remplir tous les cœurs, et se proportionner à leur énergie; l'amour seul enfin pouvoit devenir un mobile aussi puissant qu'utile lorsque Rousseau le dirigeoit.

Peut-être que dans les premiers temps les hommes ne connoissoient d'autres vertus que celles qui naissent de l'amour. L'amour peut quelquefois donner toutes celles que la religion et la morale prescrivent. L'origine est moins céleste; mais il seroit possible de s'y méprendre : quand l'objet de son culte est vertueux, bientôt on le devient soi-même; un suffit pour qu'il y en ait deux. On est vertueux quand on aime ce qu'on doit aimer; involon-

tairement on fait ce que le devoir ordonne : enfin cet abandon de soi-même, ce mépris pour tout ce que la vanité fait rechercher, prépare l'âme à la vertu; lorsque l'amour sera éteint, elle y règnera seule : quand on s'est accoutumé à ne mettre de valeur à soi qu'à cause d'un autre, quand on s'est une fois entièrement détaché de soi, on ne peut plus s'y reprendre, et la piété succède à l'amour. C'est là l'histoire la plus vraisemblable du cœur.

La bienfaisance et l'humanité, la douceur et la bonté, semblent aussi appartenir à l'amour. On s'intéresse aux malheureux; le cœur est toujours disposé à s'attendrir : il est comme ces cordes tendues qu'un souffle fait résonner. L'amant aimé est à la fois étranger à l'envie et indifférent aux injustices des hommes; leurs défauts ne l'irritent point, parce qu'ils ne le blessent pas; il les supporte, parce qu'il ne les sent pas : sa pensée est à sa maîtresse, sa vie est dans son cœur : le mal qu'on lui fait ailleurs, il le pardonne, parce qu'il l'oublie; il est généreux sans effort. Loin de moi cependant de comparer cette vertu du moment avec la véritable; loin de moi surtout de lui accorder la même estime. Mais, je le répète encore, puisqu'il faut intéresser l'âme par les sentimens pour fixer l'esprit sur les pensées :

puisqu'il faut mêler la passion à la vertu pour forcer à les écouter toutes deux, est-ce Rousseau que l'on doit blâmer? et l'imperfection des hommes ne lui faisoit-elle pas une loi des torts dont on l'accuse?

Je sais qu'on lui reproche d'avoir peint un précepteur qui séduit la pupille qui lui étoit confiée; mais j'avouerai que j'ai fait à peine cette réflexion en lisant *la Nouvelle Héloïse.* D'abord il me semble qu'on voit clairement que cette circonstance n'a pas frappé Rousseau lui-même; qu'il l'a prise de l'ancienne *Héloïse;* que toute la moralité de son roman est dans l'histoire de Julie, et qu'il n'a songé à peindre Saint-Preux que comme le plus passionné des hommes. Son ouvrage est pour les femmes; c'est pour elles qu'il est fait; c'est à elles qu'il peut nuire ou servir. N'est-ce pas d'elles que dépend tout le sort de l'amour? Je conviens que ce roman pourroit égarer un homme dans la position de Saint-Preux : mais le danger d'uu livre est dans l'expression des sentimens qui conviennent à tous les hommes, bien plus que dans le récit d'un concours d'événemens qui, ne se trouvant peut-être jamais, n'autorisera jamais personne. Saint-Preux n'a point le langage ni les principes d'un corrupteur; Saint-Preux étoit rempli de ces idées

d'égalité que l'on retrouve encore en Suisse; Saint-Preux étoit du même âge que Julie. Entraînés l'un et l'autre, ils se rencontroient malgré eux : Saint-Preux n'employoit d'autres armes que la vérité et l'amour; il n'attaquoit pas, il se montroit involontairement. Saint-Preux avoit aimé avant de vouloir l'être; Saint-Preux avoit voulu mourir avant de risquer de troubler la vie de ce qu'il aimoit; Saint-Preux combattoit sa passion : c'est là la vertu des hommes; celle des femmes est d'en triompher. Non, l'exemple de Saint-Preux n'est point immoral; mais celui de Julie pouvoit l'être. La situation de Julie se rapproche de toutes celles que le cœur fait naître; et le tableau de ses torts pourroit être dangereux, si ses remords et la suite de sa vie n'en détruisoient pas l'effet, si dans ce roman la vertu n'étoit pas peinte en traits aussi ineffaçables que l'amour.

Le tableau d'une passion violente est sans doute dangereux; mais l'indifférence et la légèreté avec laquelle d'autres auteurs ont traité les principes supposent bien plus de corruption de mœurs, et y contribuent davantage. Julie coupable insulte moins à la vertu, que celle même qui la conserve sans y mettre de prix, qui n'y manque pas par calcul, et

l'observe sans l'aimer. Si l'indulgence étoit réservée à l'excès de la passion, l'exerceroit-on souvent? faudroit-il désespérer du cœur qui l'auroit éprouvée ? Non, son âme égarée pourroit encore retrouver toute son énergie; mais n'attendez rien de celle qui s'est dégoûtée de la vertu, qui s'est corrompue lentement: tout ce qui arrive par degrés est irremédiable.

Peut-être Rousseau s'est-il laissé aller à l'impulsion de son âme et de son talent; il avoit le besoin d'exprimer ce qu'il y a de plus violent au monde, la passion et la vertu en contraste et réunies. Mais voyez comme il a respecté l'amour conjugal! Peut-être que, suivant le cours habituel de ses pensées, il a voulu attaquer, par l'exemple des malheurs de Julie et de l'inflexible orgueil de son père, les préjugés et les institutions sociales. Mais comme il révère le lien auquel la nature nous destine! comme il a voulu prouver qu'il est fait pour rendre heureux, qu'il peut suffire au cœur même qui a connu d'autres délices! Qui oseroit se refuser à sa morale? Est-il étranger aux passions? méconnoît-il leur empire? n'a-t-il pas acquis le droit de parler aux âmes tendres, et de leur apprendre quels sont les sacrifices qui sont en leur puissance? Qui oseroit répondre qu'ils sont impossibles, lorsque

Rousseau nous apprend que la plus passionnée des femmes, que Julie en a été capable, qu'elle a pu trouver le bonheur dans l'accomplissement de ses devoirs, et ne s'en est plus écartée jusqu'au dernier moment de sa vie? On se croit dispensé de ressembler aux héroïnes parfaites; on auroit honte de n'avoir pas même les vertus d'une femme coupable.

Nos usages retiennent les jeunes filles dans les couvens. Il n'est pas même à craindre que ce roman les éloigne des mariages de convenance. Elles ne dépendent jamais d'elles; tout ce qui les environne s'occupe à défendre leur cœur d'impressions sensibles; la vertu, et souvent aussi l'ambition de leurs parens, veillent sur elles. Les hommes même, bizarres dans leurs principes, attendent qu'elles soient mariées pour leur parler d'amour. Tout change autour d'elles à cette époque; on ne cherche pas à leur exalter la tête par des sentimens romanesques, mais à leur flétrir le cœur par de froides plaisanteries sur tout ce qu'elles avoient appris à respecter : c'est alors qu'elles doivent lire *Héloïse*. Elles sentiront d'abord, en lisant les lettres de Saint-Preux, combien ceux qui les environnent sont loin du crime même de les aimer; elles verront ensuite combien le nœud du mariage est sa-

cré; elles apprendront à connoître l'importance de ses devoirs, le bonheur qu'ils peuvent donner, lors même que le sentiment ne leur prête point ses charmes. Qui jamais l'a senti plus profondément que Rousseau? Quelle preuve plus frappante pouvoit-il en offrir?

S'il eût peint deux amans que la destinée auroit réunis, dont toute la vie seroit composée de jours dont un seul suffiroit pour embellir un long espace de l'année; qui, faisant ensemble la route de la vie, seroient indifférens sur les pays qu'ils parcourroient; qui adoreroient dans leur enfant une image chérie, un être dans lequel leurs âmes se sont réunies, leurs vies se sont confondues; qui accompliroient tous leurs devoirs comme s'ils cédoient à tous leurs mouvemens; pour qui le charme de la vertu se seroit joint à l'attrait de l'amour, la volupté du cœur aux charmes de l'innocence: la piété attacheroit encore ces deux époux l'un à l'autre; ensemble ils remercieroient l'Être Suprême. Le bonheur permet-il d'être athée? Il est des bienfaits si grands, qu'ils donnent le besoin de la reconnoissance; il est des bienfaits dont il seroit si cruel de ne pas jouir toujours, que le cœur cherche à se reposer sur des espérances sensibles. Ce ne seroit plus comme autrefois, par un lien secret, inconnu,

qu'ils tiendroient l'un à l'autre; c'est à la face des hommes, c'est devant Dieu qu'ils auroient formé ce nœud que rien ne pourroit plus rompre; leur nom, leurs enfans, leur demeure, tout leur rappelleroit leur bonheur; tout leur annonceroit sa durée; chaque instant feroit naître une nouvelle jouissance. Que de détails de bonheur dans une union intime! Ah! si, pour nous faire adorer ce lien respectable, Rousseau nous eût peint une telle union, sa tâche eût été facile, mais est-ce la vertu qu'il eût prêchée? est-ce une leçon qu'il eût donnée? auroit-il été utile aux hommes, en excitant l'envie des malheureux, en n'apprenant aux heureux que ce qu'ils savent? Non; c'est un plan plus moral qu'il a suivi.

Il a peint une femme mariée malgré elle, ne tenant à son époux que par l'estime, portant au fond du cœur et le souvenir d'un autre bonheur, et l'amour d'un autre objet; passant sa vie entière, non dans ce tourbillon du monde, qui peut faire oublier et son époux et son amant, qui ne permet à aucune pensée, à aucun sentiment de dominer en nous, éteint toutes les passions, et rétablit le calme par la confusion, et le repos par le tumulte; mais dans une retraite absolue, seule avec M. de

Wolmar, à la campagne, près de la nature, et disposée par elle à tous les sentimens du cœur qu'elle inspire ou retrace. C'est dans cette situation que Rousseau nous peint Julie, se faisant par la vertu une félicité à elle ; heureuse par le bonheur qu'elle donne à son époux, heureuse par l'éducation qu'elle destine à ses enfans, heureuse par l'effet de son exemple sur ce qui l'entoure, heureuse par les consolations qu'elle trouve dans sa confiance en son Dieu. C'est un autre bonheur sans doute que celui que je viens de peindre ; il est plus mélancolique ; on peut le goûter et verser encore quelquefois des larmes : mais c'est un bonheur plus fait pour des êtres passagers sur la terre qu'ils habitent ; on en jouit, sans le regretter quand on le perd ; c'est un bonheur habituel, qu'on possède tout entier, sans que la réflexion ni la crainte lui ôtent rien ; un bonheur enfin dans lequel les âmes pieuses trouvent toutes les délices que l'amour promet aux autres : c'est ce sentiment si pur, peint avec tant de charmes, qui rend ce roman moral ; c'est ce sentiment qui en eût fait le plus moral de tous, si Julie nous eût offert en tout temps, non, comme disent les anciens, le spectacle de la vertu aux prises avec le malheur, mais avec la passion, bien plus terrible

encore, et si cette vertu pure et sans tache n'eût pas perdu de son charme en ressemblant au repentir.

Je sais aussi que l'impression du tableau de la vie domestique de madame de Wolmar pourroit être détruite par le reproche qu'on lui fait d'avoir consenti à se marier : mais malheur à celle qui se croiroit le courage de résister à son père! Ses droits, ses volontés peuvent être oubliés loin de lui : la passion présente efface tous les souvenirs; mais un père à genoux, plaidant lui-même sa cause; sa puissance, augmentée par sa dépendance volontaire; son malheur, en opposition avec le nôtre; la prière, lorsqu'on attendoit la force : quel spectacle! il suspend l'amour même. Un père qui parle comme un ami, qui émeut à la fois le cœur et la nature, est souverain de l'âme, et peut tout obtenir. Il reste encore à justifier Julie de ne pas avoir avoué sa faute à M. de Wolmar. La révéler avant son mariage, c'étoit tenter un moyen sûr de le rendre impossible; c'étoit tromper son père. Après qu'un lien indissoluble l'eut attachée à M. de Wolmar, c'étoit risquer le bonheur de son époux que de lui faire perdre l'estime qu'il avoit pour elle. Je ne sais pas si le sacrifice de sa délicatesse même au repos d'un autre n'est

pas digne d'une grande admiration; les vertus qui ne diffèrent pas des vices aux yeux des hommes sont les plus difficiles à exercer. Se confier dans la pureté de ses intentions, s'élever au-dessus de l'opinion, n'est-ce pas là le caractère d'un amour désintéressé pour ce qui est bien? Cependant, comme j'aimerois le mouvement qui porteroit à tout avouer! Je le retrouve avec plaisir dans Julie, et j'applaudis à Rousseau, qui a pensé que ce n'étoit pas assez d'opposer dans la même personne la réflexion au penchant, mais qu'il falloit encore que ce fût une autre, que ce fût Claire qui se chargeât de détourner Julie de découvrir sa faute à M. de Wolmar, afin que Julie conservât tout le charme de l'abandon, et parût plutôt arrêtée que capable de se retenir. Quelle que soit sur ce point l'opinion générale, au moins il est vrai que quand Rousseau se trompe, c'est presque toujours en s'attachant à une idée morale plutôt qu'à une autre : c'est entre les vertus qu'il choisit; et la préférence qu'il donne peut seule être attaquée ou défendue.

Mais comment admirer assez l'éloquence et le talent de Rousseau? Quel ouvrage que ce roman! quelles idées sur tous les sujets sont éparses dans ce livre! Il paroît que Rousseau n'avoit pas l'imagination qui sait inventer une

succession d'événemens nouveaux ; mais combien les sentimens et les pensées suppléent à la variété des situations! Ce n'est plus un roman, ce sont des lettres sur des sujets différens ; on y découvre celui qui doit faire Émile et le Contrat social : c'est ainsi que les Lettres Persanes annoncent l'Esprit des Lois. Plusieurs écrivains célèbres ont mis de même dans leur premier ouvrage le germe de tous les autres. On commence par penser sur tout, on parcourt tous les objets, avant de s'assujettir à un plan, avant de suivre une route : dans la jeunesse les idées viennent en foule : on a peut-être dès lors toutes celles qu'on aura ; mais elles sont encore confuses : on les met en ordre ensuite, et leur nombre augmente aux yeux des autres, on les domine, on les soumet à la raison, et leur puissance devient en effet plus grande.

Quelle belle lettre pour et contre le suicide! quel puissant argument de métaphysique et de pensée! Celle qui condamne le suicide est inférieure à celle qui le justifie, soit que l'horreur naturelle et l'instinct de la conscience parlent plus éloquemment contre le suicide que le raisonnement même; soit que Rousseau se sentît né pour être malheureux, et craignît de s'ôter sa dernière ressource en se persuadant lui-même.

Digitized by Google

Quelle lettre sur le duel! comme il a combattu ce préjugé en homme d'honneur! comme il a respecté le courage! comme il a senti qu'il falloit en être enthousiaste pour avoir le droit de le blâmer, et lui parler à genoux pour pouvoir l'arrêter! C'est Julie, je le sais, qui écrit cette lettre; mais si c'est le tort de Rousseau, comme auteur de roman, c'est son mérite comme écrivain penseur, de faire parler toujours Julie comme il eût parlé lui-même.

Je l'avouerai cependant, souvent je n'aime pas à reconnoître Rousseau dans Julie; je voudrois y trouver les idées, mais non le caractère d'un homme. La convenance, la modestie d'une femme, d'une femme même coupable, y manquent dans plusieurs lettres : la pudeur survit encore au crime, quand la passion l'a fait commettre. Il me semble aussi que ses sermons continuels à Saint-Preux sont déplacés : une femme coupable peut aimer la vertu; mais il ne lui est pas permis de la prêcher : c'est avec un sentiment de tristesse et de regret que ce mot doit sortir de sa bouche. Je ne retrancherois rien à la morale de Julie; mais je voudrois qu'elle se l'adressât à elle-même, et que le spectacle de son repentir fût le seul moyen qu'elle crût avoir le droit d'employer pour ramener son amant à la vertu. Je ne puis

supporter le ton de supériorité qu'elle conserve avec Saint-Preux : une femme est au-dessous de son amant quand il l'a rendue coupable : les charmes de son sexe lui restent, mais ses droits sont perdus ; elle peut entraîner ; mais elle ne doit plus commander.

On a souvent agité s'il étoit dans la nature que Julie sacrifiât le seul rendez-vous qu'elle croyoit pouvoir donner à Saint-Preux, au désir d'obtenir le congé de Claude Anet. Je crois possible qu'un acte de bienfaisance l'emporte dans son cœur sur le bonheur de voir son amant; il peut être dans la nature de ne pas être arrêté par le premier des devoirs, et de céder à la pitié; c'est un mouvement qui tient de la passion, qui agit comme elle à l'instant et directement sur le cœur, qui lutte avec plus de succès contre elle, que les plus importantes réflexions sur l'honneur et la vertu. Mais je trouve quelquefois dans cet ouvrage des idées bizarres en sensibilité, et je crois qu'elles viennent toutes de la tête, car le cœur ne peut plus rien inventer : il peut se servir d'expressions nouvelles; mais tous ses mouvemens, pour être vrais, doivent être connus; car c'est par là que tous les hommes se ressemblent. Je ne puis supporter, par exemple, la méthode que Julie met quelque-

fois dans sa passion; enfin tout ce qui, dans ses lettres, semble prouver qu'elle est encore maîtresse d'elle-même, et qu'elle prend d'avance la résolution d'être coupable. Quand on renonce aux charmes de la vertu, il faut au moins avoir tous ceux que l'abandon du cœur peut donner. Rousseau s'est trompé, s'il a cru, suivant les règles ordinaires, que Julie paroîtroit plus modeste en se montrant moins passionnée; non : il falloit que l'excès même de cette passion fût son excuse, et ce n'est qu'en peignant la violence de son amour qu'il diminuoit l'immoralité de la faute que l'amour lui faisoit commettre.

Il me reste encore une critique à faire : je me hâte; elles m'importunent. Les plaisanteries de Claire manquent à mes yeux, presque toujours, de goût comme de grâce : il faut, pour atteindre à la perfection de ce genre, avoir acquis à Paris cette espèce d'instinct qui rejette, sans s'en rendre même raison, tout ce que l'examen le plus fin condamneroit. C'est à son propre tribunal qu'on peut juger si un sentiment est vrai, si une pensée est juste; mais il faut avoir une grande habitude de la société pour prévoir sûrement l'effet d'une plaisanterie. D'ailleurs Rousseau étoit l'homme du monde le moins propre à écrire gaîment :

tout le frappoit profondément. Il attachoit les plus grandes pensées aux plus petits événemens, les sentimens les plus profonds, aux aventures les plus indifférentes; et la gaîté fait le contraire. Habituellement malheureux, celle du caractère lui manquoit, et son esprit n'étoit pas propre à y suppléer : enfin il est tellement fait pour la passion et pour la douleur, que sa gaîté même conserve toujours un caractère de contrainte; on s'aperçoit que c'est avec effort qu'il y est parvenu : il n'en a pas la mesure, parce qu'il n'en a pas le sentiment; et les nuages de la tristesse obscurcissent malgré lui ce qu'il croit des rayons de joie. Ah! qu'il pouvoit aisément renoncer à ce genre si peu digne d'admiration! Quelle éloquence! quel talent que le sien pour transmettre et communiquer les plus violens mouvemens de l'âme!

Des idées de destin, de sort inévitable, de courroux des dieux, diminuent l'intérêt de Phèdre et de tous les amours peints par les anciens : l'héroïsme et la galanterie chevaleresque font le charme de nos romans modernes; mais le sentiment qui naît du libre penchant du cœur, le sentiment à la fois ardent et tendre, délicat et passionné, c'est Rousseau qui, le premier, a cru qu'on pouvoit exprimer

ses brûlantes agitations ; c'est Rousseau qui, le premier, l'a prouvé.

Que le lieu de la scène est heureusement choisi ! La nature en Suisse est si bien d'accord avec les grandes passions ! Comme elle ajoute à l'effet de la touchante scène de la Meillerie ! comme les tableaux que Rousseau en fait sont nouveaux ! qu'il laisse loin derrière lui ces idylles de Gessner, ces prairies émaillées de fleurs, ces berceaux entrelacés de roses ! Comme l'on sent vivement que le cœur seroit plus ému, s'ouvriroit plus à l'amour près de ces rochers qui menacent les cieux, à l'aspect de ce lac immense, au fond de ces forêts, sur le bord de ces torrens rapides, dans ce séjour qui semble sur les confins du chaos, que dans ces lieux enchantés, fades comme les bergers qui les habitent !

Enfin il est une lettre moins vantée que les autres, mais que je n'ai pu lire jamais sans un attendrissement inexprimable : c'est celle que Julie écrit à Saint-Preux au moment de mourir : peut-être n'est-elle pas aussi touchante que je le pense ; souvent un mot qui répond juste à notre cœur, une situation qui nous retrace ou des souvenirs ou des chimères, nous fait illusion, et nous croyons que l'auteur est la cause de cet effet de son ouvrage : mais Julie appre-

nant à Saint-Preux qu'elle n'a pu cesser de l'aimer, Julie, que je croyois guérie, me montrant un cœur blessé plus profondément que jamais; ce sentiment de bonheur que la cessation d'un long combat lui donne; cet abandon que la mort autorise et que la mort va terminer; ces mots si sombres et si mélancoliques, *adieu, pour jamais, adieu*, se mêlant aux expressions d'un sentiment créé pour le bonheur de la vie; cette certitude de mourir, qui donne à toutes ses paroles un caractère si solennel et si vrai; cette idée dominante, cet objet qui l'occupe seul au moment où la plupart des hommes concentrent sur eux-mêmes ce qu'il leur reste de pensée; ce calme qu'à l'instant de la mort le malheur donne encore plus sûrement que le courage; chaque mot de cette lettre enfin a rempli mon âme de la plus vive émotion. Ah! qu'on voit avec peine la fin d'une lecture qui nous intéressoit comme un événement de notre vie, et qui, sans troubler notre cœur, mettoit en mouvement tous nos sentimens et toutes nos pensées!

LETTRE III.

D'Émile.

Je vais maintenant parler de l'ouvrage qui a consacré la gloire de Rousseau, de celui que son nom d'abord nous rappelle, et qui confond l'envie après l'avoir excitée. L'auteur d'*Émile* s'étoit fait connoître dans ses premiers écrits : avant même d'avoir élevé ce grand édifice, il en avoit montré la puissance ; mais l'admiration, sentiment auquel on se plaît à résister, n'auroit peut-être pas été généralement accordée aux autres ouvrages de Rousseau, si, forcé de couronner *Émile*, il n'avoit pas fallu respecter jusqu'aux essais du talent qui sut ainsi se développer à nos yeux.

C'est un beau système que celui qui, recevant l'homme des mains de la nature, réunit toutes ses forces pour conserver en lui l'empreinte qu'il a reçue d'elle, et l'exposer au monde sans l'effacer. On répète souvent que dans la vie sociale ce système est impossible ; mais je ne sais pas pourquoi l'on n'a voulu trouver cette auguste empreinte que dans l'homme sauvage ; ce n'est pas le progrès des

lumières, ni l'ordre civil, c'est l'erreur et l'injustice qui nous éloignent de la nature. L'homme seul ne peut atteindre à toutes les connoissances des hommes réunis pendant plusieurs siècles; mais le fil d'Ariane conduit depuis les premiers pas jusqu'aux derniers : l'esprit juste et le cœur droit peuvent concevoir toutes les combinaisons nécessaires aux devoirs de cette vie. On croit avoir jugé les idées de Rousseau, quand on a appelé son livre un ouvrage systématique; peut-être les bornes de l'esprit humain ont-elles été assez reculées depuis un siècle, pour qu'on ait l'habitude de respecter les pensées nouvelles; mais ne seroit-il pas possible même qu'il vînt un temps où l'on se fût tellement éloigné des sentimens naturels, qu'ils parussent une découverte, et où l'on eût besoin d'un homme de génie pour revenir sur ses pas, et retrouver la route dont les préjugés du monde auroient effacé la trace? C'est ce sublime effort dont Rousseau s'est montré capable.

L'homme reçoit trois éducations, celle de la nature, de son précepteur et du monde. Rousseau a voulu confondre les deux premières; il développe les facultés de son élève, comme ses forces physiques, avec le temps, sans ralentir ni hâter sa marche; il sait qu'il

doit vivre parmi des hommes qui se sont condamnés à une existence contraire aux idées naturelles ; mais comme la loi de la nécessité est la première qu'il lui apprit à respecter, il supportera les institutions sociales comme les accidens de la nature ; et le jugement droit, les sentimens simples qu'on lui a inspirés guideront seulement sa conduite et soutiendront son âme. Qu'importe si, sur le théâtre du monde, il est acteur ou témoin ? on ne le verra point troubler le spectacle ; et si les illusions lui manquent, les plaisirs vrais lui resteront. On se plaint des soins infinis que cette éducation exigeroit ; sans doute, dans un séjour pestiféré, l'on se défend avec peine de la contagion ; mais Émile, enfant, s'élèveroit de lui-même dans une ville habitée par des Émiles. D'ailleurs, quand la moitié de la vie seroit consacrée à assurer le bonheur de celle d'un autre, y a-t-il beaucoup d'hommes qui dussent regretter cet emploi de leur temps ? Enfin, si les femmes, s'élevant au-dessus de leur sort, osoient prétendre à l'éducation des hommes ; si elles savoient dire ce qu'ils doivent faire, si elles avoient le sentiment de leurs actions, quelle noble destinée leur seroit réservée !

Rousseau veut qu'on développe les facultés

avant d'apprendre les sciences : en effet, l'enfant dont l'esprit n'est pas au niveau de sa mémoire retiendra ce qu'il n'entend pas, et cette habitude dispose à l'erreur. J'ignore si Rousseau ne retarde pas trop le moment où l'étude doit être permise : il ne peut être fixé; les enfans diffèrent entre eux comme les hommes. Quel bon esprit on prépare à celui qui n'adopta jamais que ce qu'il avoit compris ! Je le sais, la jeunesse efface les erreurs de l'enfance, et perd les siennes à son tour; mais celui qui, suivant son âge, n'auroit jamais cru que la vérité, arriveroit à la principale époque de la vie avec un jugement inaltérable; et les idées morales, devenues pour lui comme des propositions de géométrie, s'enchaîneroient dans sa pensée depuis sa naissance jusqu'à sa mort. On ne le préserveroit pas des mouvemens des passions, mais on le garantiroit des excuses qu'elles cherchent : il pourroit être entraîné, mais jamais égaré; et s'il tomboit dans le précipice, il s'y verroit au moins, et ses yeux restés ouverts l'aideroient bientôt à s'en retirer lui-même. Que j'aime cette éducation sans ruse et sans despotisme, qui traite l'enfant comme un homme foible, et non comme un être dépendant; qui le force à l'obéissance, non en le

faisant plier sous la volonté d'un gouverneur ou d'un père dont il ne connoîtroit pas les droits, et dont il haïroit l'empire, mais sous la nécessité muette, mais inflexible; sous la nécessité, éternelle puissance qui le commandera quand ses maîtres ne pourront plus rien sur lui; pouvoir qui n'avilit pas celui qui s'y soumet, et ne donne point à un homme l'habitude d'obéir aux autres hommes. L'enfance précède la vie; qu'elle en soit le tableau en raccourci : le soir du jour souillé par nos fautes, un maître sévère ne vient pas nous imposer des punitions qui ne naissent point d'elles; mais nos amis s'éloignent, si nous les avons blessés; mais on cesse de nous croire, si nous avons trompé. La seule ruse permise avec les enfans, c'est de les traiter comme des hommes, de faire naître autour d'eux l'expérience, en leur cachant le peu d'importance qu'on attache à leurs premiers torts et le charme de leurs petites grâces, présage de l'empire que d'autres séductions peuvent avoir un jour. Il est un genre d'expérience toutefois qu'on doit retarder le plus possible, c'est la connoissance des vices des hommes; il faut être bien fort pour braver l'exemple et supporter l'injustice. Les enfans ne doivent jamais éprouver les défauts de ceux qui les environ-

nent. Que cette grande et dernière leçon soit réservée pour l'âge où l'on a déjà choisi sa route. La vertu n'est pas, comme la gloire, un but d'émulation ; ceux qui prétendent à l'une ne veulent point d'égaux ; ceux qui cherchent l'autre ralentissent quelquefois leurs efforts lorsqu'ils trouvent des compagnons de paresse. Il faut être homme pour apprendre sans danger à connoître les hommes. Il paroissoit difficile d'exciter les enfans à l'étude, sans employer les moyens ordinaires de l'éducation, sans manquer au principe qui conserve dans l'enfant la dignité de l'homme, en ne lui apprenant ni à commander ni à obéir. Rousseau s'assure de sa docilité par la dépendance de sa nature ; elle l'oblige à un échange de services, premier fondement de toute société. Les connoissances sont nées du besoin des hommes ; et depuis que tous les ont acquises, elles sont encore plus utiles à chacun d'eux. On peut amener une circonstance qui en fasse sentir à l'enfant la nécessité, et lui inspire aujourd'hui le désir de cette même science dont hier il eût fallu lui commander l'étude. Mais, dira-t-on, pourquoi ne pas le conduire par la reconnoissance et par la tendresse ? Le premier de ces sentimens n'est pas conçu par un enfant ; il n'unit point ensemble le présent et le

passé : le second doit naître de lui-même ; mais son action ne développe ni le jugement ni la pensée : elle n'a pas le même empire sur tous ces jeunes cœurs, et ne leur donne point l'idée de la vie, où des relations de tous genres tirent leurs forces de la raison et de la nécessité. Rousseau se sert, pour l'enfance, des ressorts qui doivent mouvoir tous les âges. Avec quel soin n'interdit-il pas ces motifs d'émulation et de rivalité qui préparent d'avance les passions de la jeunesse!

Émile n'est point un guerrier, un poète, un administrateur ; c'est un homme, l'homme de la nature instruit de toutes les découvertes de la société : il voit plus loin que le sauvage, mais dans la même direction ; il a ajouté des idées justes à des idées justes ; mais une erreur ne peut entrer dans sa tête. Tout le monde a adopté le système d'éducation physique de Rousseau. Un succès certain n'a point trouvé de contradicteurs. Ses idées morales sont sur le même modèle ; aucun lien importun ne gêne les mouvemens des enfans ; la contrainte ne borne point leur liberté : Rousseau les exerce par degrés ; il veut qu'ils fassent eux-mêmes tout ce que leurs petites forces leur permettent ; il ne hâte point leur esprit ; il ne les fait pas arriver au résultat sans passer par la route :

enfin, si la même pensée avoit créé le monde physique et le monde moral; si l'un étoit pour ainsi dire le relief de l'autre, pourquoi se refuseroit-on à trouver dans l'ensemble du système de Rousseau la preuve de sa vérité? Je ne sais pas si je suivrois entièrement pour mon fils la méthode de Rousseau; peut-être ma vanité voudroit-elle le former pour un état déterminé, afin qu'il fût de bonne heure avancé dans une carrière; au moins je me dirois : C'est ainsi qu'on doit élever l'homme; c'est l'éducation de l'espèce plutôt que celle de l'individu. Mais il faut l'étudier comme ces modèles de proportion que les sculpteurs ont toujours devant les yeux, quelles que soient les statues qu'ils veulent faire.

C'est l'éloquence de Rousseau qui ranima le sentiment maternel dans une certaine classe de la société; il fit connoître aux mères ce devoir et ce bonheur; il leur inspira le désir de ne céder à personne les premières caresses de leurs enfans; il interdit autour d'eux les serviles respects des valets, qui leur font sentir leur rang, en leur montrant le contraste de leur foiblesse et de leur puissance; mais il permit les tendres soins d'une mère : ils ne gâteront point l'enfant qui les reçoit; être servi, rend tyran; mais être aimé, rend sen-

sible. Qui, des mères ou des enfans, doit le plus de reconnoissance à Rousseau! Ah! ce sont les mères sans doute : ne leur a-t-il pas appris (comme l'écrivoit une femme dont l'âme et l'esprit font le charme de ceux qu'elle admet à la connoître) « à retrouver dans » leur enfant une seconde jeunesse, dont l'es- » pérance recommence pour elles, quand la » première s'évanouit? » Tout n'est pas encore perdu pour la mère malheureuse dont les fautes ou la destinée ont empoisonné la vie! ces jours de douleur lui ont peut-être valu l'expérience, qui préservera des mêmes peines le jeune objet de ses soins et de sa tendresse. Dans tous les portraits de Rousseau, on l'a peint couronné par des enfans. En effet, il a su rendre cet âge à son bonheur naturel; et peut-être n'est-il que celui-là d'assuré dans la vie. Bientôt la jeunesse arrive; ce temps faussement vanté, ce temps des passions et des larmes : il faut assurer des jours de bonheur à l'enfance, dans cet âge où l'imagination ne craint rien de l'avenir, où le moment présent compose toute la vie, où le cœur aime sans inquiétude, où le plaisir se fait sentir, tandis que la peine est encore inconnue. Le bonheur de l'enfant dépend de sa mère : hélas! un jour peut-être elle le pressera vainement contre son

sein; ses caresses ne feront plus renaître le calme dans son âme.

Rousseau n'a point voulu qu'Émile fût un homme extraordinaire. Le génie et l'héroïsme sont des exceptions de la nature dont elle fait seule l'éducation. Il l'a peint tel que tous les pères peuvent espérer de rendre leur fils, en suivant le même plan. Je me demanderois, pour juger de ce système, s'il est vrai que tous les effets naissent des moyens, et si ces effets sont désirables? Or, il me semble que l'enfant élevé suivant les principes de Rousseau seroit Émile, et qu'on seroit heureux d'avoir Émile pour fils. Je suis loin d'adopter le système d'Helvétius, et d'attribuer à l'éducation seule la distance qui peut exister entre l'esprit de Voltaire et celui des autres hommes. Les talens de l'esprit sont sans doute inégaux par la nature, mais les sentimens innés dans tous les cœurs peuvent être développés par l'éducation; et je crois qu'elle a presque toujours une manière de rendre, ou plutôt de laisser à l'âme sa bonté primitive. Pour un aveugle-né, combien ont perdu la vue! Je sais qu'il paroîtra peut-être extraordinaire d'adopter le système de Rousseau : on s'accorde pour admirer son éloquence; mais on a trouvé simple de croire que cette imagination si vive et si

féconde, cette âme si passionnée, avoient acquitté la nature envers lui, et qu'un tel talent de peindre ne pouvoit être uni à la justesse d'esprit nécessaire pour tracer un plan utile. On a dit que ses opinions étoient impraticables ou fausses, afin de le ranger dans cette classe que les hommes médiocres même traitent avec dédain, ravis d'opposer le court enchaînement de leurs incontestables idées communes aux erreurs qui peuvent se rencontrer dans la suite des pensées nouvelles d'un grand génie. Moi, je ne crois pas qu'un ouvrage sur l'éducation, dont le système est parfaitement suivi depuis la première ligne jusqu'à la dernière, et qui doit réveiller sans cesse tous nos sentimens et toutes nos idées habituelles, pût intéresser, s'il fatiguoit l'esprit par sa fausseté. Enfin je vois adopter en détail ce plan dont on rejette l'ensemble, et je ne puis m'accoutumer à entendre juger le style sans les pensées, comme si l'effet de l'un étoit séparé de l'impression des autres, et comme s'il ne falloit pas au moins, quand tout le système ne seroit pas juste, que les idées et les sentimens dont l'éloquence se compose le fussent toujours. J'avouerai que pour me conformer à l'avis de la multitude, qui ne veut pas croire vraies tant de pensées neuves, vainement à

chaque page j'étois de l'avis de Rousseau : à la fin du livre, je me disois : c'est sûrement faux; et j'attribuois à son talent seul la persuasion dont je ne pouvois me défendre; mais j'ai fini cependant par m'en fier assez à la réflexion pour ne pas craindre les opinions même que l'éloquence développe; sans doute quand elle s'aide du geste et de l'accent, elle peut, à la tête des armées, dans une émeute populaire, entraîner les hommes par tout ce qu'ils ont de sensible, et suspendre leurs autres facultés; mais dans la retraite, lorsque aucune passion ne nous aveugle, l'impression du talent reste, mais son illusion disparoît.

Rousseau vouloit élever la femme comme l'homme, d'après la nature, et suivant les différences qu'elle a mises entre eux; mais je ne sais pas s'il faut tant la seconder, en confirmant pour ainsi dire les femmes dans leur foiblesse. Je vois la nécessité de leur inspirer des vertus que les hommes n'ont pas, bien plus que celle de les encourager dans leur infériorité sous d'autres rapports; elles contribueroient peut-être autant au bonheur de leur époux, si elles se bornoient à leur destinée par choix plutôt que par incapacité, et si elles se soumettoient à l'objet de leur tendresse par amour plutôt que par besoin d'appui. Une

grande force d'âme leur est nécessaire; leurs passions et leur destinée sont en contraste dans un pays où le sort impose souvent aux femmes la loi de n'aimer jamais, où, plus à plaindre que ces pieuses filles qui se consacrent à leur Dieu, elles doivent accorder tous les droits de l'amour, et s'interdire tous les plaisirs du cœur. Ne faut-il pas un sentiment énergique de ses devoirs pour marcher isolée dans le monde, et mourir sans avoir été la première pensée d'un autre, sans avoir surtout attaché la sienne sur un objet qu'on pût aimer sans remords.

Rousseau, dira-t-on, ne s'occupoit pas des bizarres institutions de la vanité; il n'appuyoit pas un édifice qu'il eût voulu renverser; mais pourquoi donc a-t-il fait de sa Sophie une femme incapable de conserver même la plus heureuse situation du monde? Comment, dans un morceau sublime, supplément de son ouvrage, a-t-il peint cette Sophie trahissant son époux? Il a condamné lui-même l'éducation qu'elle avoit reçue, il l'a sacrifiée au désir de faire valoir celle d'Émile, en donnant le spectacle de son courage dans la plus violente situation du cœur. Comment a-t-il pu se résoudre à nous offrir Sophie au-dessous de tout, infidèle à ce qu'elle aime? C'est plus que foible

qu'il l'a montrée. Avoit-elle besoin de force? elle avoit épousé son amant. Ah! pourquoi flétrir le cœur par la triste fin de l'histoire d'Émile et de Sophie? pourquoi seconder ceux qui, ne croyant pas à la durée des sentimens, pensent qu'il est égal de commencer ou de finir par ne pas s'aimer? Pourquoi dégrader les femmes, en faisant tomber celle qui sembloit devoir être leur modèle? Ah! Rousseau, c'est mal les connoître; leur cœur peut les égarer, mais leur cœur sait les défendre : aucune de celles même que la vertu seule n'arrêteroit pas, unie à ton Émile, aimée par lui, n'auroit changé la paix et le bonheur contre le désespoir et la honte; aucune, foible même, comme tu veux qu'elles le soient, ne se fût bannie du paradis terrestre, en rompant les liens d'un hymen formé par l'amour. Je ne sais pas s'il falloit montrer Émile en proie aux plus cruelles infortunes. L'influence de la vertu sur le bonheur étoit un spectacle plus utile; il est sans doute des peines dont elle ne préserve pas; mais il en est tant qu'elle épargne, qu'il est permis d'employer cet appât pour attirer vers elle. Mais quel charme dans tous les tableaux de cet ouvrage! quelle finesse et quelle étendue dans les idées! Tantôt l'auteur ajoute une idée nouvelle à un sujet qui

sembloit épuisé, ou sait, par une seule pensée, ouvrir une carrière immense à la réflexion. En voulant former un homme, il s'est nécessairement occupé de toutes les idées qui peuvent entrer dans la tête. Quelle méditation cela suppose, ou plutôt quelle originalité dans l'écrivain à qui tous les objets connus se présentent sous une forme neuve et vraie, et qui trouve presque toujours son esprit dans la nature! C'est une pensée bien heureuse d'avoir donné à un traité d'éducation la forme de l'histoire de son élève. Rien n'est étranger au but; rien ne détourne de l'idée abstraite; mais la pensée se repose, et l'attention est entraînée. Rousseau veut que des événemens de sa vie gravent dans la tête de l'enfant les vérités qu'il doit apprendre. S'il faut lui donner l'idée des droits de la propriété, son travail est détruit par Robert, possesseur du champ dont il s'est emparé; le chagrin et la colère d'Émile impriment dans son esprit le souvenir de l'explication qu'il a reçue. C'est par les sentimens de son âme que Rousseau captive son intérêt; il traite de même le lecteur; et son ingénieuse adresse emploie le même moyen pour élever l'enfant et retenir l'attention des hommes. Les circonstances les plus légères frappent l'imagination, et ajoutent à la vérité des tableaux.

Les détails font peu d'impression quand ils rappellent des circonstances ou des personnes indifférentes; mais lorsqu'ils tiennent à de grands sentimens, lorsqu'on a long-temps d'avance intéressé le lecteur pour Émile et pour Sophie, le cœur bat en les voyant lutter à la course ensemble, s'amuser encore, dans l'âge des passions, de ces jeunes plaisirs, et savoir unir la simplicité de l'enfance au charme de la jeunesse. Heureux par ce sentiment qui fait une époque des événemens les plus ordinaires de la vie, Émile ne peut lutter dans ce combat inégal; il sent sa force; il aime la foiblesse de Sophie; et, la portant au but dans ses bras, tombe à ses pieds, et se reconnoît vaincu. Cette image ravissante s'est souvent offerte à ma pensée. Rousseau, dans Héloïse, avoit peint la passion exaltée par le combat du remords, par l'ivresse de la faute : le tableau de deux amans ignorant le repentir et la crainte, s'aimant sans que l'obstacle, ce besoin des cœurs usés, soit nécessaire pour les ranimer, est peut-être un aussi grand effort du talent; la vérité, la justesse y étoient encore plus nécessaires; et des sons si doux, pour émouvoir le cœur, doivent bien y répondre. Je sais qu'on peut avec raison être frappé du mauvais goût que Rousseau se permet quelquefois; il se plaît

dans les contrastes, et les produit par les mots autant que par les idées. On pourroit blâmer un tel système; la pensée doit voir les extrêmes, mais non l'imagination; l'impression du dégoût qu'elle en reçoit ne rend pas la vérité plus sensible, et déplaît inutilement. On a quelquefois accusé Rousseau d'exagération et de fausse chaleur; j'avouerai qu'en ne trouvant pas toujours toutes ses idées justes, en n'étant pas toujours émue par tous ses mouvemens, il m'a paru constamment naturel; il diffère des autres, mais c'est pour lui, non pour eux qu'il parle. On a pu le juger fou dans quelques pages; mais rien n'est plus loin de l'affectation; sa folie, si l'on doit employer ce mot, est l'exaltation de tout ce qui est bien; ce sont des idées qui n'ont pas été pour ainsi dire raccordées avec les hommes, mais qui seroient vraies abstraitement. Comment ne pas adorer son amour pour la vertu, sa passion pour la nature! il ne l'a pas peinte comme Virgile, mais il l'a gravée dans le cœur, et l'on se rappelle ses sentimens et ses pensées en revoyant les lieux qu'il a parcourus, les sites qu'il préféroit.

Quel écrivain que Rousseau! On a souvent parlé du danger de l'éloquence; mais je la crois bien nécessaire quand il faut opposer la

vertu à la passion; elle fait naître dans l'âme ces mouvemens qui décident instantanément du parti que l'on prend; il semble que la raison s'offre long-temps à l'esprit avant que le cœur en soit convaincu; mais lorsqu'il l'est, on n'a plus besoin de réflexions; on va de soi-même, on est entraîné; c'est l'éloquence seule qui peut ajouter cette force d'impulsion à la raison, et lui donner assez de vie pour lutter à force égale contre les passions. Mais, heureux Émile, si celui qui veille sur sa destinée le préserve des combats avec lui-même, et ne le place pas dans ces cruelles situations qui naissent de la société, et s'opposent à la nature! Puisse-t-il suivre l'intention de la Providence, qui n'a rien ordonné à l'homme que pour sa félicité, même sur cette terre, et ne lui fit une loi de la vertu que pour assurer son bonheur! En ne le laissant pas dépendre des bornes de sa propre intelligence, l'obéissance supplée aux lumières de sa raison. On reproche à Rousseau de donner trop tard à son élève la connoissance d'un Dieu; cette vérité de sentiment pourroit être connue avant le développement des facultés de l'esprit. Je ne sais pas cependant si ce superbe mot de l'énigme du monde ne frapperoit pas davantage celui qui ne l'apprendroit qu'en le concevant. On a souvent remarqué

que les merveilles de tous les jours n'excitoient plus notre étonnement. Une grande idée qu'un enfant met à son niveau, qu'il rapproche de ce qu'il connoît, qu'il confond avec toutes les petites pensées de son âge, est moins auguste à ses yeux que si, pour la première fois, elle répandoit des torrens de lumière sur les ténèbres de l'univers. Rousseau croyoit à l'existence de Dieu, par son esprit et par son cœur. Qu'elle est belle sa lettre à l'archevêque de Paris! Quel avantage la vraie philosophie n'a-t-elle pas sur la plupart des sectes religieuses, quand elle ne tente pas d'ébranler les éternelles bases de toute croyance! Quel chef-d'œuvre d'éloquence dans le sentiment, de métaphysique dans les preuves, que la profession de foi du Vicaire savoyard! Rousseau étoit le seul homme de génie de son temps qui respectât les pieuses pensées dont nous avons tant de besoin; il consulte l'instinct naturel, et consacre ensuite toute la force de la réflexion à prouver à sa raison la vérité de cet instinct. La philosophie rejette ces persuasions intimes, involontaires, qui ne sont point nées du calcul et de la méditation abstraite. Mais que j'aime mieux celui qui leur prête l'appui de son génie, tâche de les fortifier en moi, et, loin d'opposer ma raison à mon cœur, cherche à les réunir

pour faire pencher la balance et cesser le combat! La profession de foi du Vicaire savoyard étoit justement admirée comme une suite de raisonnemens forts et profonds, qui formoient un ensemble d'opinions que l'on adoptoit avec transport au milieu des égaremens des fanatiques et des athées. Mais cet ouvrage n'étoit que le précurseur de ce livre (1), époque dans l'histoire des pensées, puisqu'il en a reculé l'empire; de ce livre qui semble anticiper sur la vie à venir, en devinant les secrets qui doivent un jour nous être dévoilés; de ce livre que les hommes réunis pourroient présenter à l'Être suprême comme le plus grand pas qu'ils aient fait vers lui; de ce livre que le nom de son auteur consacre en le mettant à l'abri du dédain de la médiocrité, puisque c'est le plus grand administrateur de son siècle, le génie le plus clair et le plus juste, qui a demandé d'être écouté sur ce qu'on vouloit rejeter comme obscur et comme vague; de ce livre dont la sensibilité majestueuse et sublime peint l'auteur aimant les hommes comme l'ange gardien de la terre doit les chérir. Pardonne-moi, Rousseau : mon ouvrage t'est con-

(1) *De l'Importance des opinions religieuses*, par M. Necker.

sacré, et cependant un autre est devenu un moment l'objet de mon culte! Toi-même, toi surtout, ton cœur passionné pour l'humanité, eût adoré celui qui, long-temps occupé de l'existence de l'homme sur la terre, après avoir indiqué tous les biens qu'un bon gouvernement peut lui assurer, a voulu le rendre indépendant par son âme de toutes les circonstances extérieures. Oui, Rousseau savoit admirer; et n'écrivant jamais que pour céder à l'impulsion de son âme, les vaines jalousies n'entroient point dans son cœur. Il auroit eu besoin de louer celui que je n'ose nommer, celui dont je m'approche sans crainte, quand je ne vois en lui que l'objet de ma tendresse; mais qui me pénètre plus que personne de respect quand je le contemple à quelque distance; enfin celui que la postérité, comme son siècle, désignera par tous les titres du génie; mais que mon destin et mon amour me permettent d'appeler mon père.

LETTRE IV.

Sur les ouvrages politiques de Rousseau.

De tous les objets offerts à la méditation, la constitution des gouvernemens est sans doute le plus important comme le plus difficile à connoître. Le législateur qui sauroit former un corps politique, lier ses membres par un intérêt commun et immuable, rassembler dans sa pensée tout ce que le choc des passions des hommes, la réunion de leurs facultés, l'influence des climats, la puissance des empires voisins pourroient jamais produire d'inconvéniens ou d'avantages; celui qui sauroit contenir et diriger par des lois faites pour durer toujours le peuple soumis à son génie, se seroit associé, pour ainsi dire, à la gloire de la création du monde, en donnant à ses habitans des lois universelles et nécessaires, comme celles de la nature; mais l'esprit humain n'a point fait en un moment le pas immense de l'état sauvage à l'état civilisé; les idées se sont lentement développées; les circonstances ont quelquefois fait naître des institutions si heureuses que la pensée doit

en envier la gloire au hasard. La plupart des gouvernemens se sont formés par la suite des temps et des événemens, et souvent la connoissance de leur nature et de leur principe a plutôt suivi que précédé leur établissement. L'ouvrage donc qui nous fait bien connoître les premières bases du Contrat social, qui fixe les vrais fondemens de toute puissance légitime, est aussi utile que digne d'admiration : tel est le plan et le but du livre de Rousseau. Il démontre qu'aucune convention ne peut subsister, qui soumette l'intérêt général à l'intérêt particulier; qu'il est insensé de croire qu'une nation doive obéir à des lois qui sont contraires à son bonheur, et que, sans son consentement, aucun gouvernement puisse être établi ni maintenu; que la dépendance du plus fort à l'égard du plus foible est contraire à la raison comme à la nature, et qu'enfin l'idée d'un état despotique est encore plus absurde que révoltante. Mais, ce gouvernement excepté (les monstres ne sont pas comptés parmi les hommes), il n'en est point que Rousseau ne justifie; il remonte à l'origine de toute autorité sur la terre, et prouve même que la monarchie établie par la volonté générale, fondée sur des lois que la nation seule a le droit de changer, est un gouverne-

ment aussi légitime, et peut-être meilleur que les autres. J'oserai blâmer Rousseau cependant de ne pas regarder comme libre la nation qui a ses représentans pour législateurs, et d'exiger l'assemblée générale de tous les individus. L'enthousiasme est permis dans les sentimens, mais jamais dans les projets ; les défenseurs de la liberté doivent se préserver de l'exagération. Ses ennemis seroient si heureux de la croire impossible ! Le plan de l'ouvrage de Montesquieu est sans doute plus étendu que celui du *Contrat social;* toutes les lois qui ont été faites y sont examinées, et mille biens de détail peuvent résulter encore de ce livre si remarquable par les idées générales ; mais Rousseau ne s'est occupé que de la constitution politique des états, de celui qui a le pouvoir de donner des lois, non des lois elles-mêmes. Montesquieu est plus utile aux sociétés formées ; Rousseau le seroit davantage à celles qui voudroient se rassembler pour la première fois : la plupart des vérités qu'il développe sont spéculatives. On doit, j'en conviens, accorder plus d'admiration à celui qui crée un système, même imparfait, mais possible, qu'au philosophe qui, luttant contre la nature seule des choses, offre un plan sans défauts à l'imagination ; mais peut-être faut-il

avoir administré soi-même, pour renoncer au bien idéal, pour se résoudre à placer le mieux qu'on peut obtenir à côté du mal qu'on doit supporter, pour se borner à faire lentement quelques pas vers le but qu'on atteint si rapidement par la pensée. Enfin, peut-être faut-il avoir observé de près le malheur des peuples, pour regarder encore comme une gloire suffisante le léger adoucissement que l'on apporte à leurs maux. Qu'on place donc au-dessus de l'ouvrage de Rousseau celui de l'homme d'état dont les observations auroient précédé les théories, qui seroit arrivé aux idées générales par la connoissance des faits particuliers, et qui se livreroit moins en artiste à tracer le plan d'un édifice régulier, qu'en homme habile à réparer celui qu'il trouveroit construit. Mais qu'on accorde cependant un grand tribut de louanges à celui qui nous a fait connoître tout ce qu'on peut obtenir par la méditation, et qui, s'étant saisi d'une grande idée, l'a suivie dans toutes ses conséquences, jusqu'à sa source la plus reculée. Rousseau emprunte la méthode des géomètres, pour l'appliquer à l'enchaînement des idées; il soumet au calcul les problèmes politiques; il me semble qu'il fait admirer également la force de sa tête, soit par ses raisonnemens, soit par la forme de ces

raisonnemens mêmes. La conception de la haute métaphysique ne demande pas une puissance d'attention surnaturelle : comme les bornes n'en sont pas connues, la précision n'y est pas nécessaire; mais quand on veut traiter d'une manière abstraite des sujets dont la base est réelle, c'est alors que toutes les facultés humaines peuvent à peine suffire pour s'élever sans perdre son objet de vue, et décrire dans le ciel le cercle qui doit être répété sur la terre. Mais ce n'étoit point assez d'avoir démontré les droits des hommes, il falloit, et c'étoit surtout là le talent de Rousseau, il falloit, dans tous ses ouvrages, leur faire sentir le prix qu'ils doivent y attacher. Peut-être est-il quelquefois impossible au génie de transmettre toutes ses idées à tous les esprits; mais il faut qu'il entraîne par son éloquence : c'est elle qui doit émouvoir et persuader également tous les hommes. Les vérités auxquelles la pensée seule peut atteindre ne se répandent que lentement, et le temps est nécessaire pour achever la persuasion universelle; mais les vérités de sentiment, ces vérités que l'âme doit saisir, malheur au talent qui n'enflamme pas pour elles à l'instant qu'il les présente!

Je l'aime aussi, de toute la force et de toute

la vivacité de mes premiers sentimens, cette liberté qui ne met entre les hommes d'autre distinction que celles marquées par la nature; et m'exaltant avec l'auteur des *Lettres de la montagne*, je la voudrois telle qu'on la conçoit sur le sommet des Alpes, ou dans leurs vallées inaccessibles. Maintenant un sentiment plus fort, sans être contraire, suspend toutes mes idées : je crois, au lieu de penser; j'adopte, au lieu de réfléchir; mais cependant je n'ai sacrifié mon jugement qu'après en avoir fait un noble usage : j'ai vu que le génie le plus étonnant étoit uni au cœur le plus pur et à l'âme la plus forte; j'ai vu que les passions ni le caractère n'égareroient jamais les facultés les plus sublimes dont un homme ait été doué; et, après avoir osé faire cet examen, je me suis livrée à la foi, pour m'épargner la peine d'un raisonnement qui la justifieroit toujours. Vous, grande nation, bientôt rassemblée pour consulter sur vos droits, étonnée de vous retrouver après deux siècles, et peu faite encore peut-être à l'exercice du pouvoir que vous avez obtenu de nouveau, je ne vous demande pas ce sentiment aveugle dont j'ai fait ma lumière; mais ne vous défiez pas de la raison; et puisque la succession d'événemens qui ont agité ce royaume depuis deux années vous

a enfin amenée à devoir au progrès seul des lumières les avantages que les nations n'ont jamais acquis que par des flots de sang, n'effacez point le sceau de raison et de paix que le destin veut apposer sur votre constitution; et quand l'accord unanime vous permet de compter sur le but que vous voulez atteindre, prétendez à la gloire de l'obtenir sans l'avoir passé (1). Et toi, Rousseau, grand homme si malheureux, qu'on ose à peine te regretter sur cette terre que tes larmes ont tant de fois arrosée! que n'es-tu le témoin du spectacle imposant que va donner la France, d'un grand événement préparé d'avance, et dont, pour la première fois, le hasard ne se mêlera point! C'est là peut-être, c'est là que les hommes te paroîtroient plus dignes d'estime! Ou je me trompe, ou nulle passion personnelle ne doit maintenant les animer. Ils ne mettront en commun que ce qu'ils ont de céleste. Ah! Rousseau, quel bonheur pour toi, si ton éloquence se faisoit entendre dans cette auguste assemblée! Quelle inspiration pour le talent, que l'espoir d'être utile! Quelle émotion différente, quand la pensée, cessant de tomber

(1) Cette prière (hélas! inutile) a été publiée six mois avant l'ouverture des États-Généraux en 1789.



sur elle-même, peut voir au-devant d'elle un but qu'elle peut atteindre, une action qu'elle produira! Les peines du cœur seroient suspendues dans de si grandes circonstances; l'homme occupé des idées générales disparoît à ses propres yeux. Renais donc, ô Rousseau! renais donc de ta cendre! Parois, et que tes vœux efficaces encouragent dans sa carrière celui qui part de l'extrémité des maux, en ayant pour but la perfection des biens; celui que la France a nommé son ange tutélaire, et qui n'a vu dans ses transports pour lui que ses devoirs envers elle; celui que tous doivent seconder, comme s'ils secouroient la chose publique; enfin celui qui devoit avoir un juge, un admirateur, un citoyen comme toi (1).

LETTRE V.

Sur le goût de Rousseau pour la musique et la botanique.

Rousseau a écrit plusieurs ouvrages sur la musique; il aima toute sa vie cet art avec passion. Le *Devin du village* annonce même du

(1) M. Necker, alors premier ministre.

talent pour la composition. Il vouloit faire adopter en France les mélodrames : il donna Pygmalion pour exemple; peut-être ce genre ne devroit-il pas être rejeté. Quand les paroles succèdent à la musique, et la musique aux paroles, l'effet des unes et de l'autre est plus grand; elles se servent quelquefois mieux quand elles ne sont pas forcées d'aller ensemble. La musique exprime les situations, et les paroles les développent. La musique pourroit se charger de peindre les mouvemens au-dessus des paroles; et les paroles, des sentimens trop nuancés pour la musique; mais quelle éloquence dans le monologue de Pygmalion! Comme l'on trouve vraisemblable que la statue s'anime à sa voix! comme l'on seroit tenté de croire que les dieux ne sont pour rien dans ce miracle!

Rousseau a fait pour plusieurs romances des airs simples et sensibles, de ces airs qui s'allient si bien avec la situation de l'âme, et que l'on peut chanter encore quand on est malheureux. Il en est quelques-uns qui me sembloient nationaux; je me croyois, en les entendant, transportée sur le sommet de nos montagnes, lorsque le son de la flûte du berger se prolonge lentement au loin par les échos qui successivement le répètent. Ils me rappe-

loient cette musique plutôt calme que sombre, qui se prête aux sentimens de celui qui l'écoute, et devient pour lui l'expression de ce qu'il éprouve. Quel est l'homme sensible que la musique n'a jamais ému? L'infortuné, lorsqu'il peut l'écouter, obtient par elle la douceur de répandre des larmes, et la mélancolie succède à son désespoir; pendant qu'on l'entend, ses sensations suffisent à l'esprit comme au cœur, et n'y laissent pas de vide. Il est des airs qui mettent un moment dans l'extase; les ravissemens au ciel sont toujours précédés du chœur des anges. Que la musique retrace puissâmment les souvenirs! comme elle en devient inséparable! Quel homme, au milieu des passions de la vie, pourroit entendre sans émotion l'air qui, dans sa paisible enfance, animoit ses danses et ses jeux! Quelle femme, lorsque le temps a flétri sa beauté, peut écouter sans verser des larmes la romance que son amant chantoit jadis pour elle! l'air de cette romance, plus encore que ses paroles, renouvelle dans son cœur les mouvemens de sa jeunesse; l'aspect des lieux, des objets qui nous entouroient, aucune circonstance accessoire, ne se lie aux événemens de la vie comme la musique; les souvenirs qui nous viennent par elle ne sont point accompagnés de regrets;

elle rend un moment les plaisirs qu'elle retrace ; c'est plutôt ressentir que se rappeler. Rousseau n'aimoit que les airs mélancoliques ; à la campagne, c'est ce genre de musique que l'on souhaite. La nature entière semble accompagner les sons plaintifs d'une voix touchante. Il faut avoir une âme douce et pure pour sentir ces jouissances. Un homme agité par le souvenir de ses fautes ne pourroit supporter la rêverie dans laquelle une musique sensible nous plonge. Un homme tourmenté par des remords déchirans craindroit de se rapprocher ainsi de lui-même, de ranimer tous ses sentimens, de les éprouver tous lentement et successivement. Je suis portée à me confier à celui que la musique, les fleurs et la campagne ravissent. Ah! le penchant au vice naît sans doute dans le cœur de l'homme; car toutes les sensations qu'il reçoit par les objets qui l'environnent l'en éloignent. Je ne sais, mais souvent à la fin d'un beau jour, dans des retraites champêtres, à l'aspect d'un ciel étoilé, il me sembloit que le spectacle de la nature parloit à l'âme de vertu, d'espérance et de bonté.

Rousseau s'est long-temps occupé de la botanique : c'est une manière de s'intéresser en détail à la campagne. Il avoit adopté un sys-

tème qui prouve encore peut-être combien il trouvoit que le souvenir même des hommes gâtoit le plaisir que la contemplation de la nature fait éprouver. Il distinguoit les plantes par leurs formes, et jamais par leurs propriétés; il lui sembloit que c'étoit les dégrader, de ne les considérer que sous le rapport de l'utilité dont elles peuvent être aux hommes. Il ne me paroît pas, je l'avoue, que cette opinion doive être adoptée; ce n'est pas avilir les ouvrages du Créateur que de les croire destinés à une cause finale, et le monde paroît plus imposant et plus majestueux à celui qui n'y voit qu'une seule pensée; mais l'imagination poétique et sauvage de Rousseau ne pouvoit supporter de lier à l'image d'un arbuste ou d'une fleur, ornement de la nature, le souvenir des maux et des infirmités des hommes. Avec quel charme il peint, dans ses *Confessions*, ses transports en revoyant la pervenche; comme elle lui retraçoit tout ce qu'il avoit éprouvé jadis! elle produisoit sur lui l'effet de cet air que l'on défend de jouer aux Suisses hors de leur pays, dans la crainte qu'ils ne désertent. Cette pervenche pouvoit lui inspirer la passion de retourner dans le pays de Vaud; une seule circonstance semblable lui rendoit présens tous ses souvenirs. Sa maîtresse, sa patrie, sa jeu-

nesse, ses amours; il retrouvoit tout, il ressentoit tout à la fois.

LETTRE VI.

Sur le caractère de Rousseau.

Je n'ai point commencé par peindre le caractère de Rousseau. Il n'a écrit ses *Confessions* qu'après ses autres ouvrages; il n'a sollicité l'attention des hommes pour lui-même qu'après avoir mérité leur reconnoissance, en leur consacrant pendant vingt ans son génie. J'ai suivi la marche qu'il m'a tracée, et c'est par l'admiration que ses écrits doivent inspirer que je me suis préparée à juger son caractère, souvent calomnié, souvent peut-être trop justement blâmé. Je cherche à ne pas le trouver en contraste avec ses ouvrages; je ne puis réunir le mépris et l'admiration; je ne veux pas croire surtout que dans les écrits le sceau de la vérité puisse être imité par l'esprit, et qu'il ne reste pas aux cœurs purs et sensibles des signes certains pour se reconnoître. Je vais donc essayer de peindre Rousseau; mais j'en croirai souvent ses *Confessions*. Cet ouvrage n'a pas sans doute ce caractère d'élévation qu'on souhaiteroit à l'homme qui parle de

lui-même, ce caractère qui fait pardonner la personnalité, parce qu'on trouve simple que celui qui le possède soit important à ses yeux comme aux nôtres; mais il me semble qu'il est difficile de douter de sa sincérité; on cache plutôt qu'on n'invente les aveux que les *Confessions* contiennent. Les événemens qui y sont racontés paroissent vrais dans tous les détails. Il y a des circonstances que l'imagination ne sauroit créer. D'ailleurs Rousseau avoit un sentiment d'orgueil qui répond de la véracité de ses mémoires. Il se croyoit le meilleur des hommes; il eût rougi de penser qu'il avoit besoin, pour se montrer à eux, de dissimuler une seule de ses fautes. Enfin je trouve qu'il a écrit ses mémoires plutôt pour briller comme historien que comme héros de l'histoire. Il s'est plus occupé du portrait que de la figure; il s'est observé; il s'est peint comme s'il se fût servi de modèle à lui-même : je suis sûre que son premier désir étoit de se faire ressemblant. Je pense donc qu'on peut peindre Rousseau d'après ses *Confessions*, comme si l'on avoit vécu long-temps avec lui; car, en étudiant ce qu'il dit, on peut se permettre de ne pas penser comme lui. Le jugement d'un homme sur son propre caractère le fait connoître, même alors qu'on ne l'adopte pas.

Rousseau devoit avoir une figure qu'on ne remarquoit point, quand on le voyoit passer, mais qu'on ne pouvoit jamais oublier quand on l'avoit regardé parler; de petits yeux qui n'avoient pas un caractère à eux, mais recevoient successivement celui des divers mouvemens de son âme; ses sourcils étoient fort avancés; ils sembloient faits pour servir sa sauvagerie, pour le garantir de la vue des hommes. Il portoit presque toujours la tête baissée; mais ce n'étoient ni la flatterie ni la crainte qui l'avoient courbée; la méditation et la mélancolie l'avoient fait pencher comme une fleur que son propre poids ou les orages ont inclinée. Lorsqu'il se taisoit, sa physionomie n'avoit point d'expression; ses affections et ses pensées ne se peignoient sur son visage que quand il se mêloit à la conversation; lorsqu'il gardoit le silence, elles se retiroient dans la profondeur de son âme; ses traits étoient communs; mais quand il parloit, ils étinceloient tous; il ressembloit à ces dieux qu'Ovide nous peint quelquefois quittant par degrés leur déguisement terrestre, et se faisant reconnoître enfin aux rayons éclatans que lançoient leurs regards.

Son esprit étoit lent, et son âme ardente : à force de penser, il se passionnoit; il n'avoit

pas de mouvemens subits, du moins en apparence; mais tous ses sentimens s'accroissoient par la réflexion. Il lui est peut-être arrivé de devenir amoureux d'une femme, à la longue, en s'occupant d'elle pendant son absence; elle l'avoit laissé de sang-froid, elle le retrouvoit tout de flamme. Quelquefois aussi il vous quittoit vous aimant encore; mais si vous aviez dit une seule parole qui pût lui déplaire, il se la rappeloit, l'examinoit, l'exagéroit, y pensoit pendant huit jours, et finissoit par se brouiller avec vous; c'est ce qui rendoit presque impossible de le détromper. La lumière qui lui venoit tout à coup ne détruisoit pas des erreurs si lentement et si profondément gravées dans son cœur. Il étoit aussi bien difficile de rester pendant long-temps très-lié avec lui; un mot, un geste faisoit le sujet de ses plus profondes méditations; il enchaînoit les plus petites circonstances comme des propositions de géométrie, et il arrivoit à ce qu'il appeloit une démonstration. Je crois que l'imagination étoit la première de ses facultés, et qu'elle absorboit même toutes les autres. Il rêvoit plutôt qu'il n'existoit, et les événemens de sa vie se passoient dans sa tête plutôt qu'au dehors de lui. Cette manière d'être sem-

bloit devoir éloigner de la défiance, puisqu'elle ne permettoit pas même l'observation; mais elle ne l'empêchoit pas de regarder, et faisoit seulement qu'il voyoit mal. Il avoit une âme tendre : comment en douter, lorsqu'on a lu ses ouvrages? Mais son imagination se plaçoit quelquefois entre ses affections et sa raison, et détruisoit leur puissance; s'il paroissoit quelquefois insensible, c'est qu'il n'apercevoit pas les objets tels qu'ils étoient; et son cœur eût été plus ému que le nôtre, s'il avoit eu les mêmes yeux que nous. Le plus grand reproche qu'on puisse faire à sa mémoire, celui qui ne trouvera point de défenseur, c'est d'avoir abandonné ses enfans. Eh bien! ce même homme eût été cependant capable de donner les plus grands exemples d'amour paternel, d'exposer sa vie vingt fois pour conserver la leur, s'il n'eût pas été convaincu qu'il leur épargnoit les plus grands crimes en leur laissant ignorer le nom de leur père; s'il n'eût pas cru qu'on vouloit en faire de nouveaux Séides. L'indigne femme qui passoit sa vie avec lui avoit appris assez à le connoître pour savoir le rendre malheureux; et le récit qu'on m'a fait des ruses dont elle se servoit pour accroître ses craintes, pour le rendre

certain de ses doutes, pour seconder ses défauts, est à peine croyable (1).

Rousseau n'étoit pas fou; mais une faculté de lui-même, l'imagination, étoit en démence; il avoit une grande puissance de raison sur les matières abstraites, sur les objets qui n'ont de réalité que dans la pensée, et une extravagance absolue sur tout ce qui tient à la connoissance du monde; il avoit de tout une trop grande dose; à force d'être supérieur, il étoit près d'être fou. C'étoit un homme fait pour vivre dans la retraite avec un petit nombre de personnes d'un esprit borné, afin que rien n'ajoutât à son agitation intérieure, et qu'il fût environné de calme. Il étoit bon; les inférieurs l'adoroient; ce sont eux qui

---

(1) Un Genevois qui a vécu avec Rousseau, pendant les vingt dernières années de sa vie, dans la plus grande intimité, m'a peint souvent l'abominable caractère de sa femme, les sollicitations atroces que cette mère dénaturée lui fit pour mettre ses enfans à l'hôpital, ne cessant de lui répéter que tous ceux qu'il croyoit ses amis s'efforceroient d'inspirer à ses enfans une haine mortelle contre lui; tâchant enfin de le remplir, par ses calomnies et ses feintes frayeurs, de douleur et de défiance. C'est une grande folie sans doute d'écouter et d'aimer une telle femme; mais, cette folie supposée, toutes les autres sont vraisemblables.

jouissent surtout de cette qualité; mais Paris l'avoit troublé. Il étoit né pour la société de la nature, et non pour celle d'institution. Tous ses ouvrages expriment l'horreur qu'elle lui inspiroit; il ne lui fut possible ni de la comprendre, ni de la supporter; c'étoit un sauvage des bords de l'Orénoque, qui se fût trouvé heureux de passer sa vie à regarder couler l'eau. Il étoit né contemplatif, et la rêverie faisoit son bonheur suprême; son esprit et son cœur tour à tour s'emparoient de lui. Il vivoit dans son imagination; le monde passoit doucement sous ses yeux; la religion, les hommes, l'amour, la politique l'occupoient successivement. Après s'être promené seul tout le jour, il revenoit calme et doux : les méchans gagnent-ils à rester avec eux-mêmes! On ne peut pas dire cependant que Rousseau fût vertueux, parce qu'il faut des actions et de la suite dans ces actions pour mériter cet éloge; mais c'étoit un homme qu'il falloit laisser penser sans en rien exiger de plus; qu'il falloit conduire comme un enfant, et écouter comme un oracle; dont le cœur étoit profondément sensible, et qu'on devoit ménager, non avec les précautions ordinaires, mais avec celles qu'un tel caractère exigeoit; il ne falloit pas s'en fier à sa propre innocence.

Rousseau avoit moins que personne le divin pouvoir de lire dans les cœurs; il falloit s'occuper de se montrer ce qu'on étoit, de mettre en dehors ce qu'on sentoit pour lui. Je sais qu'on dira que ce n'est pas là la plus noble manière d'aimer; mais je trouve qu'en sentiment il n'y a qu'une règle : c'est de rendre heureux l'objet de nos affections; toutes les autres sont plutôt inventées par la vanité que par la délicatesse.

Rousseau a été accusé d'hypocrisie, d'abord parce que dans ses ouvrages on a trouvé qu'il soutenoit des opinions exaltées : tout ce qui est exagéré est faux, disent souvent ceux qui veulent faire croire qu'on est plus loin du but en le passant qu'en n'y arrivant pas. Il y a des personnes exagérées à froid, si je puis le dire, qui, sans être entraînées par degrés, sans y être amenées par la suite de leurs pensées, avancent tout à coup une opinion extrême et se décident à la défendre : celles-là, c'est un parti qu'elles prennent, et non un mouvement qui les emporte; d'autres, dans diverses circonstances de leur vie, ou dans les différentes situations qu'elles peignent dans leurs ouvrages, ne se sentant pas l'accent du cœur, le prennent trop haut, dans la crainte de le manquer : celles-là peuvent être soupçonnées

d'hypocrisie; mais celui que le transport de son imagination et de son âme élève au-dessus de lui-même, et surtout peut-être au-dessus de ceux qui le lisent, celui que son élan emporte et qui sent un moment ce qu'il n'aura peut-être pas la force de sentir toujours, est-ce cet homme-là que l'on peut croire hypocrite? Ah! cette exaltation est le délire du génie; mais écoutez-le encore; il se pourroit que quand on l'accuse d'avoir passé le but, il n'eût fait que franchir les bornes. Cependant il faut blâmer Rousseau, s'il manque à cette modération sans laquelle on ne persuade pas ceux qui croient que la chaleur de l'âme nuit à la justesse de l'esprit; il faut le blâmer, s'il n'a pas senti que le mouvement moral n'est pas soumis aux lois du mouvement physique, et qu'il n'est pas besoin de le donner plus fort qu'il ne faut, pour le communiquer au degré nécessaire. On accuse encore Rousseau d'hypocrisie, en comparant sa conduite avec ses principes : les actions naissent du caractère et peuvent le faire connoître; mais les pensées viennent souvent par inspiration, et l'homme enivré par l'esprit divin qui l'anime n'est plus lui-même, quoiqu'il soit plus vrai que jamais, et qu'en écrivant il s'abandonne entièrement au sentiment qu'il éprouve. Il existe un petit

nombre de morceaux d'éloquence dont le caractère auguste et mesuré, calme et ferme, simple et noble, prouve, sans en pouvoir douter, que leur auteur a toutes les vertus dont il parle; mais quand on ne trouveroit pas à Rousseau ce genre d'éloquence, quand il seroit vrai qu'il défend les plus grandes, les plus belles, les plus touchantes des vérités avec un enthousiasme trop poétique, pourroit-on le soupçonner d'hypocrisie? Rousseau hypocrite! Ah! je ne vois dans toute sa vie qu'un homme parlant, écrivant, agissant involontairement; ses actions ne ressembloient pas à ses principes; mais il se rendoit coupable en les appliquant faussement, et non en les désavouant. Il sembloit aussi quelquefois que son âme étoit épuisée par ses pensées, et qu'elle n'avoit plus le ressort nécessaire pour agir. Un homme qui l'a beaucoup vu m'a peint souvent avec quelles délices il se livroit au repos le plus absolu. Un jour ils se promenoient ensemble sur les montagnes de la Suisse; ils arrivèrent enfin dans un séjour enchanteur; un espace immense se découvroit à leurs yeux; ils respiroient, à cette hauteur, cet air pur de la nature auquel le souffle des hommes ne s'est pas encore mêlé. Le compagnon de Rousseau espéroit alors que l'in-

fluence de ce lieu animeroit son génie; d'avance il l'écoutoit parler: mais Rousseau se mit tout à coup à jouer sur l'herbe, comme dans sa première enfance; heureux d'être libre de ses sentimens et de ses pensées, il n'étoit tourmenté par aucune de ses facultés, et ce fut peut-être un des plus doux momens de sa vie. Ne le voit-on pas, dès son enfance, dans une sorte d'égarement de méditation? ne paroît-il pas marcher comme un aveugle dans la vie, et juger de tout par ses pensées plus que par ses observations?

Il y a des traits dans ses *Confessions* qui révoltent les âmes nobles; il en est dont il inspire l'horreur lui-même, par les couleurs odieuses dont son repentir les charge: sans doute quelques personnes, en finissant cette lecture, ont le droit de s'indigner de ce que Rousseau se croyoit le meilleur de tous les hommes; mais, moi, ce mouvement orgueilleux de Rousseau ne m'a point éloignée de lui; j'en ai conclu qu'il se sentoit bon. Les hommes se jugent eux-mêmes par leurs intentions plutôt que par leurs actions; et il n'y a que ce moyen de connoître un cœur susceptible d'erreurs et de folies. Il est extraordinaire que Rousseau raconte les fautes de tout genre qu'il a commises: mais si ce n'est pas toujours seu-

lement par franchise, c'est quelquefois, je pense, un tour de force qu'il entreprend; il ressemble à ces bons écrivains qui essaient de faire passer un mot ignoble dans la langue. J'avoue que je vois avec peine, dans ses *Confessions*, des torts qui tiennent aux habitudes de sa première destinée : mais l'élévation de l'âme est peut-être une qualité qu'une seule faute fait perdre; elle naît de la conscience de soi, et cette conscience se fonde sur la suite de toute la vie : un seul souvenir qui fait rougir trouble la noble assurance qu'elle inspire, et diminue même le prix qu'on y attache. De tous les vices, il est vrai, la bassesse est celui qui inspire le moins d'indulgence; l'excès d'une qualité peut être l'origine de tous les autres : celui-là seul naît de la privation de toutes; mais quoiqu'il y ait dans les mémoires de Rousseau quelques traits qui manquent sûrement de noblesse, ils ne me paroissent d'accord ni avec son caractère, ni avec le reste de sa vie. On seroit tenté de les prendre pour des actes de folie, pour des absences de tête; ces traits semblent en lui des bizarreries; il n'est pas, si l'on peut le dire, l'arbre des fruits qu'il porte : c'est peut-être le seul homme qui ait été bas par momens; car c'est de tous les défauts le plus habituel. Ces distinctions

paroîtront peut-être trop subtiles pour le justifier : je ne sais pas cependant si dans les contrastes étonnans dont les hommes donnent sans cesse l'exemple, il ne faut pas apprendre à les distinguer par des nuances fines. Je crois aussi que quand on trouve dans la vie d'un homme des mouvemens et des actions d'une bonté parfaite ; lorsque ses écrits respirent les sentimens les plus nobles et les plus vertueux, lorsqu'il possède un langage dont chaque mot porte l'empreinte de la vérité, on lui doit de chercher le secret de ses torts, de tenir à l'admiration qu'il avoit inspirée, de la retirer lentement. Enfin les caractères vertueux, comme les caractères vicieux, se reconnoissent mieux par des traits de détail que par des actions d'éclat. La plupart des hommes, en bien comme en mal, peuvent être une fois différens d'eux-mêmes.

Soit qu'on entende parler de Rousseau ceux qui l'ont aimé, soit qu'on lise ses ouvrages, on trouve dans sa vie, comme dans ses écrits, des mouvemens, des sentimens, qui ne peuvent appartenir qu'aux âmes pures et bonnes. Quand on le voit aux prises avec les hommes, on l'aime moins ; mais dès qu'on le retrouve avec la nature, tous ses mouvemens répondent à notre cœur, et son éloquence développe tous

les sentimens de notre âme. Comme son séjour aux Charmettes est peint délicieusement! comme il étoit heureux dans la paix de la campagne! Les jeunes gens désirent ordinairement le mouvement; ils appellent vivacité le besoin qu'ils en ont : mais les âmes vraiment ardentes le redoutent; elles prévoient ce qu'il en coûte pour quitter le repos; elles sentent que le feu qu'on allume peut dévorer : mais Rousseau, paisible dans sa retraite, n'éprouvoit point le désir d'exercer son génie; rêver, suffisoit à ses facultés. Aimer, quel que fût l'objet de sa tendresse; c'étoit sur cet objet qu'il plaçoit ses chimères : ce n'étoit pas à madame de Warens, c'étoit à l'amour qu'il songeoit : ses sentimens ne le tourmentoient pas; il n'étudioit pas dans les regards de sa maîtresse le degré de passion qu'il lui inspiroit; c'étoit une personne à aimer qu'il lui falloit. Madame de Warens, sans s'en mêler, faisoit son bonheur. Peut-être est-il vrai qu'un grand homme, dominé par le génie de la pensée, que Rousseau surtout, n'a jamais éprouvé une passion qui vînt uniquement du cœur : elle l'auroit distrait, elle n'auroit pas servi son imagination. Il falloit que les facultés de son esprit fussent pour quelque chose dans ses sentimens, il falloit qu'il eût besoin de douer

sa maîtresse : une femme parfaite auroit été sa meilleure amie, mais non l'objet de son amour. Je suis certaine qu'il n'a jamais fait que des choix bizarres ; je suis certaine aussi que Julie est la personne du monde dont il a été le plus épris ; c'étoit un homme qui ne pouvoit se passionner que pour des illusions ; heureux si elles n'eussent pas troublé son cœur avec plus de violence que la réalité même ! Il étoit né bon, sensible et confiant ; mais lorsque cette cruelle folie de l'injustice et de l'ingratitude des hommes l'eut saisi, il devint le plus malheureux de tous les êtres : ces momens si doux de sa jeunesse, qu'il peignoit avec tant de charmes, ne se renouvelèrent plus ; ses rêveries étoient des espérances ; ses rêveries devinrent des regrets. A Turin autrefois, un signe de sa jeune maîtresse ravissoit son cœur, et maintenant le salut d'un vieux Invalide, qui semble ne pas le haïr, est le seul bien qu'il envie (1).

(1) On se souvient du tableau charmant que Rousseau fait, dans ses *Confessions*, de madame Basile, marchande à Turin, qui lui fit signe avec le doigt, dans une glace, de se mettre à genoux devant elle ; et dans son dialogue insensé de *Jean-Jacques avec Rousseau*, il peint le transport qu'il éprouva lorsqu'un vieux Invalide le salua, *n'étant pas encore entré*, dit-il, *dans la conjuration générale contre moi.*

Mais rappelez-vous combien, dans sa jeunesse, il estimoit les hommes! S'il a plus changé qu'un autre, c'est qu'il s'attendoit moins aux tristes lumières qu'il fut forcé d'acquérir. Eh ! qui donc perd sans douleur l'aveugle bonté de sa jeunesse ? Qui donc perd sans douleur les riantes espérances, la douce confiance du premier âge de la vie ? Rousseau n'a pu supporter cette épreuve : mais quelle est l'âme sensible dont le cœur se resserre sans peine, et dont l'imagination ne se décolore pas avec regret?

L'on a souvent accusé Rousseau d'être né ingrat; mais je ne sais pas s'il est vrai que son éloignement pour les bienfaits en soit une preuve. Peut-être est-il des cœurs qui sentent trop ce qu'exige la reconnoissance, pour se soumettre à la devoir à ceux qu'ils n'aiment pas; peut-être en est-il aussi qui trouvent plus de charme dans le sentiment, lorsqu'il naît d'un attrait invincible, d'un choix volontaire, qu'aucun devoir ne commande. On peut craindre que la reconnoissance n'inspire pas assez d'attachement pour ceux qui nous étoient indifférens; on peut craindre qu'elle ne se mêle trop aux sentimens que nous éprouvons pour nos amis; enfin ce fier amour de l'indépendance me paroît noble, s'il s'applique aux étrangers, et délicat, s'il regarde les objets de

nos affections. Heureux celui qui n'a jamais eu besoin des autres que par le cœur, qui ne s'est soumis que parce qu'il aimoit, et sur qui personne, excepté les auteurs de ses jours, n'eut jamais d'autres droits que ceux qu'ils reçurent de sa tendresse ! Rousseau, il est vrai, en se faisant un système de ses principes, avoit le ridicule de toutes ses qualités, et souvent même le tort dont elles approchent alors qu'on les exagère : mais l'ostentation même de cette haine pour les bienfaits a de tels avantages, les preuves qu'il faut en donner sont si claires et si rares, qu'on pourroit sans danger se permettre aujourd'hui d'exciter en ce genre la vanité des hommes (1).

On a reproché à Rousseau, car celui que toutes les âmes sensibles devoient défendre comme leur propre cause a trouvé bien des accusateurs ; on a reproché à Rousseau d'avoir le désir de se singulariser : celui qui obtenoit à son gré la palme de la gloire devoit-il souhaiter de se signaler par des bizarreries ; et quand la supériorité de son génie le rendoit si extraordinaire, peut-on croire qu'il cher-

(1) Est-il possible de ne pas admirer la noble fierté avec laquelle le pauvre Rousseau de Genève refusa constamment la pension que le roi d'Angleterre lui offroit ?


Digitized by Google

chât à l'être par une originalité puérile? Il vouloit, dit-on, se faire remarquer de toutes les manières possibles; et jamais homme n'a tant aimé la solitude. Voyez comme il étoit heureux pendant le temps qu'il passa dans l'île Saint-Pierre! Séjour charmant! asile délicieux! c'est là que l'âme de Rousseau erre encore; c'est dans les lieux qui excitèrent ses pensées qu'il faut aller rendre hommage à sa mémoire: les âmes sensibles conçoivent aisément le bonheur qu'on goûtoit dans cette retraite. Rousseau s'y livroit à ses profondes méditations; mais d'autres auroient pu s'y abandonner à de plus douces pensées; et tandis qu'il réfléchissoit sur le temps, le monde et la vie, une femme malheureuse auroit senti le calme de la nature pénétrer doucement jusqu'à son cœur.

Les hommes sont peut-être plus faits pour la solitude qu'ils ne pensent. Vers le milieu de la vie, on pourroit s'y trouver heureux; on ne seroit plus attiré dans le monde par l'espérance; on porteroit dans la retraite des souvenirs qui rempliroient l'imagination, et la mort seroit encore trop éloignée pour sentir le besoin de s'entourer de vivans.

Rousseau fuyoit ce qu'on appelle la société, mais il aimoit les paysans; et le mouvement

que la vue des hommes répand dans la campagne lui plaisoit. Les habitans de l'île Saint-Pierre l'adoroient; ils étoient frappés de sa bonté; les malheureux sont si doux dans un moment de repos! Rousseau, ravi des simples mœurs de ces paysans, s'abandonnoit de nouveau à sa première estime pour les hommes; il les retrouvoit semblables à l'idée qu'il s'en étoit faite : il montroit pour les enfans une prédilection extrême; il avoit tant besoin d'aimer, que son cœur s'y livroit quand l'objet seulement ne s'y opposoit pas. Pourquoi donc, dans les jardins d'Ermenonville, ne fut-il pas heureux comme dans l'île Saint-Pierre? pourquoi donc, hélas! est-ce dans ce séjour qu'il a terminé sa vie? Ah! vous qui l'accusiez de jouer un rôle, de feindre le malheur, qu'avez-vous dit quand vous avez appris qu'il s'est donné la mort (1)? C'est à ce prix

(1) On sera peut-être étonné de ce que je regarde comme certain que Rousseau s'est donné la mort. Mais le même Genevois dont j'ai déjà parlé reçut une lettre de lui quelque temps avant sa mort, qui sembloit annoncer ce dessein. Depuis, s'étant informé avec un soin extrême de ses derniers momens, il a su que le matin du jour où Rousseau mourut, il se leva en parfaite santé, mais dit cependant qu'il alloit voir le soleil pour la dernière fois, et prit, avant de sortir, du café qu'il

que les hommes lents à plaindre les autres croient à l'infortune. Mais qui put inspirer à Rousseau un dessein si funeste? C'est, m'a-t-on dit, la certitude d'avoir été trompé par la femme qui avoit seule conservé sa confiance, et s'étoit rendue nécessaire en le détachant de tous ses autres liens. Peut-être aussi que les longues rêveries finissent par plonger dans le désespoir; les premiers jours sont ravissans, l'on se trouve, l'on jouit de ses sentimens et de ses pensées: mais peut-on fixer long-temps ses regards sur la destinée de l'homme, sans tomber dans la mélancolie? mais surtout, y a-t-il des têtes assez fortes pour supporter la vie inactive et la contemplation habituelle? Rousseau accroissoit par la réflexion toutes les idées qui l'affligeoient; bientôt un regard, un geste

fit lui-même. Il rentra quelques heures après, et, commençant alors à souffrir horriblement, il défendit constamment qu'on appelât du secours et qu'on avertît personne. Peu de temps avant ce triste jour, il s'étoit aperçu des viles inclinations de sa femme pour un homme de l'état le plus bas : il parut accablé de cette découverte, et resta huit heures de suite sur le bord de l'eau dans une méditation profonde. Il me semble que si l'on réunit ces détails à sa tristesse habituelle, à l'accroissement extraordinaire de ses terreurs et de ses défiances, il n'est plus possible de douter que ce grand et malheureux homme n'ait terminé volontairement sa vie.

d'un homme qu'il rencontroit, un enfant qui s'éloignoit de lui, lui parurent de nouvelles preuves de cette haine universelle dont il se croyoit l'objet; mais, malgré cette cruelle défiance, il est toujours resté le meilleur des hommes. Il croyoit que tout ce qui l'environnoit conspiroit à lui faire du mal, et jamais la pensée de le rendre ou de le prévenir n'est entrée dans son âme. Il se croyoit destiné à souffrir, et n'agissoit pas contre sa destinée. J'ai vu des hommes qu'il avoit aimés, dont il s'étoit séparé, s'attendrir au souvenir de leur liaison, s'accuser de négligences qui avoient pu faire naître les soupçons de Rousseau, l'aimer dans son injustice, regarder enfin le genre de folie qui le tourmentoit comme étranger à lui, comme une barrière qui empêchoit de se rapprocher, mais non de souhaiter de le rejoindre. Les défians, tels qu'on les voit dans le monde, apprennent à juger les hommes d'après ce qu'ils sont eux-mêmes; ils se craignent dans les autres : mais Rousseau n'étoit défiant que parce qu'il ne croyoit plus au bonheur, parce qu'il avoit été tellement convaincu de la parfaite bonté des hommes, que, forcé de n'y plus croire, rien ne lui paroissoit plus certain sur la terre : il l'étoit aussi, parce que sa sublime raison sur les plus grands

sujets ne l'empêchoit pas d'être dominé par une idée insensée, de croire qu'il étoit détesté par tous les hommes. Ah! que je trouve durs ceux qui disent qu'il falloit bien de l'orgueil pour se croire ainsi l'objet de l'attention universelle! Quel triste orgueil que celui qui le portoit à penser qu'il n'existoit pas sur la terre un être qui ne ressentît de la haine pour lui! Pourquoi n'a-t-il pas rencontré une âme tendre qui eût mis tous ses soins à le rassurer, à relever son courage abattu, qui l'eût profondément aimé; il eût fini par s'y confier: le sentiment auquel l'amour-propre ni l'intérêt ne se mêlent est si pur, si tendre et si vrai, que chaque mot le prouve, que chaque regard ne permet plus d'en douter. Ah! Rousseau, qu'il eût été doux de te rattacher à la vie, d'accompagner tes pas dans tes promenades solitaires, de suivre tes pensées, et de les ramener par degrés sur des espérances plus riantes! Que rarement on sait consoler les malheureux! qu'on se met rarement au ton de leur âme! On oppose sa raison à leur égarement, son sang-froid à leur agitation, et leur confiance s'arrête, et leur douleur se retire plus avant encore dans leur cœur. Ne cherchez pas à leur prouver qu'ils n'ont pas de vrais sujets de peines; offrez-leur plutôt

quelques nouveaux moyens de bonheur : laissez-les croire à l'infortune qu'ils sentent : les consolerez-vous, en leur apprenant que le malheur qui les accable n'est pas digne de pitié! Ah! si la perte d'un objet passionnément aimé eût causé la tristesse de Rousseau, je ne m'affligerois pas de ce qu'il a péri sans consolations, de ce qu'un être sensible ne lui a pas consacré sa vie. Quelles paroles d'espérance peut-on faire entendre à celui qu'un semblable malheur a frappé? que fait-il sur la terre, qu'attendre la mort? Quelles expressions de tendresse peut-on lui adresser? un autre les a prononcées : elles le font tressaillir de douleur. Quelle société vaut pour lui le souvenir qui ne quitte pas son cœur? quelles jouissances pourroit-il avoir, sans sentir le regret de les éprouver seul? Non, à ce malheur, quand le cœur en connoît l'étendue, la Providence ou la mort peuvent seules servir de consolation. Mais le désespoir de Rousseau fut causé par cette sombre mélancolie, par ce découragement de vivre, qui peut saisir tous les hommes isolés, quelle que soit leur destinée. Son âme étoit flétrie par l'injustice; il étoit effrayé d'être seul, de n'avoir pas un cœur près du sien, de retomber sans cesse sur lui-même, de n'inspirer ni de ressentir aucun

intérêt, d'être indifférent à sa gloire, lassé de son génie, tourmenté par le besoin d'aimer, et le malheur de ne pas l'être. Dans la jeunesse, c'est du mouvement qu'on cherche, c'est de l'amour qu'il faut; mais vers le déclin de la vie, que ce besoin d'aimer est touchant! il n'est ressenti que par une âme douce et bonne, qui veut s'ouvrir et s'épancher, que la personnalité fatigue, et qui demande à se quitter pour vivre dans un autre. Rousseau étoit aussi tourmenté par quelques remords; il avoit besoin de se sentir aimé pour ne pas se croire haïssable. Être deux dans le monde calme tant de frayeurs! les jugemens des hommes et de Dieu même semblent moins à craindre alors. Rousseau s'est peut-être permis le suicide sans remords, parce qu'il se trouvoit trop seul dans l'immensité de l'univers. On fait si peu de vide à ses propres yeux, quand on n'occupe pas de place dans un cœur qui nous survit, qu'il est possible de compter pour rien sa vie. Quoi! l'auteur de Julie est mort pour n'avoir pas été aimé! Un jour, dans ces sombres forêts, il s'est dit : *Je suis isolé sur la terre, je souffre, je suis malheureux, sans que mon existence serve à personne : je puis mourir.* Vous qui l'accusiez d'orgueil, sont-ce des succès qui lui manquoient? n'en pouvoit-il pas acquérir chaque jour de nou-

veaux? Mais avec qui les eût-il partagés? qui en auroit joui pour l'en faire jouir? Il avoit des admirateurs, mais il n'eut pas d'amis. Ah! maintenant un inutile attendrissement se mêle à l'enthousiasme qu'il inspire! ses ouvrages, si remplis de vertu, d'amour de l'humanité, le font aimer quand il n'est plus; et quand il vivoit, la calomnie retenoit éloigné de lui; elle triomphe jusqu'à la mort, et c'est tout ce qu'elle demande. Que le séjour enchanteur où sa cendre repose s'accorde avec les sentimens que son souvenir inspire! cet aspect mélancolique prépare doucement au recueillement du cœur que demande l'hommage qu'on va lui rendre. On ne lui a pas élevé en marbre un fastueux mausolée; mais la nature sombre, majestueuse et belle, qui environne son tombeau, semble un nouveau genre de monument qui rappelle et le caractère et le génie de Rousseau : c'est dans une île que son urne funéraire est placée : on n'en approche pas sans dessein; et le sentiment religieux qui fait traverser le lac qui l'entoure prouve que l'on est digne d'y porter son offrande. Je n'ai point jeté de fleurs sur cette triste tombe : je l'ai long-temps considérée, les yeux baignés de pleurs; je l'ai quittée en silence, mais sans pouvoir m'arracher au souvenir qu'elle rappeloit. Vous qui êtes heureux,

ne venez pas insulter à son ombre! laissez au malheur un asile où le spectacle de la félicité ne le poursuive pas. On s'empresse de montrer aux étrangers qui se promènent dans ces bois les sites que Rousseau préféroit, les lieux où il se reposoit long-temps, les inscriptions de ses ouvrages, d'Héloïse surtout, qu'il avoit gravées sur les arbres ou sur les rochers. Les paysans du village se joignent à l'enthousiasme des voyageurs, par des louanges sur la douceur, sur la bienfaisance de ce pauvre Rousseau. *Il étoit bien triste*, disent-ils, *mais il étoit bien bon.* Dans ce séjour qu'il a habité, dans ce séjour qui lui est consacré, on dérobe à la mort tout ce que la mémoire peut lui arracher; mais l'impression de la perte d'un tel homme n'en est que plus terrible : on le voit presque, on l'appelle, et les abîmes répondent. Ah! Rousseau! défenseur des foibles, ami des malheureux, amant passionné de la vertu, toi qui peignis tous les mouvemens de l'âme, et t'attendris sur tous les genres d'infortune, tu es bien digne à ton tour de ce sentiment de compassion que ton cœur sut si bien exprimer et ressentir; puisse une voix digne de toi s'élever pour te défendre! et puisque tes ouvrages ne te garantissent pas des traits de la calomnie, puisqu'ils ne suffisent pas à ta justification, puisqu'on

trouve des âmes qui résistent encore aux sentimens qu'ils inspirent pour leur auteur, que l'ardeur de te louer enflamme du moins ceux qui t'admirent!

Les larmes des malheureux effacent chaque jour les simples inscriptions que l'amitié fit graver sur la tombe de Rousseau. Je demande que la reconnoissance des hommes qu'il éclaira, des hommes dont le bonheur l'occupa toute sa vie, trouve enfin un interprète; que l'éloquence s'arme pour lui, qu'à son tour elle le serve. Quel est le grand homme qui pourroit dédaigner d'assurer la gloire d'un grand homme? Qu'il seroit beau de voir dans tous les siècles cette ligue du génie contre l'envie! que les hommes supérieurs, qui prendroient la défense des hommes supérieurs qui les auroient précédés, donneroient un sublime exemple à leurs successeurs! le monument qu'ils auroient élevé serviroit un jour de piédestal à leur statue. Si la calomnie osoit aussi les attaquer, ils auroient d'avance mis en défiance contre elle, émoussé ses traits odieux; et la justice que leur rendroit la postérité acquitteroit la reconnoissance de l'ombre abandonnée dont ils auroient protégé la gloire.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME.

SECONDE PARTIE.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

C 41080

Digitized by Google

Digitized by Google

